


EX LIBRIS
ALBRECHT
MENDELSSOHN
BARTHOLDY.




EX LIBRIS
ALBRECHT
MENDELSSOHN
BARTHOLDY.





POESIES

DE M. L'ABBÉ

DE L'ATTAIGNANT:

CONTENANT

Tout ce qui a paru de cet Auteur ſous le titre de PIE'CES. DE'ROBE'ES, *avec des augmentations très-conſidérables ; des annotations ſur chaque Piéce qui en expliquent le ſujet & l'occaſion, & des airs notés ſur toutes les Chanſons.*

TOME SECOND.

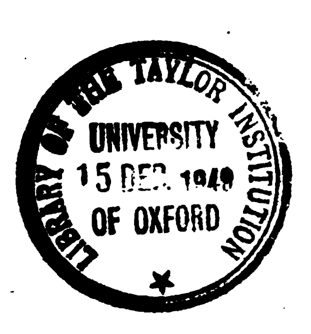


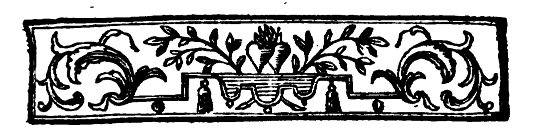
A LONDRES,

Et ſe trouvent à Paris,

Chez DUCHESNE, Libraire, rue Saint Jacques, au-deſſous de la Fontaine Saint Benoît, au Temple du Goût.

M DCC. LVI.


LIBRARY OF THE TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
OF OXFORD



POESIES DIVERSES.

LIVRE PREMIER.

MADRIGAL.

A MADEMOISELLE MICHEL.

Voyez le volume des Epîtres, Livre premier, Epitre VI. page 30, où il est fait mention de cette Demoiselle, ainsi que dans quelques-unes des Epîtres précédentes.



JEUNE Iris, tu ne veux que rire,
Hé bien! chantons les Ris, les Jeux;
Mais sans t'offenser si ma lyre
Forme quelques sons amoureux;
Ne pense pas que je me flatte
De retour dans mes tendres feux:
Quand je n'aimerois qu'une ingrate,
Aimer suffit pour être heureux.

AUTRE.

A LA MEME.

POurquoi rougir, jeune Thémire,
Quand on vous parle de l'amour ?
On vous aime, on ose le dire ;
Hé bien ! aimez à votre tour :
N'appréhendez rien de sa flâme ;
Il brille déja dans vos yeux ;
Vous en serez mille fois mieux,
S'il peut passer jusqu'à votre ame.

AUTRE.

POUR LA MEME.

DIeu d'Amour, que tes traits sont doux !
Que tes blessures sont charmantes !
Frappe, mon cœur s'expose aux coups
De tes fleches les plus puissantes.
Epuise sur moi ton carquois ;
N'exerce que sur moi tes armes :
Puisque Philis a tes attraits,
Que tu lui donnas tous tes charmes,
Je te demande tous tes traits.

AUTRE.

A LA MEME,

En lui envoyant un Serin.

JEune Iris, ce petit oiseau
Va vous servir de badinage :
Enchanté d'un destin si beau,
Il doit chérir son esclavage.
Mais craignez sa légereté,
Et fermez toujours bien sa cage :
Souvent l'Amant le mieux traité
Ne laisse pas d'être volage.

MADRIGAL.

Sur la Maitresse de son ami.

TEndre Amour, choisis mieux les armes
Dont tu prétens blesser mon cœur ;
Iris brille de mille charmes,
Mais Palemon est son vainqueur.
Cet aimable Berger semble si digne d'elle,
Que sans crime, on ne peut vouloir les désunir :
Souffre qu'à l'amitié je demeure fidele,
Ou fais-moi des rivaux que je puisse haïr.

MADRIGAL.

Sur l'absence d'une Maitresse.

SÇavez-vous bien, divine Hortense,
Ce que j'ai fait en votre absence
Pour éviter le désespoir ?
J'ai sçu goûter seul en silence
Tous les plaisirs de l'espérance.
Hé ! Quel autre pouvois-je avoir,
Si, dans ma tendre impatience,
Je n'avois pas goûté d'avance
Celui que j'ai de vous revoir ?

MADRIGAL.

A une Maitresse sur le départ d'un Rival.

IL n'est rien qui ne m'intéresse
De tout ce qui peut vous toucher;
Ainsi ce qui peut vous fâcher
Cause sûrement ma tristesse.
Cependant je ne sçai pourquoi
Le départ de l'aimable Ariste
Me rend joyeux & vous attriste ?
Devinez-le, & dites-le moi.

MADRIGAL.

A MADAME ROSSIGNOL,

Intendante de Clermont, ensuite Intendante de Lyon, sur sa belle voix.

CEdez à Rossignol, & lui rendez hommage;
Rossignols, qui chantez & charmez dans nos bois:
Les accens enchanteurs de sa brillante voix
Surpassent à mon gré votre plus doux ramage:
Vous brillez au printems par les plus tendres sons
Animés par l'amour & lorsque tout soupire;
En tout tems, en tous lieux elle, par ses chansons,
Sans éprouver ses feux, le célebre & l'inspire.

AUTRE.

A LA MEME.

LE nom de Rossignol vous convient à merveille,
Jeune objet, qui charmez mes yeux & mon oreille:
Vous avez le gozier qu'il possede aujourd'hui,
Et les charmes qu'avoit autrefois Philomele.
Qui vous entend, croit que c'est lui,
Et qui vous voit, croit que c'est elle.

MADRIGAL.

A MADAME LE LEU,

Cette Dame envoyoit demander des nouvelles de l'Auteur qui avoit mal à la jambe. *Voyez la* page. 111 *du premier Tome.*

VOus prenez donc part à mon fort,
Et pour un petit mal de jambe
Vous demandez si je suis mort ?
Non, non, je suis encore ingambe :
Jugez de ma ferme santé,
Puisque mon cœur a résisté
A des blessures plus cruelles ;
Et ces blessures, ce sont celles
Qui partent des traits de vos yeux :
Mais bien loin qu'elles soient mortelles,
Je sens que je m'en porte mieux.

AUTRE.

A LA MEME.

LOrsque vous m'inspirez quelques couplets galans,
Aux dépens de mon cœur vous louez mes talens :
Ayez de mon amour de plus justes idées ;
Je ne dis que ce que je sens ;
Vous prenez tout pour des pensées,
Ce ne sont que des sentimens.

MADRIGAL.

Sur le Papillon.

VOle, cher Papillon, vole au gré de tes vœux,
De fleurs en fleurs vole ſans ceſſe :
Tu recommences d'être heureux
Dès qu'un nouveau deſir te preſſe.
Je ris d'un amant entêté
D'une vaine perſévérance :
Ses feux ſont ſans vivacité,
Et ſon amour ſans violence.
Le bien qu'on poſſede n'eſt rien ;
Ce qu'on deſire eſt le vrai bien.

MADRIGAL.

A MADAME DE RICHERANT,

Parente de l'Auteur qui l'alloit voir, & qui la trouva s'habillant.

L'Aimable Iris qui s'habilloit,
Iris de mille attraits pourvue
Vint l'autre jour m'ouvrir à demi nue ;

En demandant qu'eſt-ce qu'on lui vouloit ?
C'eſt moi qui vous venois aporter vos étrennes,
Lui dis-je, & vous offrir mes reſpécts empreſſés ;
Mais dans l'état où vous m'aparoiſſez,
C'eſt-vous qui me donnez les miennes.

MADRIGAL.

A Mademoiselle d'HERBIGNI.

*Cette Demoiſelle de Reims eſt la même que Mlle Favart à qui l'Epître XIV. du Livre ſecond eſt adreſſée. Il eſt auſſi parlé d'elle dans l'Epître XVI. du même Livre, page 106 du premier Tome & ſuivante. Elle avoit chanté la Cantatille de l'*Inconſtance, *& elle diſoit qu'elle l'aimoit beaucoup : ſur quoi l'Auteur fit cet Impromptu.*

Votre bouche avec éloquence
Soutient, Iris, qu'il eſt doux de changer :
Mais vos beaux yeux ſçavent du plus léger
Garantir la perſévérance.
Vos tendres ſons, vos doux accens
Secondent trop bien leur puiſſance :
Vous faites des amans conſtans,
Même en célébrant l'inconſtance.

MADRIGAL.

VOus vous plaignez injuſtement,
Iris, que mon cœur ſe partage,
Qu'il eſt ſujet au changement,
Que je ſuis ingrat & volage.
J'offre mon encens & mes vœux
Partout où de l'Amour je rencontre l'image :
Je l'adore dans vos beaux yeux ;
Quand je le trouve en d'autres lieux
Je lui rends un pareil hommage.

MADRIGAL.

A MADAME LA COMTESSE DE B...

Qui avoit défié l'Auteur de faire des vers pour une vieille Dame, la Comteſſe de P... dont le viſage reſſembloit au maſque de Vertumne. Ce Madrigal ne ſe trouve pas dans la premiere édition intitulée Pieces dérobées à un Ami ; *il a été fait depuis.*

POur Vertumne faites des vers,
Me diſoit l'autre jour Pomone ;
J'y conſens, c'eſt vous que je ſers ;
Quoi qu'elle ait l'air d'une gorgonne,
Sa figure qui fait frémir
Pourroit glacer toute autre veine :
Mais vous voir & vous obéir
Suffit pour échauffer la mienne.

EPIGRAMME.

A la femme d'un Avocat de Reims, ami de l'Auteur.

QUand on a de grandes affaires,
Que l'on s'en rapporte aux lumieres
De votre époux judicieux,
C'eſt fort bien fait ; mais pour les miennes,
Je les trouverois beaucoup mieux
Entre vos mains qu'entre les ſiennes.

EPIGRAMME.

A un mauvais Auteur de Reims, qui avoit fait un recueil de Pieces détachées.

VOus vous connoiſſez aſſez bien
En vers, ainſi qu'en proſe ;
Mais juger, ou donner du ſien,
M*** c'eſt autre choſe :
J'approuve vos morceaux triés
Des ouvrages des autres ;
Mais, mon cher, ſi vous m'en croyez,
N'y mêlez point les vôtres.

AUTRE.

AU MEME.

J'Estime fort Monsieur M***
Je n'en veux qu'à sa Muse :
L'un est un excellent sujet,
L'autre n'est qu'une buse ;
Et je confesse de bon cœur,
Que d'ici jusqu'à Rome
Point n'est de plus méchant Auteur,
Ni de plus galant homme.

EPIGRAMME.

Pour un Mari pédant.

CErtain pédant, homme de guerre,
(Il en est de tous les états)
A sa moitié, faite pour plaire,
Mais dont il ne fait pas grand cas,
L'autre jour apportoit la liste
Des Prédicateurs de Paris.
Elle lut tous les noms écrits,
Puis dit à notre Moraliste,
Baissant ses yeux remplis d'appas :
Monsieur, je ne vous y vois pas.

EPIGRAMME.

A M. LE MARÉCHAL DE SAXE,

Lorsque le Roi lui donna le Gouvernement des Pays-Bas.

LOUIS couronne tes exploits :
Tout le monde applaudit au choix
Du plus juste de tous les Princes.
Hé ! Qui pourroit s'en étonner ?
Qui sçait conquérir des Provinces,
Est digne de les gouverner.

AUTRE.

AU MEME.

Sur le même sujet.

IL étoit juste que LOUIS
Te fît Gouverneur des Pays
Que tu soumis à sa puissance :
Peuples témoins de sa valeur,
Dit-il, connoissez la prudence,
Et la sagesse du vainqueur.

AUTRE.

AU MEME

Sur le même sujet.

QUand LOUIS confie à ta foi
Ces peuples que ton bras soumit à sa puissance ;
L'univers aplaudit à sa reconnoissance :
Tu le sers en Héros, il récompense en Roi.

EPIGRAMME.

A UNE DEMOISELLE

Qui n'étoit pas jolie, mais qui peignoit parfaitement. Elle avoit prié l'Auteur de faire son portrait en vers, lui promettant en revanche de le peindre lui-même ; mais elle n'attrapa point sa ressemblance.

THémire, tu peins à merveille,
Tu n'as jamais manqué que moi :
S'il falloit travailler sur toi,
Je te rendrois bien la pareille.

EPIGRAMME.

Contre une personne qui, après avoir maltraité l'Auteur, lui témoignoit beaucoup d'amitié, dans la crainte, disoit-elle, qu'il ne fît des vers contre elle.

NI tes hauteurs ni tes bassesses,
Ni tes mépris ni tes caresses
Ne pourront jamais m'inspirer
Ni gratitude ni vengeance ;
Et pour qu'ils puissent m'effleurer,
J'ai pour toi trop d'indifférence.

EPIGRAMME.

A un Ami contre son Rival.

TU te plains qu'Iris te préfere
Un rival plus sot qu'un dindon :
Prens ton parti, laisse-la faire ;
Son ennui t'en fera raison.
Le mauvais choix de cette belle
Est, dis-tu, bien honteux pour toi :
Hé, notre ami, de bonne foi,
Ne l'est-il pas bien plus pour elle ?

AUTRE.

Au même contre le même.

TU te plains lorſque ta maitreſſe
En tous lieux de toi dit du bien ;
Et tu juges que ſa tendreſſe
N'eſt que pour ton rival dont elle ne dit rien.
Oh ! par ma foi, c'eſt un caprice,
Ami, que tu prens aujourd'hui :
A tous deux elle rend juſtice ;
Que peut-elle dire de lui ?

EPIGRAMME.

Sur ſes Maitreſſes & ſes Rivaux.

DE deux objets je ſuis charmé,
Mais mes rivaux ſont mon malheur extrême:
Car l'un eſt un rival aimé,
Et l'autre eſt un rival que j'aime.



EPIGRAMME.

A M. L'ABBÉ GUERET,

Qui avoit badiné avec l'Auteur sur ce que celui-ci avoit acheté un fort beau Crucifix à l'inventaire d'Arlequin, & une Duchesse à celui d'un Docteur de Sorbonne.

POurquoi, mon cher Abbé, parois-tu si surpris,
Qu'en achetant meubles de toute espece,
Chez Arlequin je trouve un Crucifix,
Chez un Docteur une Duchesse?
L'un peut de son salut s'occuper quelquefois;
Et tout Docteur n'est pas sans cesse
A méditer devant la Croix.
D'ailleurs, sans désigner personne,
Combien voyons-nous aujourd'hui
De Docteurs, même de Sorbonne,
Bien plus Comédiens que lui?

EPIGRAMME.

Contre une grande voix fausse.

LE grand chantre de la Thrace
N'est plus fameux aujourd'hui,
Lubin, s'il ne le surpasse,
Fait du moins autant que lui.

Déja chacun me condamne,
Et dit que comme Midas,
Je mérite oreilles d'âne:
Mais chacun ne m'entend pas.
Au son de sa voix charmante
Tout marchoit en l'écoutant,
Et tout fuit quand Lubin chante:
N'est-ce pas en faire autant?

EPIGRAMME.

Sur un jeune homme de la ville de Reims.

UN jeune Auteur qui ne fait que de naître,
Mais qui promet d'être un jour un grand Maître,
Aux gens de l'art présentoit en tremblant
Son coup d'essai: l'ingénieux ouvrage
Fut applaudi de tout l'Aréopage;
Du Candidat on loua le talent.
Lors un Docteur plus orgueilleux qu'habile
Dit au Sénat: Tout l'honneur m'en revient;
A mes leçons je l'ai trouvé docile,
Tout ce qu'il sçait, c'est de moi qu'il le tient.
Mais pour répondre à sa fanfaronade,
Certain railleur répliqua: Je le crois;
Ne voit-on pas des poules quelquefois
Couver des œufs de faisan & pintade?

EPIGRAMME.

A MADAME D'HÉROUVILLE,

Qui avoit jetté de l'eau au visage de l'Auteur.

IRis, au retour de la chasse,
L'autre jour, pour se divertir,
D'un pot d'eau m'eût couvert la face,
Si n'eusse sçu m'en garentir.
D'abord je badinai comme elle,
J'en ris ; mais depuis j'ai pensé
Que ce n'étoit pas bagatelle ;
Que si son eau m'eut arrosé,
Peut-être aussitôt par la belle
J'eusse été métamorphosé.
Il n'en fallut pas d'avantage
Pour changer en cerf Actéon :
Dianne lui jetta, dit-on,
Deux gouttes d'eau sur le visage,
Les cornes lui vinrent au front.
Quand Mesdames les Immortelles
Veulent par fois rire avec nous,
Craignons, craignons toujours leurs coups,
Il ne fait pas sûr avec elles.

EPIGRAMME.

Sur une personne qui avoit trop loué l'Auteur.

Pour vouloir toujours bien dire,
Souvent vous dites trop bien :
Or qui dit trop, ne dit rien,
Louange outrée est satire.
De votre estime je fais cas,
Et la mienne vous est acquise ;
Mais pour parler avec franchise,
Aimez-moi, ne me louez pas.

EPIGRAMME.

Sur une personne qui avoit fait de mauvais vers contre l'Auteur.

Cher Palemon, tu peux médire
Et de moi-même & de mes vers,
Critiquer à tort, à travers ;
Jamais je n'en ferai que rire.
Tu n'as rien à craindre de moi,
Et de bon cœur je te pardonne :
Tes vers qui n'amusent que toi,
Ne peuvent offenser personne.

EPIGRAMME.

SUR FEU M. SIGOGNE,

Dont il a été parlé dans le Tome des Epîtres, Livre II. page 66.

C'Est Esculape, c'est lui-même :
Ainsi jadis il prit la forme d'un serpent,
Pour se soustraire à l'injustice extrême
De ceux qui méprisoient son sublime talent.
Si l'on en juge à sa besogne,
Sous un autre déguisement
C'est encor lui certainement
De Serpent devenu Sigogne.

EPIGRAMME.

A M. DE BEGNICOURT,

Sur trois sœurs dont il paroissoit mépriser le suffrage. C'étoient les Demoiselles Rouiller, Directrices de la Poste de Reims. Voyez ce qu'on en dit au Livre II. des Ep. page 112.

NE dédaignes point tant l'avis
De ces trois Sœurs sur tes ouvrages :
Tes vers seront d'un plus grand prix
Si tu peux avoir leurs suffrages.
Tu sçais que nos meilleurs Auteurs,
Les Virgiles & les Horaces,
Quoi qu'inspirés par les neuf Sœurs,
N'en consultoient pas moins les Graces.

EPIGRAMME.

A Mlle de BOURCOLLE.

TRop aimable enfant d'une mere
Qui vous a transmis l'art de plaire,
Sans trop compter sur vos attraits,
Faites-en usage comme elle ;
Et, pour n'en abuser jamais,
Prenez-la toujours pour modèle.

EPIGRAMME.

A sa Maîtresse sur un Nôce du voisinage.

ON vient de voir dans ce village
Arriver l'Himen & l'Amour :
Est-ce encore un rapatriage
Qui les rassemble dans ce jour ?
Non, ces Dieux sont ici, je gage,
Sans s'être donné rendez-vous :
L'Himen est dans le voisinage,
L'Amour n'est ici que pour nous.

EPIGRAMME.

Sur la Tragédie de Genseric de Madame Des-Houlieres. Cette Epigramme & les suivantes paroissent imprimées pour la premiere fois dans ce Recueil. Celle-ci est une traduction d'une Epigramme Latine.

UN jour le Dieu de la satire
De Vénus cherchant à médire,
Forcé d'admirer tant d'appas,
Ne put contrôler que ses bas ;
C'est ainsi que les plus séveres
Ont beau vouloir épiloguer,
Ils ne trouvent dans Des-Houlieres,
Que son Cothurne à critiquer.

EPIGRAMME.

C'Est un usage, tout Prélat
Dit, quand il prend l'Episcopat,
Qu'*opus bonum* il se propose.
Pour *bonum* on n'en doute pas,
Mais d'*opus* il fait moins de cas ;
Sur ses Curez il s'en repose.

EPIGRAMME.

Sur la mort de M. l'Archevêque de Tours, qui arriva dans le temps que le Clergé refusoit de payer le vingtiéme.

On prétend que Rastignac,
Prélat de sainte mémoire,
Sans pouvoir passer le bacq
Reste au bord de l'Onde noire.
En vain à Caron il dit :
Je suis du Clergé de France.
Caron ne fait point crédit,
Et n'admet point de dispense ;
Mais il passera, je pense,
S'il offre un don gratuit.

EPIGRAMME.

Sur une Demoiselle un peu coquette, qui venoit de se marier.

Quoi ! Philis qui t'étoit si chere,
Amour, la ceder à l'Himen !
Bon, dit-il, j'atrape mon frere ;
Je la lui reprendrai demain.

EPIGRAMME.

A MONSIEUR ANDRÉ,

Qui aime la Chimie, & a passé pour avoir trouvé la Pierre Philosophale. Il a une fille fort jolie & fort aimable qui a donné lieu à cette Epigramme.

LA Chimie est un beau secret ;
Vous êtes un vrai sage ;
Et tout ce que vous avez fait
Est d'un utile usage ;
Mais voici, mon cher, en effet
Votre plus bel ouvrage.

EPIGRAMME.

A MADEMOISELLE LIONNOIS,

Actrice de l'Opera, dansant sous la forme du Diable sur ce Théâtre dans l'Opera de Zoroastre.

J'Avois toujours eu peur du Diable ;
Je me le peignois éfroyable ;
Mais sous tes traits quand je le vois,
Je pense bien d'une autre sorte,
Et je dis, belle Lionnois,
Je veux que le Diable m'emporte.

EPIGRAMME.

A une Dame avec qui l'Auteur étoit à l'Hôtel-de-Ville pour voir le Feu.

NArgue du feu d'artifice
Que l'on m'avoit tant vanté ;
Il n'a rien qui m'éblouisse,
Il est mal éxécuté.
Un feu que bien plus j'admire,
Mais cent fois plus dangereux ;
C'est celui, jeune Thémire,
Qu'Amour lance par vos yeux.

EPIGRAMME.

A MONSIEUR LIOTTARD,

Peintre, qui faisoit le portrait d'une belle Angloise.

OU'on a de plaisir à peindre
Un objet aussi charmant !
C'est-là qu'on ne doit point feindre,
Mais imiter seulement.
Quelle que soit ton adresse,
Tu n'attraperas jamais
Sa grace & sa gentillesse,
Même en rendant tous ses traits.



EPITAPHE.

De Monsieur Godinot ;

Chanoine de Reims.

Cette Epitaphe & les trois suivantes n'ont point encore été imprimées. Ce qui regarde M. Godinot n'a pas besoin d'une annotation particuliere après ce qui a été dit de ce Chanoine à la page 78 du deuxiéme Livre des Epîtres, Tome premier. On ajoutera seulement ; qu'étant accusé de Jansénisme, on délibera après sa mort dans son Chapitre si on lui refuseroit la sépulture.

Ci gît un fameux citoyen,
Riche par son œconomie
Autant que par son industrie ;
Lequel consacra tout son bien
A son Eglise, à sa patrie ;
Par lui seul & par son moyen
Sa ville d'eau fut enrichie
Et de fontaines embellie.
Des pauvres il fut le soutien ;
Maison, École, Académie,
Dont il fournit à l'entretien.

Fut par lui fondée ou bâtie.
On ne sçauroit compter combien
Il fit de dons pendant sa vie.
Chanoine sobre & bon Chrétien
Suivant le sistême ancien, *
Jamais la malice ou l'envie
Ne purent lui reprocher rien.
Mais malgré cette apologie,
Quand il mourut, sa Compagnie,
Et Prevôt & Chantre & Doyen,
Qui chantoient la palinodie, †
Tous le soupçonnant d'hérésie,
Vouloient l'enterrer comme un chien
Et le jetter à la voirie.
A gens pareils faites du bien,
Voilà comme on vous remercie;
Pour moi, s'ils ont un sou du mien,
Je veux bien qu'on me crucifie.

* *Le Chapitre de Reims avoit autrefois appellé de la Bulle* Unigenitus; *M. Godinot fut le seul qui ne révoqua pas son appel.*

† *Ils avoient révoqué leur appel.*

EPITAPHE
DE M. LE MARÉCHAL DE SAXE.

IL n'eſt plus ce grand Maréchal,
Ce brave & fameux Général,
A la France ſi ſecourable,
Aux ennemis ſi redoutable;
Pour nous quel accident fatal
Et quelle perte irréparable,
S'il ne nous reſtoit Lovendal!

AUTRE
DU MÊME.

Sur ce qu'étant mort Lutherien, il ne pouvoit être enterré en terre ſainte.

NOn, Maurice n'eſt point ici ſans ſépulture,
Saxons, ne cherchez point à venger ſon injure:
Jamais Héros n'eut un tombeau
Ni ſi durable, ni plus beau.
C'eſt lui qui l'a creuſé lui-même;
On lui rend de juſtes honneurs,
Dignes de ſa valeur ſuprême;
Il eſt au fond de tous nos cœurs.

EPITAPHE
DE M. LE MARÉCHAL DE LOWENDAL

Mort à Paris le 27 du mois de Mai 1755. âgé de 55 ans. Il a été enterré dans l'Eglise de S. Sulpice le 31 du même mois.

CI gît un des plus grands Héros,
Qui jamais ait servi la France,
Et qui laissa de sa vaillance
Plus d'envieux que de rivaux.

AUTRE DU MÊME.

L'Epigramme suivante, telle qu'on la rapporte, n'est pas de M. l'Abbé de l'Attaignant. On en ignore l'Auteur. Elle fut mise dans le Mercure de France du mois de Juin 1755; second vol. p. 20. Mais bien longtems avant qu'elle parût, c'est-à-dire le lendemain de la mort de M. de Lovendal, j'avois entendu dire à notre Poëte que la mort le prenoit, comme Achile, par le talon. Il se peut-faire que l'Auteur de ces vers ait pris de lui cette pensée.

C'Est par le talon qu'aujourd'hui
La mort vient de saisir un Général habile :
Lovendal vécut comme Achille,
Il devoit mourir comme lui.

EPITHALAME
SUR LE MARIAGE
DE Mlle DE LA SALLE.

Il a déja été fait mention de cette Demoiſalle de Reims à la page 107 *du volume des Epîtres. Elle épouſa un Gentilhomme avec lequel elle quitta Reims.*

On vient de voir dans ce ſéjour,
Arrriver l'Himen & l'Amour :
L'Himen, d'un air galant & leſte,
Accompagné des Ris, des Jeux ;
L'Amour avec un air modeſte
Et le maintien reſpectueux.

La Salle, cet aimable objet,
De leur voyage eſt le ſujet :
Étant auſſi ſage que belle,
Elle évitoit leurs plus beaux nœuds ;
Et c'eſt, dit-on, pour l'amour d'elle
Qu'ils ſe ſont réunis entr'eux.

A cet Himen tout applaudit,
Et Cythere s'en réjouit :
Mais Reims en verſera des larmes ;
Puiſque cet objet ſi charmant
Quitte une ville dont ſes charmes
Étoient le plus bel ornement.

EPITHALAME,

Pour un homme fort vieux qui épousoit une vieille Damoiselle.

DEpuis qu'Amour au nouveau monde,
A pris pour femme la Raison,
Il n'eſt plus, comme étant garçon,
D'une humeur folle & vagabonde :
Ho ! qu'il a bien changé de ton !
Il eſt ſage comme un Caton.
Quand il veut cauſer quelque flâme,
Former quelque nouveau lien,
Il demande avis à ſa femme,
Et ſans ſon conſeil ne fait rien ;
Donc il fait preſque toujours bien ;
Dame Raiſon eſt une Dame,
Dont l'avis vaut mieux que le ſien.
S'il eſcamotte quelque fleche
Du carquois qu'il a ſur le dos,
Pour s'en aller mal à propos
A de jeunes cœurs faire breche,
Raiſon s'en apperçoit bientôt,
Et vous l'étrille comme il faut.
Il apperçut certaine fille,

L'autre jour, auprès d'un buisson,
Pucelle ou non, mais fort gentille,
Avec un beau jeune garçon:
Tout aussitôt le bon Apôtre
Qui crut qu'il étoit sans témoin
Et que la Raison étoit loin,
Dit: ces cœurs sont faits l'un pour l'autre;
Qu'ils sentent l'effet de mes traits.
Mais la Raison étoit plus près
Qu'il ne croyoit, & quand il pense
Les atraper d'un trait qu'il lance,
La Raison le saisit soudain;
Détourne l'arc avec sa main;
En même-tems vous le régale
D'une longue mercuriale:
» Vous alliez-là faire un beau coup!
» Vous vous embarrassez beaucoup
» De me tenir votre parole.
» Ce jeune fou, cette autre folle
» Que vous vouliez rendre amoureux,
» Auroient fait un joli ménage
» Si l'Himen eût serré leurs nœuds
» Comme vous le vouliez, je gage.
» Ils ont tous deux quelques appas;
» Mais leurs parens ne veulent pas
» Qu'on leur parle de mariage.

» Le garçon n'a pas un grand bien ;
» L'autre n'en a pas davantage :
» Le prétendu n'eſt qu'un vaurien ;
» La fillette n'eſt pas trop ſage ;
» Elle eſt coquette, il eſt volage.
» Ils ne ſe ſont vûs qu'une fois ;
» Leur humeur en rien ne reſſemble ;
» Vous voulez les unir enſemble ?
» Ils s'aimeroient pendant ſix mois ;
» Se haïroient toute leur vie ;
» Enrageroient de leur folie.
» Dites voir que j'en ai menti ;
» Là je vous trouve *in flagranti* :
» Ne ſoyez donc plus volontaire ;
» A mes conſeils ſoyez ſoumis ;
» Vous me l'avez cent fois promis.
» Or pour appaiſer ma colere,
» Je vois à quelques pas de nous
» Deux cœurs plus dignes de vos coups :
» Exercez ſur eux votre adreſſe ;
» Épuiſez ſur eux tous vos traits ;
» Inſpirez-leur cette tendreſſe
» Qui fait qu'on s'aime pour jamais.
» Ils ſont tous deux dans l'âge aimable
» Auquel on devroit s'enflâmer,
» Où la Raiſon permet d'aimer,

» Et l'Amour d'être raisonnable.
» L'un est le tendre D***,
» L'autre l'aimable B*** :
» Vous ne pouvez les méconnoître.
» Embrasez-les de tous vos feux ;
» Et que l'Himen les rende heureux
» Autant qu'ils méritent de l'être.
L'Amour aussitôt obéit ;
Chacun de nous s'en réjouit.

EPITHALAME.

Pour le mariage du Prince de Condé avec la Princesse de Soubize. Cette Piéce a été faite après l'édition des Piéces dérobées , *& n'a encore été imprimée que dans les Feuilles périodiques de M. Freron.*

QUel spectacle pompeux, quelle brillante
fête
Dans ce charmant séjour rassemble tous les
Dieux ?
Mais j'apperçois l'Himen ; l'Amour est à leur
tête :
Qu'Amour a l'air modeste & qu'Himen est
joyeux !
Quels sont ces deux Amans qui marchent sur
leurs traces ,

En qui l'on voit briller tant d'attraits & de
graces ?
Ah ! je les reconnois, & ne suis plus surpris
De voir en leur faveur tous les Dieux réunis.
L'un est Bourbon-Condé, l'autre est Rohan-
Soubise.
Ce n'est pas aujourd'hui pour la premiere fois
Que le sang des Rohans s'unit au sang des
Rois.
Que cet illustre nom à jamais s'éternise ;
Qu'il coule avec celui de nos Rois glorieux,
Ce sang qui tant de fois s'est répandu pour
eux ;
Il en sera plus vif & plus ardent encore
A soutenir les droits d'un Maître qu'on adore.
Parques, de qui les chants annoncerent jadis
La naissance d'Achille aux nôces de Thétis ;
Oracles du destin comblez notre espérance.
Que n'attendons-nous pas d'une telle al-
liance !
Que dis-je, le destin a déja décidé
En unissant Rohan au Sang du Grand Condé.

EPITHALAME.

POUR MADEMOISELLE LE GENDRE,

Fille de feu M. le Gendre, Président de la Chambre des Comptes, qui épousoit M. Du-Fort, Introducteur des Ambassadeurs.

VOlez Himen, quittez les Cieux ;
Votre présence dans ces lieux
Est désirée & nécessaire.
Prenez vos nœuds les plus charmans ;
Vous n'avez eu depuis longtems
D'aussi bonne besogne à faire.

Volez, accourez à la voix
D'une aimable & charmante mere,
Qui toujours fidelle à vos loix,
Brula d'une flamme sincere
Pour un époux de votre choix,
Sans jamais laisser votre frere
S'emparer de vos moindres droits.
Tendres & chastes tourterelles,
Ce couple fidelle & charmant
En vous servant exactement,
N'a laissé que quatre femelles,
Gentilles comme leur maman,

Qui, comme elle, de votre empire
Feront la gloire & l'ornement.
C'est à vous seul de leur élire
L'une après l'autre un bon époux,
Digne d'elles, digne de vous.
Or comme à Madame Premiere
Aujourdhui vous donnez Du-Fort,
C'est avec raison qu'on espere
Que ce jeune époux, sans effort,
Fournira plus longue carriere *
Que ne fit son défunt beau-pere;
Et qu'ils vivront longtems tous deux,
Toujours amans, toujours heureux.
Tous les deux semblent faits pour plaire.
La seconde entre en son primptems;
La vertu chez tous ses enfans
Est une dot héréditaire,
Et pour chacune dans leur tems,
Nous vous ferons même priere.

Volez Himen, &c.

* *M. le Président le Gendre mourut jeune, d'un mal de poitrine.*

RONDEAU.

A MADAME SANSON.

Voyez la page premiere du Livre des Epitres, Tome premier. Il y est déja parlé de Madame Sanson.

C'Est tout mon bien, cousine, ma mignone,
C'est tout mon bien qu'une Muse bouffone :
Je te présente un plat de sa façon ;
C'est un Rondeau ; s'il ne te paroît bon,
Je n'en puis mais, il faut qu'on me pardonne.
Tu le sçais mieux mille fois que personne,
Qu'au moins chez moi l'intention est bonne :
Je ne sçaurois te faire un autre don :
C'est tout mon bien.
Richesse n'est ce que j'ambitionne,
Et ne voudrois des Dieux une Couronne,
Que pour l'offrir à ma chere Manon :
Mais je fais-là vainement le Gascon ;
Je n'ai qu'un cœur, prens-le, je te le donne ;
C'est tout mon bien.

RONDEAU.

A MADAME COQUEBERT,

Pour le jour de ſa fête. Voyez ce qui a été dit de cette Dame de Reims dans le volume des Epîtres, page 109.

JE n'oſe, Iris, vous offrir un bouquet :
Pour plus d'une autre il ſeroit bientôt fait ;
Fade fleurette & vers plats comme proſe
Seroient aſſez, y joignant une doſe
D'encens uſé pour faire un camouflet.
Mais lorſqu'il faut du bon & du parfait,
Et que les vers ſoient dignes de l'objet,
D'un goût trop fin j'apréhende la gloſe :
Je n'oſe.
Si vous aviez un petit air coquet,
Et que mon feu ne fut qu'un feu follet,
J'hazarderois, ſans doute, quelque choſe :
Mais votre mine & m'inſpire & m'impoſe.
Qui trop reſſent ſouvent reſte muet ;
Je n'oſe.

SONNET.

Dont les bouts-rimés ont été donnés à l'Auteur par Madame de Boulogne.

LA Beauté que je sers n'est grande ni *ragotte* :
Ses charmes sont aux cœurs ce qu'au fer est *l'aiman*:
De vers à son honneur j'ai vû plus d'un *fragment* ;
Elle en connoît le prix : pour les miens je *grelotte*.
Quand la Belle n'auroit que le juste & la *cotte*,
Ses attraits naturels sont un bon *supplément* :
Son esprit brilleroit même sans *document*,
Et l'on verroit encor le rubis sous la *crotte*.
Quand on la coëfferoit exprès en *hérisson*,
Certain je ne sçai quoi des cœurs est *l'hameçon*
Qui sied mille fois mieux que ruban & *cocarde*.
Son corps seroit couvert d'un simple *paillasson*,
Que près d'elle Vénus paroîtroit la *guimbarde*
Qui vend près du logis des choux & du *cresson*.

AUTRE.

En bouts-rimés, donnés par le même.

L'Amour de tous les maux est la source & le *germe :*
Depuis que le cruel à mon cœur fit *acroc*,
Adieu tous mes plaisirs ! j'ai mis ma Lyre au *croc.*
J'étois joyeux, content tant que j'ai resté *ferme ;*
J'ai vû Thémire enfin, & c'étoit-là mon *terme.*
Rien n'échape à l'Amour : fut-on plus saint qu' *Enoc.*
Pour éviter les traits de ce subtil *escroc*,
On fuiroit vainemen de Paris à *Palerme.*
Qu'elle apprenne mes feux, ses mépris me sont *hoc ;*
Je crains de l'offenser plus que d'aller au *choc ;*
Dans les loix du respect mon amour se *renferme.*
Cent fois pour m'enhardir j'ai vuidé plus d'un *broc.*
D'ailleurs que me sert-il de passer pour bon *coq ?*
On ne peut lui toucher seulement *l'epiderme.*

SONNET.

Au nom de Mademoiselle de Fulvi qui avoit été élevée au Couvent des Religieuses de la Madeleine par Madame de Gravelle. Cette Dame avoit eu une maladie dont elle avoit pensé mourir. L'Auteur met dans la bouche de Mlle de Fulvi le Sonnet suivant qui paroît ici pour la premiere fois.

J'Ai vû de près la mort, & j'ai fremi d'effroi;
Son bras déja levé sur la plus digne amie,
(Ah ! j'aurois moins tremblé si c'eût été sur moi)
Alloit trancher le cours d'une si sainte vie.

Tranquille en ce moment & soumise à la loi,
Ses regards vers le ciel, sa divine patrie;
Je vous l'offre, ô mon Dieu, disoit-elle avec foi;
Hélas ! depuis longtems je vous la sacrifie.

Quel imprévu bonheur ! à mes cris innocens,
Seigneur, vous daignez rendre une tête si chere;
Je puis jouir encor de ses soins bienfaisans:

Achevez votre ouvrage, exaucez ma priere.
Puissai-je sur ses pas marcher encor longtems!
Elle est mon premier guide, & ma seconde mere.



FABLE.

LA VOLIERE ET LE PINÇON.

A JULIE.

Cette Fable est adressée à la même personne à laquelle l'Auteur a écrit les Epîtres XIII. XIV. & XV. du premier Livre, Tome I. sous le nom de Julie, *& l'Epitre XXV. du quatriéme Livre, page 160 sous celui de Madame de* Serriere, *Religieuse de Panthemont. Voyez aussi l'Epitre II. du deuxiéme Livre, page 60.*

UN homme avoit une Voliere
Belle & construite de maniere
Qu'on y mettoit commodément
Mille oiseaux de divers plumages,
Chaque espece séparément
Et comme en differentes cages :
J'entens des mâles seulement,
Aimant fort leurs jolis ramages,
Et femelles ne disant rien
Chez les oiseaux ; (car chez les Hommes
J'en sçais au pays où nous sommes

Qui parlent beaucoup, mal ou bien.)
Pour en revenir à mon Conte,
Un jour par hazard un Pinſon
Jeune & de la derniere ponte,
Vint autour de cette priſon.
Il entend leurs chants; il s'aproche
Contre le grillage; il s'açroche
Pour mieux entendre & pour mieux voir.
Là, comme au travers d'un parloir,
» Bon jour, leur dit-il, mes confreres;
» Que vous me ſemblez bien nourris !
» Etes-vous captifs volontaires,
» Ou, malgré-vous, vous a-t-on pris ?
» Que faites-vous dans ces retraites ?
» A quel deſſein ſont-elles faites ?
Alors un gros bonnet d'entre eux,
Et qui paroiſſoit le plus ſage,
Parce qu'il étoit le plus vieux,
D'un air dévot & ſérieux
S'avance, & lui tient ce langage:
» Pour moi, mon frere, en vérité
» Je ſuis content de mon partage;
» Nous vivons dans un eſclavage
» Qui vaut bien votre liberté.
(C'eſt bon quand on eſt à ton âge,
Dit tout bas un jeune éventé.)

» Ici nous goûtons une joie
» Que donne la sécurité,
» Sans craindre de l'oiseau de proie
» La maligne subtilité.
» On est exposé dans le monde
» Tous les jours à tant de malheurs !
» Ici dans une paix profonde
» Nous bravons le plomb des chasseurs
» Et les piéges des oiseleurs.
» Quant aux besoins de cette vie,
» Nous avons tout abondament;
» Nous sommes servis proprement;
» Notre auge est toujours bien garnie;
» Du Maître qui prend soin de nous
» C'est l'amusement le plus doux
» De nous donner le nécessaire,
» Même quelque chose de plus.
» D'ailleurs nous n'avons rien à faire
» Qu'à chanter comme des perdus.
» Que vous dirai-je davantage ?
» Point de femme, point de ménage;
» Parconséquent point de souci;
» On n'est vraiment heureux qu'ici.
» Ho ! ho ! je veux être des votres,
Dit alors le jeune Pinson;

» Comment faire ? » Comme les autres,
Lui répartit le vieux barbon.
» Voyez-vous cette cage ouverte ?
» A tout venant elle eſt offerte ;
» Cela s'apelle un trébuchet ;
» De ce pas allez vous y rendre.
Auſſi-tôt dit, auſſi-tôt fait ;
Notre étourdi s'y laiſſe prendre.
L'oiſeau, de ſe voir ſi-tôt pris
Un petit moment fut ſurpris ;
Mais quelque peu de friandiſe
Miſe exprès là pour l'amorcer,
Lui fit oublier ſa ſottiſe ;
Même il chanta ſans y penſer,
Le Maître vient qui le careſſe ;
Lui dit : bon jour mon petit-fils ;
Puis dans la voliere il eſt mis
Avec ceux de ſa même eſpece.
Il eſt accueilli tout au mieux ;
A le fêter chacun s'empreſſe ;
Il y vit content & joyeux ;
Rien du dehors ne l'intéreſſe ;
Nul ſoin, nul remords ne le preſſe ;
Il ſe croit au ſéjour des Dieux.
Ainſi ſe paſſe un mois ou deux.

Vers

Vers le tems de la pariade
Notre reclus tomba malade :
Il eut d'abord quelques vapeurs,
Puis des dégoûts, puis des langueurs
Qui venoient d'une ardeur ſecrette.
Il s'ennuya de ſa retraite ;
Il vint à regretter les champs ;
Il vit trop tard, à ſes dépens,
Qu'il eſt encor dans la nature
Des beſoins preſqu'auſſi preſſans
Que ſont ceux de la nourriture.
On lui fit tout ce que l'on put ;
Mais à la fin il en mourut.
Or c'eſt à vous, Novice aimable, *
Que j'oſe adreſſer cette Fable :
Songez bien qu'il eſt un printems :
C'eſt l'époque où je vous attens.

* *On a pu voir par l'Epître XXV. du quatriéme Livre page 260. qu'il n'eſt pas probable que la perſonne à qui cet Fable eſt adreſſée, ait jamais éprouvé les retours fâcheux du jeune Pinçon. Auſſi ce n'étoit ni par légéreté, ni par aucun motif humain qu'elle avoit embraſſé l'état religieux.*

FABLE.

LE PERROQUET ET LE SERIN.

La Fable suivante a été faite à la priere de Madame de Boulogne qui souhaitoit que l'Auteur fit un parallele entre lui & l'Abbé de Grécourt. Celui-ci faisoit de jolis contes, mais quelquefois un peu trop libres. Il étoit d'ailleurs extrêmement mordant soit dans ses vers, soit dans la conversation. M. l'Abbé de l'Attaignant est le Serin de cette Fable. Il ne faisoit guère alors que des Chansons qu'il chantoit avec ce goût & ce talent que tout le monde lui connoit.

UN Perroquet près d'un Serin
En vente chacun dans leur cage,
Parlant entr'eux de leur chagrin
Et de l'ennui de l'esclavage,
» Pour moi, disoit le Perroquet,
» Des hommes je sçai le langage
» Et compte fort sur mon caquet. *
» Je te plains de n'avoir que ton petit ramage.

* *De ce côté là M. l'Abbé de l'Attaignant ne le cédoit peut-être pas à M. l'Abbé de Grécourt.*

»Que n'aprens-tu quelque air de flageolet;
»Quand on a du talent on n'est jamais en peine.
» Voi tous ces badeaux s'arrêter
» Sous ma cage pour m'écouter.
» Quelqu'un d'eux, la chose est certaine,
» Me marchande, & veut m'acheter
» Pour me présenter à la Reine.
Il est vrai qu'à ce dessein-là
Plus d'un vint pour en faire emplette;
Même à la Reine on en parla,
Et sa fortune eût été faite :
Mais par malheur
Ce beau parleur *
Disoit souvent grosses ordures,
Vilains mots que ne pouvoient pas
Entendre des oreilles pures ;
Et pour ce, bien des gens en faisoient peu de cas.
Si quelqu'un s'approchoit pour lui faire caresse,

* *L'Abbé Desfontaines en parlant de l'Abbé de Grécourt dans le premier Tome de ses jugemens, page 277, disoit :* L'Abbé de Grécourt aimoit beaucoup à conter, mais il contoit à la provinciale ; étoit long ; entassoit Episodes sur Episodes, & assommoit a la fin.

Le drôle le mordoit si fort,
Qu'il emportoit souvent la piece. *
Tout cela lui fit si grand tort,
Que quoiqu'il parlât comme un homme,
Le marchand s'en défit pour très-modique somme,
Et même l'eût donné pour rien.
Pour l'oiseau qui n'avoit que son petit ramage,
Il le vendit bientôt, même le vendit bien.
Se faisant leurs adieux au travers de leur cage,
Le Serin dit au Perroquet :
» C'est un fort beau talent que ton joli caquet ;
» Mais fais rogner ton bec ; tu plairas davantage.
Vous qui parlez le langage des Dieux,
Faites votre profit d'une leçon si sage.
C'est un talent pernicieux
Quand on en fait mauvais usage.

* *Le même Abbé Desfontaines dit au même endroit* : En qualité de Diacre, l'Abbé de Grécourt eut une fois permission de prêcher à Tours. J'assistai à son Sermon sur la médisance. Quel Sermon : c'étoit une satyre sanglante contre toutes les femmes de la ville qu'il déchiroit par des portraits assez ressemblans. Sa plume & sa langue l'avoient exclus de la plupart des Maisons de Tours.



ODE.

Sur le Saint Sacrifice de la Messe.

M. l'Abbé Gaudru, Chanoine de Reims, auquel l'Epître VI. du Livre II. Tome I. est adressée, avoit composé une Hymne en Latin que M. l'Abbé de l'Attaignant, son confrere, a traduit ainsi.

C'Est Dieu qui descend sur la terre,
Non, tel qu'il y vint autrefois,
Au bruit éclatant du tonerre,
A son peuple donner des loix.

Non, sous la figure terrible
D'un Chérubin étincelant,
Et tel qu'il se rendit sensible
Aux yeux d'un Prophéte tremblant.

C'est le même Dieu qui gouverne
Et qui créa tout l'univers;
Dont l'œil perçant voit & discerne
Jusqu'au fond des cœurs & des mers.

Sous le saint voile du mystere,
Par un excès de sa bonté,

En s'envelopant, il modère
L'éclat de sa divinité.

Quelle nation fortunée
Dans aucun tems, dans aucun lieu,
Quelle race prédestinée
Jouit comme nous de son Dieu ?

Gardien de ses sacrés Oracles,
Juifs, qu'il a chéris sans retour;
Jamais, malgré tant de miracles,
Vous prodigua t-il tant d'amour ?

Victime digne de son pere,
Le Fils de Dieu meurt sur la croix;
Et dans notre auguste mystere
Il s'offre une seconde fois.

C'est pour nous qu'il se sacrifie
Par un excès de charité;
Et sa mort nous donne la vie;
Que dis-je ? l'immortalité.

Tout à la fois Victime & Prêtre
D'un sacrifice non sanglant,
Tous les jours il daigne renaître
Sur nos Autels en s'immolant.

Dieu tout-puiſſant, vengeur du crime,
Déſarme ta ſévérité ;
Le ſang d'une telle victime
N'a-t-il donc pas tout racheté ?

Il nous invite, il nous engage
A ce délicieux feſtin ;
Son propre ſang devient breuvage,
Et ſon corps un céleſte pain.

Loin tout prophane, tout impie ;
Téméraire, n'entens-tu pas
Cette voix tonante qui crie
Et te menace du trépas ?

Mais quelle crainte impardonable,
Fidelles, quelle aveugle erreur
Vous éloigne de cette Table,
Source de vie & de bonheur !

Quels travaux & quelle victoire
Ne tente pas un foible humain,
Qui plein de foi, reſſent la gloire
De porter ſon Dieu dans ſon ſein !

J'en atteſte votre courage,
Vous, qui dans des tems orageux,

De fiers tyrans braviez la rage
Et les tourmens les plus affreux.

Vous, qui pleins d'une ſainte ivreſſe
Ne reſpiriez que les combats,
Et cherchiez avec allegreſſe
Le fer, la flâme & le trépas.

Que nos bouches trop honorées
De l'avoir reçu tant de fois,
A jamais lui ſoient conſacrées;
Uniſſons nos cœurs & nos voix.

Que l'encens fume & ſe répande;
Qu'il s'éleve juſques aux cieux;
Mais l'encens des cœurs eſt l'offrande
La plus agréable à ſes yeux.

ODE PHILOSOPHIQUE.

LA Fortune eſt, dit-on, ſans yeux,
Et le deſtin capricieux;
Mais hazard à la banque;
Lorſque l'on ſçait borner ſes vœux,
Soi-même on peut ſe rendre heureux:
J'ai tout ce qui me manque.

C'eſt dans la médiocrité
Qu'on trouve la félicité :
Croi moi, mon cher Tibulle ;
Reſtons dans un ſage milieu ;
On ſe gêle trop loin du feu,
Et trop près on ſe brule.

Je ne forme point de deſirs
Qu'autant qu'exigent les plaiſirs ;
Et pour goûter la vie
De ce que j'ai je ſçai jouir ;
Ce que je ne puis obtenir
Me cauſe peu d'envie.

Tous les jours je rends grace aux Dieux
Des bienfaits que j'ai reçus d'eux,
Et ne fais nulle plainte :
Soumis aux ordres du deſtin
Tranquillement j'attends ma fin
Sans deſir & ſans crainte.

Le paſſé ne peut revenir ;
On ne peut prévoir l'avenir ;
Du préſent eſt-on maître ?
J'en jouis ſans l'aprofondir :
Les Dieux m'ont formé pour jouir
Et non pas pour connoître.

Je m'amuſe ſans m'occuper :
L'étude a ſçu me détromper
Du profit qu'on en tire.
Que ſert de lire & méditer ?
Hélas ! l'on n'aprend qu'à douter
En cherchant à s'inſtruire. *

Raiſon, que ſert ton vain flambeau
Qui doit, dit-on, juſqu'au tombeau
Éclairer l'homme ſage ?
Dans notre enfance à peine il luit ;
Dans la jeuneſſe il éblouit ;
Il s'éteint avec l'âge.

Que l'homme eſt grand ! qu'il eſt petit !
Qu'il eſt borné ! qu'il a d'eſprit !
Prodigieux problême !
Des aſtres il connoît le cours,
Celui des ſaiſons & des jours,
Et s'ignore lui-même.

* *Dans cette ſtrophe & les trois précédentes l'Auteur s'eſt peint parfaitement reſſemblant. Tous ceux qui connoiſſent M. l'Abbé de l'Attaignant le reconnoîtront à des traits ſi marqués. Perſonne n'a moins d'ambition ni moins de ſouci. Jouir du préſent, c'eſt ſa deviſe.*

ODE.

C'est ici une traduction libre de la cinquiéme Ode du premier Livre des Odes d'Horace. Quand l'Auteur eut rompu avec Mademoiselle de .... il fit souvent de semblables piéces. Il l'avoit si fort aimée, que tous les vers qu'il faisoit alors avoit rapport à l'infidélité de sa Maitresse ; & s'il a traduit en François cette Ode Latine, c'est parce qu'elle peint au mieux ce qu'il éprouvoit dans ce tems là.

TRop inconstante Maitresse,
Quel est ce nouveau Berger
Qu'avec tant d'art & d'adresse
Tu sçus si bien engager ?

Qu'il est content de lui-même !
Qu'il est enchanté de toi !
Il croît que le bien suprême
Est de vivre sous ta loi.

Loin de lui porter envie,
Je le plains & n'ai pas tort :
J'avois sa même folie ;
Il aura mon même sort.

Ébloui par ta parure,
Prévenu par tes façons,
Il croit que de la nature
Ce ſont les précieux dons.

Ainſi que dans ton viſage
Il ne ſoupçonne aucun fard;
Il croît que dans ton langage
L'art n'a pas la moindre part.

Il compte ſur tes promeſſes,
Sur tes pleurs, ſur tes ſermens,
Sur ces perfides careſſes
Qu'éprouvent tous tes Amans.

Il croît que ton cœur fidelle
N'aimera jamais que lui;
Qu'il te verra toujours belle
Comme il te voit aujourd'hui.

Que cet état plein de charmes,
Ces délicieux tranſports
Doivent lui couter de larmes,
De ſoupirs & de remords!

Il ne craint point la tempête
Dans ce calme dangereux;

Et je la vois qui s'aprête :
Il va périr à mes yeux.

A peine d'un même orage
Échapé, non ſans effort ;
Je rirai de ſon naufrage
En me sèchant dans le port.

ODE
A BACCHUS.

Après avoir éprouvé les infidélités dont il ſe plaint dans la Piece précédente, l'Auteur composa l'Ode ſuivante, où il ſe propoſe de gouter d'autres plaiſirs que ceux de l'Amour. Mais ceux qui le connoiſſent conviennent tous que s'il ſe voue à Bacchus, ce n'eſt que comme convive aimable ; perſonne n'uſant de ſa liqueur avec plus de modération.

BAcchus je voue à ta gloire
Le reſte de mes jours :
Bannis de ma mémoire
L'objet de mes amours.
Après un long martire
Enfin j'ai briſé mes nœuds :
Bacchus, c'eſt ſous ton empire
Qu'on eſt vraiment heureux.

Sous la plus aimable chaîne
Un cœur eſt-il content ?
Lui-même de ſa peine
N'eſt-il pas l'inſtrument ?
La crainte le déchire,
Les ſoins, les ſoupçons affreux.
Bacchus, c'eſt ſous ton empire
Qu'on eſt vraiment heureux.

L'amant veut comme un ſauvage
Jouir ſeul de ſon bien;
Mais le buveur partage
Avec plaiſir le ſien.
L'Amant rêve & ſoupire,
Et le buveur eſt joyeux.
Bacchus, c'eſt ſous ton empire
Qu'on eſt vraiment heureux.

D'une inſenſible Lucrece
Pour fléchir les rigueurs
Combien faut-il d'adreſſe
Et de ſermens trompeurs ?
Bacchus, dès qu'on ſoupire,
S'empreſſe à remplir nos vœux :
Ce n'eſt que ſous ſon empire
Qu'on eſt vraiment heureux.

Quand une ingrate Maitresse
Nous préfere un Rival,
Au tourment qui nous presse
Quel suplice est égal !
Jamais Bacchus n'inspire
De ces transports odieux :
Ce n'est que sous son empire
Qu'on est vraiment heureux.

Si quelquefois dans l'ivresse
Notre raison s'endort,
Cet instant de foiblesse
Se répare dabord ;
Mais l'amoureux délire
Est plus long, plus dangereux.
Bacchus, c'est sous ton empire
Qu'on est vraiment heureux.

L'Amant heureux doit se taire
Et ne rien révéler :
L'Amour veut du mistere ;
Bacchus nous fait parler.
A table on peut tout dire ;
Le vin rend ingénieux.
Bacchus, c'est sous ton empire
Qu'on est vraiment heureux.

ODE

A MADAME LA PRINCESSE DE ROHAN;

Contre qui on avoit fait des couplets satiriques.

QUitte le chalumeau,
Ma Muse, prens la Lyre;
Des objets le plus beau
Et m'anime & m'inspire.

Pour Lisette ou Corine
Réserve tes chansons.
Une beauté divine
Veut de plus nobles sons.

Ne prend point d'Ixion
Le stile téméraire,
Et d'une autre Junon
Crains d'armer la colere.

Comme de la Déesse
Rohan a la beauté,
Elle en a la sagesse,
Et la noble fierté.

Quelle divinité
Fut jamais plus aimable !
Quel air de dignité !
Quelle douceur affable !

Que sa voix est touchante !
Quels sons doux & flateurs !
Elle charme, elle enchante
L'œil, l'oreille & le cœur.

Quoi ! vous la déchirez,
Vils monstres de Lycie ?
Tels sont les traits outrés
De votre jalousie.

Ma Déesse s'avance
Pour punir vos complots,
Et sa seule présence
Vous transforme en crapauts.

Cessez de croasser,
Insecte méprisable
Qui croyez offenser
Un objet adorable :

Partout ailleurs Latone
Trouvera des autels ;
Elle vous abandonne
Au mépris des mortels.

Fin du Livre premier.



POESIES DIVERSES.

LIVRE SECOND.

BOUQUET.

A MADAME DE ROHAN,

Abbesse de Marquette.

Ce n'est pas celle qui occupe aujourd'hui cette place ; c'étoit feue Madame sa Tante, sœur de M. l'Archevêque de Reims, du Prince Constantin & du Prince de Montauban. Voyez l'Epitre XXIX du Livre IV. Tome I. adressée à la nouvelle Abbesse.



PRINCESSE illustre & respectable
Et cent fois encor plus aimable,
Sous l'emblême de ce Bouquet,
Gage innocent de notre hommage,

De notre attachement parfait
Reçoi le ſimbole & l'image.
Ainſi qu'un même nœud unit
Ces différentes fleurs enſemble,
Le même amour, le même eſprit
Sous tes douces loix nous raſſemble.
Rien n'eſt ſi ſimple que ces fleurs ;
Elles ſont toutes naturelles,
Et les ſentimens de nos cœurs,
Princeſſe, le ſont autant qu'elles.
Comme elles, dans ces mêmes lieux,
Par tes tendres ſoins élevées
Et par tes leçons cultivées,
Nous ſemblons croître ſous tes yeux ;
Et ſi nous avons en partage
Quelques vertus, c'eſt ton ouvrage.
C'eſt un encens qui t'eſt bien dû
Que l'odeur que ces fleurs répandent ;
Et tel eſt l'hommage ingenu
Que nos cœurs pénétrés te rendent.
Puiſſions-nous encore longtems,
A l'abri ſacré de ce Temple,
Jouir de tes ſoins bienfaiſans
Et profiter de ton exemple.

BOUQUET.

A feu M. le Cardinal de ROHAN,

Pour la fête de S. Jean-Baptiste dont il portoit le nom.

JE trouve autant de ressemblance,
Comparant tout, entre Saint Jean
Et Gaston-Armand de Rohan,
Que j'y trouve de différence.
Tous deux pleins de zèle & d'ardeur,
Jean-Baptiste fut de son Maître
Le Prophete & le Précurseur ;
Rohan du sien eut l'honneur d'être
Le Ministre & l'Ambassadeur.
L'un en prêchant la pénitence
Convertissoit tous les pécheurs ;
Et l'autre par son éloquence
Entraîne & touche tous les cœurs.
Voici le beau panégyrique
Que du premier Dieu même fit :
JAMAIS UN PLUS GRAND NE NAQUIT.
Voici ce que la voix publique
Du second a mille fois dit :
Il n'en est point de plus aimable,

Et jamais il n'eut ſon ſemblable.
D'une ſimple peau de chameau
Jean-Baptiſte couvroit la ſienne :
Rohan à la pourpre Romaine
Donne encore un éclat nouveau.
Jean-Baptiſte pour tout potage
Dans ſon déſert, comme un Sauvage,
Ne vivoit que de ſautereaux ;
Ce ſont d'aſſez maigres morceaux.
Pour du vin il n'en buvoit goute ;
Auſſi n'avoit-il point la goute.
Rohan vit tout différemment :
Dans un palais vaſte & charmant
Soir & matin fait chere lie.
Pour moi qui ſuis un peu Soſie,
Je ſerois fort pour le dernier ;
Et pour patron dans cette vie
L'aimerois mieux que le premier.

M. le Cardinal de Rohan eſt mort à Paris en l'année 1749. Il y a dans ce Recueil une Epître adreſſée à ſon Eminence, Tome I. page 132. & une autre adreſſée à un ami ſur le ſéjour de Saverne, où le Prélat avoit ſon palais. Voyez le même volume, page 134.

BOUQUET.

A MLLE DE CHAMPEAUX,

Voyez ce qui est dit de cette Demoiselle à la page 108 des Epîtres, Tome I.

JEune Iris, acceptez ces fleurs ;
Et dans l'éclat de leurs couleurs
De vos attraits voyez l'image :
Pour briller elles n'ont qu'un tems ;
Mais vous aurez cet avantage
Que par vos graces, vos talens,
Vos vertus & vos sentimens
Vous serez aimable à tout âge.
Les leçons que vous recevez,
Les exemples que vous avez
En font déja l'heureux présage. *

* *On pourra voir par l'Epître annoncée dans l'annotation ci-dessus, qu'il s'agit ici de Madame de Pouilly de Reims, dont Mlle de Champeaux étoit la Niece. Les éxemples & les leçons de Madame de Pouilly étoient bien capables d'operer l'heureux effet que l'Auteur présage à cette Demoiselle.*

BOUQUET.

A une belle & sainte Religieuse pour le jour de la fête de S. Antoine dont elle porte le nom. Ce Bouquet & le suivant paroissent aujourd'hui pour la premiere fois.

TOinette, si jadis le Diable,
Quand il tenta votre Patron,
Eût pris votre figure aimable,
Je crois que la tentation
Auroit été plus redoutable ;
Que le Saint eut été vaincu
Et seroit devenu coupable,
S'il n'avoit eu votre vertu.

BOUQUET APRÈS COUP

A MADAME TH***

J'Ai laissé passer votre fête
Sans vous présenter de Bouquet
Et n'en suis pas plus malhonête :
C'est à dessein que je l'ai fait.
Il est des jours où l'on honore
Les mortels & les demi-Dieux ;
Mais pour les Dieux, on les adore
Tous les jours & dans tous les lieux.

PORTRAIT

DE MONSIEUR L'ABBÉ GUERET,

Curé de S. Paul à Paris.

On écrivoit à M. l'Abbé de lAttaignant, qui étoit alors son paroissien, que l'on désiroit que ce digne Pasteur, déja avancé en âge, suspendît ses Conférences pour se reposer; ce qui donna lieu à notre Poëte de faire cette réponse.

ON veut qu'il écoute à son tour
La voix de son troupeau fidele
Qui le conjure par amour
De moderer un peu son zéle
Pour songer à son propre bien;
Mais je crois qu'il n'en fera rien.
Et pourquoi ce conseil si tendre
Ne pourroit-il pas le toucher?
C'est qu'il aime autant à prêcher,
Qu'on a de plaisir à l'entendre.
Je vous entends, quoique de loin,
Me répondre : qu'est-il besoin
Que les voûtes de notre Temple
Retentissent de ses leçons?

Il prêche de tant de façons,
Par ses vertus, par son exemple,
Que, sans qu'il s'exprime, on l'entend.
Il parle par son zéle extrême;
Tout ce qu'il fait est éloquent,
Jusques à son silence même.
Votre discours est bon & beau;
Mais c'est l'envoyer au tombeau
Que de l'obliger à se taire;
Et le tirer hors de sa Chaire,
C'est tirer le poisson de l'eau.

SUITE
DU MEME SUJET.

Les vers suivans ont été tirés d'une autre Lettre.

PAr un zéle mal entendu
On l'exhortoit à tort à garder le silence:
Combien n'auroit-on pas perdu,
Si ce conseil eût suspendu
Le torrent de son éloquence,
Dont les débordemens fameux,
Ainsi que ceux du Nil, apportent avec eux
Sur ces bords fortunés la joie & l'abondance?
D'ailleurs, je ne crois nullement

Qu'il altere en rien ſa poitrine
A prêcher, même à tout moment.
Je dirai plus ; je m'imagine
Que, pour la ſanté de ſon corps
C'eſt même un bien; & que ſon zéle extrême,
S'il ne l'exhaloit au-dehors,
Pourroit le conſumer lui-même.

PORTRAIT
DE Mlle DE LA SALLE.

Il a été déja parlé de cette Demoiſelle en pluſieurs endroits. Dabord dans le volume des Epîtres, Tome I. p. 107. enſuite dans le Tome II. où ſe trouve ſon Epithalame, page 32.

LA Salle eſt plus belle que Flore
Et plus modeſte que Veſta,
Plus legere que Terpſicore,
Chantant mieux que jamais Canente ne chanta.
L'Amour ſage & timide en tous lieux ſuit ſes traces ;
Faite pour l'inſpirer & pour le retenir,
En elle elle ſçait réunir
La beauté, la vertu, les talens & les graces.

PORTRAIT.

DE MADAME DE POUILLY,

Voyez l'Epître XVI. du Livre II. page 107.

QUI voit Poüilly prier au Temple,
Croit voir un Ange en ce ſaint lieu
Deſcendu pour donner l'exemple
Du vrai culte qu'on doit à Dieu.

Elle eſt ſi modeſte & ſi belle
Que tout mortel à ſon aſpect,
Surpris, charmé, reſte près d'elle
Entre l'amour & le reſpect.

Si la vertu paroît aimable
En empruntant de ſi beaux traits,
La beauté devient reſpectable
Avec de ſi nobles attraits.

On eſt, en la voyant paroître,
Dans un double état différent:
Même à l'amour qu'elle fait naître
Elle en impoſe en l'inſpirant.

PORTRAIT

DE MADAME DAM...

Femme aimable & galante autrefois, & aujourd'hui toujours aimable. Ce Portrait & les suivans n'ont pas encore été imprimés.

JE peins la plus aimable folle
Qui soit de l'un à l'autre pole,
Sans que mon pinceau la cajole ;
Car pour moi jamais je n'enjole.
Avec grand plaisir je m'enrolle
Pour toujours sous sa banderolle ;
Les graces même à son école
Aprendroient à jouer leur rôle ;
Elle enchante le plus discole,
Soit étranger, soit regnicole.
Son esprit toujours caracole,
S'amuse d'une babiole.
Qu'elle dise une faribole,
Elle feroit rire Berthole ;
Mais dit aussi la parabole
Aussi solide que frivole,
Tout aussi grave qu'elle est drole,

C'est mon bijou, c'est mon idole,
C'est ma muse, c'est ma boussole.
Mon cœur à ses attraits s'immole.
Absent d'elle je me désole;
Près d'elle le tems court & vole.
Plus vive que la Nimphe Iole,
Plus légere que n'est Eole,
Elle danse, elle cabriole.
Que d'attraits dans sa camisole!
Ce sont cent mille appas en mole.
J'irois pour elle jusqu'à Dole,
Même à pied jusques au Pactole
Pour peu qu'elle eût fievre ou rougeole,
Fistule ou petite verole,
Lui chercher un pharmacopole.
Elle est éxacte à sa parole
Comme un Romain du Capitole,
Et croit fermement son simbole.
Aux malheureux qu'elle console
Donnant sans regret la pistole
Et le louis comme une obole.
Aussi contente d'un marole,
Que de manger perdrix ou sole.
De toute joyeuse riole
Elle est l'ame & la rocambole.
Trop heureux celui qui l'acole,

Qui contre ſa bouche ſe cole,
Ou tout doucement la viole.
Le critique qui la controle
Mérite au moins la croquignole.
A ce portrait ſans hiperbole,
On peut reconnoître Nicole.

PORTRAIT
DE MADAME LA MARQUISE DE V. G. C.

ENfin j'ai vû cette Marquiſe,
L'ornement de ce beau ſéjour,
Que tant ici l'on préconiſe
Et dans tous les lieux d'alentour.
Tout ſimplement elle étoit miſe
Sans ornement, ſans autre atour
Que gentilleſſe & mignardiſe
Qui paroiſſoient former ſa cour,
Dont elles faiſoient mine griſe
De ne pouvoir plaire à leur tour.
Elle eſt belle comme un beau jour,
Et charme tout ſans qu'elle y viſe.
D'abord dans ſa taille elle eſt priſe
Comme une Nimphe, & faite au tour.

Dans ſes beaux yeux regne l'amour,
Et ſur ſa bouche la franchiſe.
La peau d'une blancheur exquiſe;
Le nés ni trop long ni trop court;
Le ſouris de la friandiſe;
Talens & grace non acquiſe,
Mais naturelle & ſans détour;
Le cœur & l'eſprit d'Heloïſe.
L'objet ſeul dont elle eſt épriſe
Peut d'elle eſperer du retour;
Aimer & plaire eſt ſa deviſe.
Si j'étois Roi dans cette Cour,
La pomme lui ſeroit remiſe.
A ce portrait, cette analiſe
Chacun reconnoît V. G. C.

PORTRAIT

DE MADEMOISELLE GAUSSIN,

De la Comédie Françoiſe.

DE Gauſſin par tout adorée,
Et par mille Auteurs célébrée
Si j'oſois tracer le portrait
Ma ſotiſe ſeroit extrême,

Quand l'Amour, peintre plus parfait,
Dans tous les cœurs l'a peint lui-même.

Dire qu'elle eſt belle & jolie,
De Melpomene & de Thalie
Qu'elle a les graces, les talens,
C'eſt ce que perſonne n'ignore,
C'eſt ce qu'on en dit de tout tems,
Et qu'on dira longtems encore.

Soutenir qu'elle eſt plus charmante
Que tout ce qu'elle repréſente,
Et que ſon talent embellit
Racine, Corneille & Voltaire
Par les graces de ſon débit ;
C'eſt le cri de tout le Parterre.

PORTRAIT
DE MADEMOISELLE D'AUBIGNI,

Femme aimable & galante.

AImer la jeune d'Aubigni,
A mon gré ce n'eſt pas folie.
Primo, Son minois eſt joli,

Son humeur encor plus jolie :
Ce trait la peint au racourci ;
Digne d'être aimée & chérie.
Dévelopons mieux tout ceci,
Et détaillons chaque partie.
Son poil est chatein rembruni,
Sa chevelure bien garnie ;
Des yeux qui disent venez-y,
Dont les regards rendroient la vie,
A quelqu'un même enseveli ;
La bouche de perles garnie,
Les levres couleur de rubis,
Dont l'haleine sent l'ambroisie ;
Le teint d'un brillant coloris,
Une peau fraiche & bien unie
Dont l'éclat vous rend ébloui ;
Un sein fait pour donner la vie
Au mortel le plus engourdi
Et guérir de la ladrerie,
Bien séparé, bien arondi ;
Taille d'une nimphe accomplie ;
Le corps bien droit & bien bâti ;
Une main de graces paitrie ;
L'humeur joyeuse & sans souci ;
Façon prévenante & polie ;
Le matin, le soir, à midi

Sans caprice & ſans fantaiſie ;
Le jargon léger & poli ;
Gentille ſans coquetterie,
Se contentant d'un bon ami ;
Œconome ſans vilenie,
Dont le ménage eſt bien régi ;
Sur ſon ſexe ſans jalouſie,
Et ne faiſant aucun défi ;
Badine ſans étourderie ;
Mais je n'aurois jamais fini.
Trop heureux qui l'a pour amie ;
Plus heureux l'amant favori !
L'aimer eſt une maladie
Dont je craindrois d'être guéri.

PORTRAIT

DE MADAME LA COMTESSE SABATINI, Italienne.

Cette Dame ſe nommoit Madeleine, & l'Auteur a ſaiſi cette circonſtance pour faire ainſi ſon Portrait.

VOus avez, belle Madelon,
Plus d'attraits que votre patronne
Qui de ſon ſiécle, ce dit-on,

Étoit la plus belle perſonne.
Elle eut comme vous blanc chignon
Et chevelure d'Erigone ;
Depuis le front juſqu'au talon
Faite comme Flore & Pomone ;
Mais entre vous je ne ſoupçonne
Aucune autre comparaiſon ;
Car elle avoit le cœur trop bon ;
Pour vous, vous n'êtes pas trop bonne.
Elle avoit le regard fripon,
Et vous, celui d'une Amazone ;
Elle, le cœur comme un tiſon ;
Vous, froide comme une matrone.
Madeleine avoit le renom
D'être en amour un peu friponne ;
Vous, fidèle comme Didon,
Ne voudriez pour la couronne
A votre ami faire faux bon.
Coquette en ſa jeune ſaiſon,
Pénitente dans ſon automne,
De ſes péchez elle eut pardon ;
Vous pleine en tout tems de raiſon
Qui jamais ne vous abandonne,
L'obtiendrez-vous comme elle ? Non.
Que voulez-vous qu'on vous pardonne ?

INSCRIPTION

Pour être mise sous le Portrait de M. l'Archevêque de Reims.

QU'est-il besoin en vers ou prose
D'Inscription sous ce Portrait ?
C'est dire en un mot toute chose :
J'y vois le nom ; l'éloge est fait.

AUTRE.

Munere magnus, Avis major, sed maximus à se.

PAr sa place il est respectable,
Et plus encor par ses ayeux :
Mais ce qui vaut mille fois mieux,
Par lui-même il est adorable.

AUTRE.

Qui vidit hunc, miratur : amat, qui noscit, eundem.

ON l'admire quand on le voit ;
On l'aime quand on le connoît.

AUTRE.

CE Prince est tel que tu le vois,
Bienfait, gracieux, débonaire :
Rigaud peignit tout à la fois
Son visage & son caractere.

INSCRIPTION.

Sur un Tableau allégorique qu'une Dame avoit fait en découpure, où il y avoit un homme tendant des filets au clair de la Lune, & qui ne prenoit que des Papillons.

AVec d'aussi foibles lumieres
Plus d'un Philosophe entêté
Prend souvent pour des vérités
Des papillons & des chimeres.

AUTRE.

VOilà donc le fruit de vos veilles,
Sçavans, un faux éclat vous luit;
Et vous prenez pendant la nuit
Des chimeres pour des merveilles.

AUTRE.

Tels ſont les frivoles attraits
Et les conquêtes de Liſette :
Gens ſenſés, ne donnez jamais
Dans les filets d'une coquette.

INSCRIPTIONS

Qui ſervoient à décorer l'édifice conſtruit pour un Feu d'Artifice à Reims, ſous le nom de Temple de la félicité publique. *M. Deſſeaux, Chanoine de Reims, dont il a été parlé pluſieurs fois dans le volume des Epîtres à la page* 88 *& ſuivantes & à la page* 198, *avoit fait en Latin & traduit en François les Deviſes & les Emblêmes d'une Fête que la ville de Reims donna à la naiſſance de Monſeigneur le Duc de Bourgogne. M. l'Abbé de l'Attaignant écrivit à cette occaſion la Lettre ſuivante à M. Deſſeaux ſon ami.*

La naiſſance de Monſeigneur le Duc de Bourgogne, Monſieur, eſt un de ces événemens qui intéreſſent le cœur des François, & qui inſpirent naturellement le génie

de ceux qui aiment à ſignaler leurs talens dans les occaſions qui ont rapport au bonheur de la France. Auſſi la plupart de nos Poëtes ont couvert de fleurs le Berceau du jeune Prince : de tous côtés ont été dreſſés des monumens d'un ſi beau jour.

J'ai ſous mes yeux *le Temple de la Félicité publique* que vous avez érigé à Reims, où vous avez toujours été l'interprête des ſentimens de cette Ville dans les circonſtances qui intéreſſent ſon zèle ou ſa reconnoiſſance. Quelle preuve n'a-t-elle pas eüe de vos talens, dans cet éloge que vous venez de faire du Citoyen, du Magiſtrat & du Sçavant * qui l'a plus illuſtré ? Je ne ſçais ſi les ſentimens d'admiration & d'amitié que je conſerve pour ce grand homme, peuvent me faire illuſion ſur le mérite de ſon Panégyriſte ; mais je ſuis perſuadé que ſi votre ouvrage marqué au coin de l'immortalité, & ſcellé d'avance du ſuffrage des premiers Écrivains de notre ſiecle, doit être à jamais glorieux à votre patrie, il ne lui a pas été déja moins utile en lui procurant une certaine célébrité qui attire aux villes des regards & des bienfaits de préférence de la part

* *M. de Pouilly, dont M. l'Abbé Deſſeaux a fait l'éloge hiſtorique imprimé à Reims. Voyez les Epîtres, page 78 & ſuivantes.*

des Miniſtres & du Souverain. Je reviens à votre Édifice.

Il a, par ſon plan, ſon ordonnance & ſes décorations, flatté tout à la fois mes regards & amuſé mon eſprit; mais comme je ſuis moins Architecte qu'amateur des bonnes choſes, je ne vous parlerai que de vos Emblêmes, de vos Deviſes & de vos Inſcriptions : c'eſt ſur ces objets que je vais m'entretenir avec vous, comme vous ſçavez que je cauſe, ſans apprêt & ſans flatterie.

Si je voulois me donner un air d'érudition & de ſcience, je préluderois par quelque eſſai ſur la nature des Deviſes & des Emblêmes; je ferois comme quelques-uns de nos Auteurs modernes, je donnerois un coloris de jeuneſſe & de fraîcheur aux Traités des PP. Meneſtrier, le Moine & Bouhours ſur cette matiere; mais outre que la profonde érudition n'eſt point de mon reſſort & que je n'aime pas l'étalage, je crois qu'il eſt plus prudent de renvoyer à ces célébres Auteurs, ceux qui voudront avoir ſur ce ſujet des connoiſſances particulieres; ſi la ſuite de mes obſervations me force à quelques réfléxions, je les hazarderai plus pour m'inſtruire que pour vous éclairer.

L'idée de votre Temple, rendue ſous le titre de Temple de la Félicité publique, me paroît ingénieuſe & nouvelle, & l'emporte, ſelon moi, ſur les Temples du Deſtin, de

l'Hymenée, &c. Ces Temples tant de fois détruits & rebâtis, ſont devenus auſſi peu propres à piquer la curioſité, que les Palais enchantés que l'on revoit ſans ceſſe dans les Contes des Fées; ce ſont pour moi de vrais Châteaux en Eſpagne. Vous relevez en quelque ſorte le Temple de la Félicité publique que Lépide fit bâtir ſous Auguſte. Que d'idées vraies & nobles vous offrez tout à la fois! L'eſprit auſſitôt compare; ſatisfait de tous les rapports, il applaudit à l'ingénieux & nouvel Architecte.

Ta main éleve un Temple à la Félicité;
Sous un Maître ſi bon, que ton projet eſt juſte!
Lépide parmi nous ſemble reſſuſcité
Pour immortaliſer le regne d'un Auguſte.
A tes accens je joins m[illegible]oix:
Le Flageolet & la Muſette
Peuvent s'unir à la Trompette
Pour chanter le meilleur des Rois.

Je mêle, comme vous voyez, mes chants avec les votres, & j'oſerai le faire encore plus d'une fois, en vous ſuivant dans votre carriere; votre ouvrage eſt ſi propre à fertiliſer l'imagination, que vous pourriez

reclamer ce qu'il m'inſpirera de bon & d'heureux.

Je commence par les quatre Figures héroïques qui ſont les Divinités tutélaires du Temple, la Paix, Minerve, la Force & l'Abondance; il ne pouvoit s'annoncer avec plus de majeſté. Les attributs qui déſignent le caractere de ces Divinités, & les ſentimens qu'elles expriment par la nobleſſe de vos Vers, diſent que le Temple dont elles ſont le ſoutien, eſt vraiment celui de la Félicité publique.

Au-deſſus de chaque Divinité ſont placés vos Emblémes & vos Deviſes; ils ont particulierement fixé mes regards. Je tombe ſur l'Emblême qui rappelle ſi ingénieuſement les circonſtances de la naiſſance du jeune Prince, par une Aurore qui brille tout à coup, & ramene le Soleil; chacun ſçait que cette naiſſance ſubite hâta le retour du Roi à Verſailles.

Luce fugat ſomnos, ſolemque reducit.

Je parois dans les airs,&ſoudain ma lumiere
Des Mortels aſſoupis écarte le ſommeil;
A peine j'ouvre ma carriere,
Que je ramene le Soleil.

Que cet Emblême eſt bien imaginé
Pour la nobleſſe & le vrai des images!

Un tel encens digne du nouveau né,
Est aussi pur que l'offrande des Mages.

Vous ne profitez pas avec moins d'avantage de la circonstance du mois où est né Monseigneur le Duc de Bourgogne. L'Emblême de la Balance que vous employez a une justesse frapante qui méritoit, mais ne faisoit pas attendre toute la pompe & j'ose dire la magnificence de l'expression que vous y mettez.

Ex me, invariabilis ordo.

C'est aussi dans le mouvement de l'admiration que m'a causée votre heureuse application, que ces Vers-ci me sont échappés.

Ton cœur agit toujours si bien,
Ton expression est si forte,
Qu'on ne sçait qui des deux l'emporte,
De l'Auteur ou du Citoyen.

Vous avez fait, Monsieur, selon le précepte de nos grands Maîtres ; après avoir porté votre vol dans les airs, vous redescendez & vous laissez respirer vos Lecteurs dans l'Emblême du Dauphin poussant une eau jaillissante, avec ces mots :

Ex me utile dulce fluit.

Ne puis-je pas y ajouter :

C'eſt de ta Muſe fertile,
Prête à tout événement,
Qu'on voit l'agréable & l'utile
Couler toujours également.

Votre Deviſe du Myrthe & de l'Olivier qu'entoure un jeune Lys qui ſemble les unir plus étroitement avec ces paroles : *Fortius ac melius*, ne me paroît pas de la beauté des précédentes ; je conviens qu'elle préſente une image aſſez gracieuſe ; mais n'eſt-elle pas priſe dans l'imagination plutôt que dans la nature ? Et dès-lors peut-on dire qu'elle ſoit juſte ? Car vous ſçavez mieux que moi, que pour la perfection d'une Deviſe, il faut que le ſymbole ſoit naturel : or on ne voit point des Myrthes & des Oliviers entourés par des Lys.

Vous voyez, mon cher Confrere, que je ne ſuis point de ces amis flatteurs qui admirent tout ; la ſincérité doit être la vertu d'un critique, & ſurtout d'un critique qui aime celui qu'il cenſure. Je ſuis d'ailleurs ſi aſſuré de la droiture de votre cœur & de la juſteſſe de votre goût, que mes réflexions, j'en ſuis perſuadé, me mériteront votre reconnoiſſance ; vous êtes le héros de cette vertu.

Toujours ta fécende éloquence
Pour s'exprimer trouve des tours heureux;
Mais de tes ſentimens ceux que tu rends le mieux,
Sont ceux de la reconnoiſſance.

Le défaut que je viens de vous reprocher avec ma ſincérité ordinaire, n'a pas lieu dans l'Emblême du Trône d'or chargé des Armes de France, ſur lequel s'appuye de chaque côté un Amour, avec ces mots:

Fulcitur utrinque.

Charmé de cette invention & de la maniere dont vous l'avez rendue dans vos vers, je me ſuis écrié :

C'eſt ſur ton bureau que je vois
S'appuyer un double génie;
Il t'inſpire tout à la fois
Et la penſée & l'harmonie.

C'eſt toujours dans cette imagination brillante, que vous avez trouvé l'Emblême de la Couronne d'or à laquelle un Amour attache un diamant qui ſert à affermir & à augmenter ſon éclat, avec ces paroles :

Et robur & decus addit.

Enfant de la Félicité,
Quel éclat en naiſſant t'annonce & t'environne !
Ta main donne à cette Couronne
D'un ornement nouveau la ſolide beauté.

Que ces ſymboles ſont nobles ! quelle image gracieuſe que celle de votre jeune Amour ! elle ſemble, ainſi que vos vers, ſortir du pinceau de l'Albane.

Sur nos ſinceres ſentimens
Pour un Souverain qu'on adore,
Par la façon dont tu les rens,
Tu ſembles rencherir encore.

Je trouve le pendant du Tableau précédent dans l'Emblême où vous peignez Mars, Apollon, Minerve qui environnent le berceau du jeune Prince, & qui lui font à l'envi des préſens, avec ces mots :

Quiſque ſuo ſe jactat alumno.

Sur ce nouvel Éleve à l'envi ſans meſure,
Divinités, répandez vos bienfaits ;
Il ſçaura tour à tour les rendre avec uſure,
Et toujours les Bourbons ſurpaſſent vos ſouhaits.

La richeſſe & la dignité de vos perſonnages ne mériteroient-elles pas que je vous fiſſe l'application de votre légende ?

Je crois voir Phœbus & Minerve
Se diſputer entr'eux l'honneur
D'avoir toujours guidé ta verve
Et conduit ta main & ton cœur.

Le jeune Palmier qui ſort de la tige commune des deux grands Palmiers, eſt un ſymbole aimable & pris dans la belle nature.

Reddet origo parem.

Je me joins à votre prédiction.

Tu lis dans l'avenir ; & les Dieux qui t'éclairent
Annoncent par ta voix le ſort de cet enfant ;
Prédire qu'il vivra, c'eſt dire, il ſera grand ;
Les enfans des Bourbons jamais ne dégénerent.

Vous m'avez réconcilié avec les Abeilles placées dans les Emblêmes ; avant de vous lire, j'aurois juré qu'elles ne pouvoient plus s'y préſenter ſans traîner avec elles le dégoût & l'ennui ; je leur fait réparation, &

je vous admire, mon cher Abbé, lorſque je les vois à la faveur de votre aimable & touchante plume, devenir les interprêtes de la noble & double tendreſſe de Monſeigneur le Dauphin pour ſon Sang & pour la France entiere. Quel augure & quelle ſatisfaction délicate pour tous les François, de pouvoir lire ſans ceſſe dans le cœur généreux de ce Prince votre Légende, *Genti, non mihi naſcitur hæres*, ainſi que ces vers où vous exprimez juſques dans les ſons mêmes cette nobleſſe & cette bonté qui le rendent ſi cher à tout le Royaume.

Cet héritier qui de moi tient le jour,
Peuple, eſt à vous plus qu'à moi-même :
Vous l'inſtruirez par votre amour
A vous chérir autant que je vous aime.

Mais, cher Abbé, permettez-moi de vous dire que vous n'avez pas eu le mérite de la prophétie ; eſt-il un François qui n'ait déja dit :

L'Oracle eſt sûr, & nos vœux ſont remplis ;
Dieu ! conſervez une Tête ſi chere !
Du Peuple aujourd'hui c'eſt le Fils ;
Un jour il en ſera le Pere.

Je

Je vous ſuis toujours dans le vol de votre imagination ; elle n'eſt point l'image de ces feux errans ; elle a dans ſes tranſports un ordre qu'elle ne perd point de vûe. La Deviſe précédente, toute entiere pour Monſeigneur le Dauphin, devoit naturellement vous conduire à Madame la Dauphine ; & comment pouviez vous la peindre plus dignement que ſous l'Emblême de cet Aigle ſuperbe, qui triomphe de porter ſon Aiglon entre le Soleil & ſon Parelie ? Les paroles qui l'accompagnent, font, pour ainſi dire, paſſer dans l'ame des lecteurs la joie & le noble orgueil de cette Reine des airs :

Ut nato, inter utrumque, ſuperbit.

Tout, dans cet Emblême, eſt ſublime, juſte & heureux. Sublime dans les ſymboles ; un Aigle, le Soleil & ſon Parelie ; que de brillans objets ! Heureux & juſte ; chacun ſçait que le Soleil eſt la Deviſe du Roi, & un Parelie, celle de Monſeigneur le Dauphin. C'eſt ſans doute auſſi dans cette eſpèce d'enthouſiaſme que vous avez fait ces beaux vers où le ſentiment mis en action ſurpaſſe l'énergie même du Latin :

Ces feux ébloüiſſans qui frappent l'Univers,
Superbe Aiglon, n'ont rien dont tes regards s'étonnent ;
Et le double éclat qu'ils te donnent,

Dit que mon ſang eſt fait pour l'Empire des airs.

Laiſſez-moi m'écrier auſſi à ma maniere

Cette Princeſſe a bien raiſon
De s'applaudir de la naiſſance
De cet aimable Rejetton,
Qui fait le bonheur de la France.

Je laiſſe à Meſſieurs de l'Académie des Inſcriptions à faire valoir tout le mérite de cette Deviſe ſi digne de leur goût & de leurs applaudiſſemens.

Vous deſcendez de la voûte des Cieux, non pas en Icare qui n'a pû ſe ſoutenir dans ſon vol ; mais vous vous abaiſſez légérement dans un riant jardin ſur un Oranger, au pied duquel eſt une Orange que la maturité a fait tomber, & que le tems a renduë plus douce & plus agréable.

Tempore dulcior exit.

Cette peinture eſt vraie, douce & gracieuſe ; & elle m'inſpire à mon tour ces vers :

Cette fleur ne fait que d'éclore
Et promet un fruit précieux ;
Le Soleil n'eſt qu'à ſon aurore,
Et préſage un jour radieux.

Il étoit juſte que l'Architecte du Temple

de la Félicité publique intéressât les peuples à son ouvrage ; vous rendez vivement le sentiment de leur joie par l'Emblême d'un verre ardent, sous lequel s'allument plusieurs feux, avec ces paroles :

Fœcundus calor excitat ignes.

Reconnoissez-vous quelqu'étincelle de votre feu dans les vers qu'il m'inspire ?

Que l'allégresse se déploye
Pour célébrer un si grand jour,
Et que le flambeau de l'Amour
Allume mille feux de joie.

Votre Temple, Monsieur, n'est point un de ces bâtimens qui n'offrent que la régularité de l'Architecture ; vous l'ornez, vous l'embélissez par le nombre & l'excellence des Tableaux. Votre imagination ne s'épuise point ; vos bas-reliefs sont des chefs-d'œuvre, & il seroit difficile de se décider pour la préférence.

Le premier représente à côté de l'Histoire, le Destin qui montre au jeune Prince le Portrait de Monseigneur le Duc de Bourgogne, pere du Roi, en lui adressant par allusion à ces mots de Virgile, *Tu Marcellus eris*, ces paroles,

Tu Burgundus eris.

En vérité, Monsieur, vous semblez vous

enrichir de vos dépenſes mêmes ; vous croiſſez où l'on pourroit vous croire épuiſé ; mais auſſi l'admiration de vos lecteurs a les mêmes progrès ; & ſi je puis juger de ce qu'ils ont ſenti par ce que j'ai éprouvé moi-même, j'oſe aſſurer que leur attendriſſement leur a retracé celui de la ſœur d'Auguſte :

Sous ce nom qui promet à des peuples heureux
Un Sage ſur le Thrône, & dans un Maître un Pere,
Croiſſez, beau Rejetton d'une tige ſi chere,
Vous aurez ſes vertus & des jours plus nombreux.

Le ſecond bas-relief eſt un grand Tableau chargé de perſonnages héroïques, dont la vue a naturellement le droît d'élever l'ame. Vous y placez Lucine environnée des heures, du tems, des parques & de la ſanté. Pouvoit-on, pour les engager à s'employer à la conſervation du jeune Prince, leur préſenter un intérêt plus vif que celui qui eſt renfermé dans ces trois mots de Virgile, & que vous mettez dans la bouche de Lucine ?

Magnum Jovis incrementum.

Des mortels en naiſſant, vous qui reglez le ſort,

Sur celui dont mes ſoins ont hâté la naiſ-
ſance
Signalez votre bienfaiſance ;
Le plus pur ſang des Dieux eſt le ſang dont
il ſort.

Voici auſſi une oraiſon de ma façon :

Ce Prince eſt né du ſang des Dieux ;
Il doit un jour ſuivre leurs traces ;
En attendant, Nymphes & Graces,
Bercez cet Enfant précieux.

Le troiſiéme bas-relief eſt dans un goût auſſi héroïque ; c'eſt Jupiter qui commande à l'Amour & à l'Hymen de deſcendre ſur la terre & d'y unir les cœurs des mortels ; ſpectacle pour lui plus agréable que toutes les autres offrandes. Par quelle image plus ſublime pouviez-vous exprimer les intentions de Sa Majeſté qui a ſouhaité qu'on conſacrât à former des alliances, les dépenſes que le zèle de ſes peuples deſtinoit aux réjouiſſances publiques ?

Si vous n'avez pas le mérite d'avoir puiſé dans Virgile le vers entier de votre Inſcription, votre imitation ne fait que plus d'honneur à votre eſprit.

Ferte citi flammas, date tela, & jungite dextras.

Volez, Amour, Hymen, descendez sur la terre ;
Que vos flambeaux unis brillent pour les mortels ;
Peu jaloux des respects qu'attire le tonnerre,
Je ne veux que l'encens offert sur vos Autels.

Comme la pompe de vos vers annonce toute la grandeur du Dieu qui commande, on peut dire aussi que leur harmonie prouve le talent de leur Auteur. Pour moi je n'ai point votre trompette ; je vous l'ai déja dit ; je n'ai que des chalumaux, & je m'en sers pour chanter avec vous :

Volez autour de son berceau,
Aimables Enfans de Cythere ;
Vous voyez Vénus dans la Mere,
Dans le Fils, un Amour nouveau.

Vous avez, Monsieur, des pinceaux pour tous les sujets ; le quatriéme bas-relief où est représentée la Déesse de la Peinture accompagnée de Vénus, montrant au jeune Prince soutenu dans les bras d'une des trois Graces, le portrait de Madame la Dauphine, est un tableau dans le tendre & le gracieux ; les traits en sont si doux & si riants, que l'imagination se plait à les animer.

Incipe, parve puer, risu cognoscere Matrem.

Aimable Enfant qui viens de naître,
Contemple celle à qui tu dois le jour ;
Par son sourire elle te fait connoître
Qu'elle est la mere de l'Amour.

Non, on ne lit point ; on voit ; c'est le modèle même qu'on admire, & on peut dire de ces vers : *Ut pictura Poesis.* Vous devenez en quelque sorte le rival de Rubens dans son Tableau de Marie de Médicis.

Que d'une Mere encor souffrante
Ce souris de contentement
Offre une image intéressante ;
Et que tu la peins finement !

Je ne rappelle point les critiques qu'on vous a faites sur votre traduction de ce vers de Virgile : Virgile lui-même vous justifie par les vers qui suivent ; & si vous aviez besoin d'autre autorité, vous les trouveriez dans les meilleurs Traducteurs.

Vos grouppes de Génies & d'Amours sont dans le genre gracieux. Que j'aimerois à voir le pinceau tendre & léger de M. Boucher s'amuser à les rendre !

Je souris à ces Amours Champenois & Bourguignons, qui oubliant leur ancienne rivalité, se plaisent à mêler leurs liqueurs.

Jungite Burgundo, Campani pocula cives ?

Votre joyeuſe Légende m'inſpire bachiquement :

Que ce jour fameux ſoit chanté ;
Il nous naît un Duc de Bourgogne ;
Buvons. Pour boire à ſa ſanté
L'Amour même devient ivrogne

Je ſuis fâché que vos petits Amours jettant des lys à pleines mains, ne parlent que la langue de Virgile.

Manibus date lilia plenis.

Ils ont l'air trop galant pour ne pas dire en François :

Parſemons ſon berceau de tous les dons de Flore,
De Roſes & de Lys, Amour les cueillera.
Laiſſons-là les lauriers ; il n'eſt pas tems encore :
Lui-même quelque jour il s'en couronnera.

Je me réjouis que leurs freres couronnés de Myrthe & d'Olivier, ne tiennent que des dards qui ne peuvent bleſſer.

Nec vim tela ferunt.

Je trouve pourtant dans leur attitude un petit air guerrier qui me fait dire :

Déja le Dieu d'Amour, dont il a tous les
charmes,
Lui remet en main tous ses traits ;
Et si nos ennemis nous attaquent jamais,
Le Dieu Mars à son tour lui prétera ses armes.

Le souvenir des maux passés est un assaisonnement à la joie présente ; & je trouve ce mélange heureux dans la courte Légende de votre dernier groupe de Génies joignant les armes de Bourgogne à celles de France.

Non ut olim.

Ce petit trait d'érudition sied même aux Amours à qui vous le prêtez ; & voilà les Auteurs que j'aime à commenter.

De tout tems le peuple Remois
Soumis & zelé pour ses Rois
De sa fidélité parfaite
A laissé de grands monumens ;
Mais jamais de ses sentimens
Il n'eut un meilleur interprète.



COMPLIMENT
A LA REINE

Lorſqu'elle paſſa à Reims lors de la convaleſcence du Roi.

AImable & reſpectable REINE,
Que nous n'entrevîmes qu'à peine
Avec des yeux baignés de pleurs,
Lorſque vous-même toute en larmes,
Par votre trouble & vos douleurs
Augmentiez encor nos allarmes.

Puiſqu'un peuple qui vous adore
Peut aujourd'hui vous voir encore,
Enchanté du bien précieux
Qu'à vos vertus le Ciel octroyé,
Souffrez qu'il liſe dans vos yeux
Et ſon bonheur & votre joie....

Le ciel éprouve ceux qu'il aime;
Mais il les conſole de même:
Tous nos deſirs ſont exaucés,
Ce Héros que l'envie honore
Vous eſt rendu; nos maux paſſés
Nous le rendent plus cher encore.

Qu'il en ſoit plus heureux lui-même ;
Qu'il goûte la douceur extrême
De ſentir qu'il eſt adoré
Autant qu'il mérite de l'être.
Le froid honneur d'être admiré
Eſt trop peu pour un ſi bon maître.

COMPLIMENT AU ROI

PAR M. LE CAMUS

Lorſqu'il étoit Premier Préſident de la Cour des Aides. On ſçait que lorſque le Roi revint de l'armée, les Cours-Souveraines allerent le complimenter M. le Camus porta la parole pour ſa Compagnie, & ſon Compliment ayant été imprimé, M. l'Abbé de l'Attaignant, ſans y preſque rien changer, le mit en vers de la maniere ſuivante. Ces vers n'avoient pas encore été imprimés.

TEs prodiges font des ſtupides ;
Tes conquêtes ſont trop rapides ;
Ménage plus tes deſcendans.
Tes faits que l'on ne ſçauroit croire,
Rebutent tous les prétendans
A l'héroiſme de la gloire.

Mais non, tout deviendra croyable,

Puiſqu'en plein champ de Mars, pour table
Toi-même tu pris un tambour
Pour écrire ta propre hiſtoire ;
Ah ! c'eſt l'avoir au même jour
Gravée au Temple de mémoire.

COMPLIMENT

A Madame la Duchesse Dumaine,

Prononcé par trois jeunes Demoiſelles repréſentant les trois Graces à la rentrée ou l'ouverture du Théâtre de Madame la Ducheſſe Dumaine à Sceaux. Deux de ces Demoiſelles étoient Meſdemoiſelles de Lowendal, filles du feu Maréchal. Madame la Ducheſſe Dumaine avoit été durant près de ſix mois dans une de ſes terres, & pendant ce tems-là les ſpectacles de Sceaux avoient été interompus.

PREMIERE GRACE.

CHarmantes Muſes de la Scêne,
Vive Thalie, aimable Melpomene,
Acourez, revenez dans ce brillant ſéjour ;
Notre tendre voix vous rappelle :
Notre auguſte Princeſſe eſt enfin de retour ;
Venez ſignaler votre zèle
Et rétablir votre règne en ſa cour.

SECONDE GRACE.

Assez longtems Flore & Pomone
L'ont amusée en d'autres lieux :
Célébrez par vos chants, vos danses & vos jeux,
Le plaisir enchanteur que son retour nous donne ;
Exprimez-lui nos transports & nos vœux.

TROISIÉME GRACE.

Venez, aimables sœurs, ramenez sur vos traces
Et les plaisirs & les talens :
Dans cette cour le bon goût de tout tems
A marqué leurs rangs & leurs places ;
Et l'on les y voit tous les ans
Accourir à la voix des Graces.

COMPLIMENT A M. LE CARDINAL DE ROHAN,

Lorsqu'il posa la premiere pierre du bâtiment de l'Abbaye de Panthemont. Ce Compliment fut prononcé par une jeune Pensionnaire.

CEt azile de l'innocence
Dont vous êtes le protecteur,
Est rempli de reconnoissance
Pour son aimable bienfaiteur :
Il trouve dans votre Éminence
Encore un second fondateur ;

Quand votre main poſe là pierre
Sur laquelle l'on bâtira,
C'eſt une faveur ſinguliere
Que ſur l'airain on gravera,
Mais qu'Amour d'une autre maniere
Dans tous nos cœurs imprimera.

Quelle maiſon peut être aſſiſe
Sur un plus digne fondement ?
La pierre que nous avons priſe
Pour aſſurer ce bâtiment
Eſt la colomne de l'Egliſe,
Qui fait ſon plus bel ornement.

COMPLIMENT

A M. LE COMTE DE BRIONNE,

Lorſqu'il reçut le Cordon bleu. Cette Piéce paroît aujourd'hui pour la premiere fois.

SUr le Cordon bleu qu'on vous donne
Faut-il vous faire compliment ?
Non, Prince, cet événement
N'a rien du tout qui nous étonne.
C'eſt grace, ſoit; mais, entre nous,
A la Cour étoit-il perſonne
Qui la méritât mieux que vous ?

STANCES.

L'HERMAPHRODITE.

A MADAME LE LIEVRE.

On auroit pû placer cette Piéce parmi les Portraits, c'est en effet celui de la personne aimable, charmante, pleine d'esprit & de raison à qui elle est adressée. Madame Le Lievre, femme du Distillateur du Roi de ce nom si célébre par ses liqueurs admirables, est aussi belle qu'elle a d'esprit.

BElle Thémire, à voir en vous
Tant de grace & tant de mérite,
Je vous crois, soit dit entre nous,
Une espece d'Hermaphrodite.

Le terme pourroit vous choquer;
Je n'ai dessein que de vous plaire :
J'ai donc besoin, pour m'expliquer
D'un petit mot de commentaire.

Vous avez tous les agrémens
Dont brille une femme adorable :
Vous y joignez les sentimens
Et tout l'esprit d'un homme aimable.

En amour, comme en amitié,
Je ne vois rien qui vous ressemble :
Homme ou Femme n'a que moitié
De ce qu'en vous nature assemble.

J'imagine qu'elle paîtrit,
En vous formant, un corps de femme ;
Et qu'ensuite elle se méprit,
D'un Philosophe y mettant l'ame.

C'est donc avec raison, je crois,
Qu'Hermaphrodite je vous nomme :
Puisque vous êtes à la fois
Femme jolie & galant homme.

STANCES.

A Mademoiselle de M***

L'Amour a comblé mes vœux,
Amis, ma fortune est faite :
Est-il un sort plus heureux
Que d'être aimé de Lisette ?

Je ne demande plus rien
Et mon ame est satisfaite :
Pour moi le souverain bien
C'est de posséder Lisette.

Tout plaît, tout charme mes yeux
Dans cette aimable retraite :
Où trouver de plus beaux lieux
Que ceux qu'habite Lisette ?

Des Belles de ce hameau
Aucune n'est si parfaite,
Et je n'y vois rien de beau,
S'il n'aproche de Lisette.

De l'eau pure est tout le fard
Qu'elle employe à sa toilette ;
Et sans le secours de l'art
Tout enchante dans Lisette.

Envains mille Amans nouveaux
Voudroient lui conter fleurette ;
Pour redouter mes rivaux
Je suis trop sûr de Lisette.

Avec un morceau de lard
Nous ferions chere complette ;
Et tout vin devient nectar
Quand je bois avec Lisette.

Absent d'elle un seul moment,
Tout m'ennuie ou m'inquiette :
Tout rit, tout devient charmant
Dès que je revois Lisette.

STANCES

SUR LA MEME.

Cette Demoiselle avoit dit à une personne qu'elle croyoit que l'Auteur avoit renoncé à l'amour & étoit devenu dévot. Ce propos fut redit à notre Poëte qui y répondit ainsi:

QUoi ! Philis qui doit me connoître,
M'a ſoupçonné de pouvoir être
Déſerteur du Dieu des amours ?
Ah ! Loin d'être un ſujet rébelle,
Je renouvelle tous les jours
Les vœux que j'ai faits avec elle.

Quand avec cet objet volage
On a fait ſon apprentiſſage
Et qu'on a ſervi ſous ſes loix,
On ne quitte point la partie.
Les cœurs qu'elle engage une fois,
Servent l'Amour toute leur vie.

Je lui pardonne les allarmes
Les regrets, les tranſports, les larmes
Et tous les maux que j'ai ſoufferts *

* *Voyez les annotations qui ſont aux pages 59 & 61 de ce ſecond volume.*

Quand l'ingrate brisa nos chaînes.
Les plaisirs que j'eus dans ses fers
D'avance avoient payé mes peines.

Qu'à son tour elle me pardonne,
Elle que j'ai connu si bonne,
Ce qu'alors un juste couroux
Me fit dire trop haut contre elle :
Le désespoir d'un cœur jaloux
Prouve qu'il est toujours fidelle.

Contre une Maitresse parjure
Un Amant n'éclate ou murmure
Qu'autant qu'il en sent tout le prix,
Et sa colere est pardonnable :
Plus il se plaint de ses mépris,
Plus il la fait paroître aimable.

STANCES

A MONSIEUR LE MARÉCHAL DE SAXE,

A l'occasion du Mariage de Monseigneur le Dauphin avec la Princesse de Saxe.

QUE LOUIS confie à propos
Sa gloire à ta valeur extrême !

On ſe connoît en vrais Héros
Lorſque l'on eſt Héros ſoi-même.

Ami digne d'un Roi ſi grand
Qui ſent le prix de la vaillance,
Il veut devenir ton parent
Pour mieux t'attacher à la France.

Pour ſa gloire & pour le repos
De ſon état que de reſſources!
Et qu'il doit naître de Héros
Un jour de deux ſi belles ſources!

De tes exploits, de tes hauts faits
Telle eſt la juſte récompenſe,
Que ſes cœurs, de tous ſes ſujets
Partagent ſa reconnoiſſance.

STANCES

Ou réflexions ſérieuſes de l'Auteur. Ces Stances & les ſuivantes n'ont été faites que depuis l'impreſſion des Piéces dérobées, *& ne ſe trouvent imprimées nulle part.*

JE veux mettre un intervalle
Entre la vie & la mort;

Songeons à l'heure fatale
Qui doit décider mon sort.

C'est un moment qu'appréhende
Le plus malheureux mortel ;
Il faut donc qu'il en dépende
Un autre état éternel.

Si la mort n'étoit suivie
D'aucun mal ni d'aucun bien,
Regretteroit-on la vie ?
Que craindre s'il n'est plus rien ?

Une intelligence sage
N'a pû rien créer en vain ;
Si la vie est un passage,
Il nous mène à quelque fin.

Quoi, quand rien dans la nature
Ne rentre dans le néant,
L'ame plus noble & plus pure
Périroit entierement ?

Dieu m'auroit-il donné l'être
Pour n'éxister qu'un moment ?
A quoi bon me faire naître
Pour me détruire à l'instant ?

La raiſon, cette lumiere
Qu'il refuſe aux animaux,
Qui me guide & qui m'éclaire
Sur les biens & ſur les maux,

A quoi me ſerviroit-elle
S'il n'étoit loi, ni devoir ?
Et ſi mon ame eſt mortelle,
D'où vient la crainte & l'eſpoir ?

L'inſtinct ſeroit préférable
Au plus sûr raiſónnement ;
Et loin d'être ſecourable
Il ſeroit un vrai tourment.

Mais là le plus beau génie
Qui s'éleve juſqu'aux Cieux,
Et qui connoît l'harmonie
De tant d'aſtres radieux,

Qui dans un ſçavant ſyſtême
En explique les accords,
Ne ſe connoît pas ſoi-même,
Ni ſes intimes reſſorts.

O! raiſon, lumiere ſombre,
Ton foible éclat ne nous luit
Dans le brouillard & dans l'ombre
Que pour nous montrer la nuit.

Ta lueur dans les ténebres
Ne me découvre aucun bien ;
Avec tes rayons funebres
Je crois voir, & ne vois rien.

Je suis né sans connoissance ;
Dans le doute j'ai vêcu ;
Et je meurs dans l'ignorance.
O ! ma pauvre ame, où vas-tu ?

C'est ainsi qu'un de nos maîtres
Dans ce moment plein d'effroi,
S'écrioit : Etre des êtres,
Daigne avoir pitié de moi.

O ! sçavans, de votre étude
Voilà donc l'unique fruit ?
Une triste incertitude
Est tout ce qu'elle produit.

Plus heureuse l'ignorance
De ces mortels pleins de foi,
Qui vivent dans l'espérance,
Et qui meurent sans effroi.

Ils croyent sans répugnance
Ce qu'ils ne comprennent pas,

Dans une ferme assurance
De vivre après leur trépas.

O Dieu, que je porte envie
A tant de docilité;
Hé! quelle philosophie
Vaut cette sécurité?

Pour moi, quand dans la nuit noire
Je ne vois qu'obscurité,
Envain je m'efforce à croire
Sans sentir la vérité.

C'est un effort qui me passe;
Peut-on se donner la foi?
Grand Dieu! si c'est une grace,
Par pitié, donne la moi.

Tire-moi de cet abime
Où ma raison m'a jetté;
Ou ne me fais point un crime
De mon incrédulité.

Mais! dira-t-on, quel blasphéme,
Quoi, ta raison veut juger
L'auteur de la raison même
Et prétend l'interroger?

cette raiſon rébelle
Ne veut rien croire d'obſcur,
Ce que Dieu même révele
N doit-il pas être ſûr ?

Pour n'être pas vrai-ſemblable
En eſt-il moins vérité ?
N'eſt-il pas inconteſtable
Avec cette authorité ?

Ignores-tu les oracles
Par ſon eſprit inſpirés ?
Doutes-tu de ſes miracles
Publiquement averés ?

Non, j'entrevois la lumiere ;
Mais quel eſt mon triſte état ?
Dabord ma foible paupiere
Se referme à ſon éclat.

Grand Dieu, raffermis ma vue ;
Aide mon infirmité ;
Fais que la brillante nue
Se tourne de mon côté.

Je te rends hommage & gloire ;
Dieu puiſſant, éxauce-moi ;
Je ſens que je devrois croire ;
Mais je ne puis rien ſans toi.

STANCES

A MADAME DE CHANGI,

Parente de l'Auteur,

Sur sa Maison de campagne à Chatoux auprès de Saint-Germain-en-Laye, où M. l'Abbé de l'Attaignant passoit avec elle une partie de l'Eté.

VOtre maison a son mérite ;
Car, quoiqu'elle soit fort petite,
Souvent des plaisirs & des ris
On y trouve toute la bande ;
Et pour loger de vrais amis
La plus petite est assez grande.

Une petite compagnie
Bien choisie & bien assortie,
Où chacun se parle aisément,
A la nombreuse est préférable,
Où souvent à peine on s'entend
D'un bout à l'autre de la table.

Lorsque le bon cœur assaisonne
Ce qu'à ses convives l'on donne,

Ils font un excellent repas ;
De bon vin dans un petit verre,
De bons mets dans de petits plats,
C'est vraiment là la bonne chere.

Pour peu qu'une femme jolie
Nous inspire quelque saillie
Ou quelque petite chanson,
Le chantre devient un Orphée ;
C'est un palais que la maison,
Dont la Maitresse est une Fée.

Le plaisir est toujours la cause
Qu'ainsi tout se métamorphose.
Quand à travers de son bandeau
L'Amour fait voir une Maitresse,
En elle tout nous paroît beau ;
Elle devient une Déesse.

Fin du Livre second.





POESIES DIVERSES.

LIVRE TROISIEME.



VERS LYRIQUES SUR LA BATAILLE DE FONTENOI.

QUoi, dira-t-on, rien ne retient
Ton ardeur indiſcrette,
Quand au ſeul Voltaire il convient
D'emboucher la trompette,
Tu veux célébrer de ton Roi
La victoire éclatante
Et des Héros de Fontenoi
La valeur triomphante ?

Je ne prétens point aux lauriers
Que Voltaire partage

Avec ces illuſtres guerriers,
Dont il trace l'image.
Il peut avec eux ſe placer
Au Temple de Mémoire :
Quand je chante pour m'amuſer,
Qu'il chante pour la gloire.

Louis eſt mon maître & le ſien ;
Je ſuis ſujet fidèle.
Pour ne pas m'exprimer ſi bien
En ai-je moins de zèle ?
Jupiter reçoit des mortels
L'encens le plus vulgaire
Qu'on offre aux pieds de ſes autels,
S'il part d'un cœur ſincere.

Quand le Roſſignol dans nos bois
Brille par ſon ramage,
Entend-on moins de mille voix
Retentir ce boccage ?
Tous les oiſeaux au point du jour,
Chacun dans leur langage,
En rendent-ils moins à l'Amour
Un innocent hommage ?

Cependant n'imagine pas
 Que ma Muſe timide
Retrace ces ſanglans combats
 Où brilloit notre Alcide.
Peut-on ſans horreur, ſans effroi
 Se retracer l'image
Des périls affreux où mon Roi
 Voloit avec courage ?

Roi, qu'admirent les étrangers,
 Et que ton peuple adore,
Ah ! n'affronte plus des dangers
 Dont il frémit encore !
Content de ce que ta valeur
 A prouvé pour ta gloire,
Vien dans ſon ſein pour ſon bonheur
 Jouir de ta victoire.

Revien dans ta brillante Cour
 En ranimer les charmes :
Tu connus aſſez notre amour
 Par nos tendres allarmes.
Tu ſçais ce qu'il nous en couta
 De ſoupirs & de larmes,
Lorſqu'un mal ſubit arrêta
 Le progrès de tes armes.

Tu ſçais quels furent nos tranſports
De joie & d'allegreſſe,
Lorſque ton retour ſur ces bords
Charma notre tendreſſe :
Ton peuple d'amour animé
Te fit aſſez connoître
Qu'il n'eſt point de Roi plus aimé,
Ni plus digne de l'être.

Revien dans ce charmant ſéjour
Pour embellir nos fêtes,
Et ſous les drapeaux de l'Amour
Faire d'autres conquêtes :
Des Plaiſirs, des Ris & des Jeux
La cohorte légere
Chante déja d'un air joyeux :
Mars revient à Cythere.

Toi, jeune Aiglon, qui de ſi près
As vû réduire en poudre
Les Titans, dont les vains projets
Ont allumé ſa foudre,
Je crains trop de la noble ardeur
Qui dans ton ſang bouillone,
Et que l'Amour n'ait pour ton cœur
Moins d'attraits que Bellone.

Vien te rendre aux pleurs, à l'Amour
De cette Hébé nouvelle
Qui soupire après le retour
D'un époux digne d'elle :
Unique & digne rejetton
D'une si belle tige,
Tu sçais ce que d'un si grand nom
Notre bonheur exige.

Il en attend des demi-Dieux,
Des Héros & des Graces
Qui de leurs augustes ayeux
Suivent les nobles traces;
Des Rois, des Princes qui toujours
Effacent tous les autres :
N'expose donc plus d'heureux jours
D'où dépendent les nôtres.

Quoiqu'il soit vrai que les François
Redoublent de vaillance,
Et semblent plus forts mille fois,
Grand Roi, par ta présence,
Tes périls causent un effroi
Dont toute ame est atteinte ;
Et s'ils ne craignoient pour leur Roi,
Auroient-ils d'autre crainte ?

Entre les mains de ce Saxon
Si fameux dans la guerre,
Tu remis, à juste raison,
Tes droits & ton tonnerre :
Quoique souffre ce fier guerrier,*
Quelque mal qui l'accable,
Son cœur reste toujours entier
Et son bras indomptable.

Quel est ce Héros que je vois
A travers la fumée ?
Ah ! c'est Biron dont les exploits
Lassent la Renommée :
On vit emporter tour à tour
(Quel Dieu put le deffendre !)
Deux Bucephales en un jour
Sous ce même Alexandre.

Mais quel est cet autre guerrier
Que la gloire environne ?
C'est Richelieu que le laurier
Joint au mirthe, couronne :
En grace, en valeur, en vertu
Nul autre ne l'égale ;
Seroit-ce Hercule que j'ai vû
Filer auprès d'Omphale ?

* *On sçait que le Maréchal de Saxe étoit fort malade au tems de la Bataille de Fontenoi.*

Lowendal, Lutan, Monteſſon,
On vous doit la victoire;
Soubiſe, Ayen, Guerchi, Crillon
En partagent la gloire:
Mais ç'en eſt trop Muſe, ceſſons
Et laiſſons à l'hiſtoire
Le ſoin de placer tant de noms
Au temple de mémoire.

VERS

SUR LE MÊME SUJET.

Ce ſont ici les rimes en aille *dont il a été parlé à l'Epître VI. du pemier Tome, Livre III. page* 141.

QUoi? Je ſerai ſilencieux
Comme une huitre dans ſon écaille,
Lorſque la fameuſe bataille
Met en train juſqu'aux viéleux,
Et que chacun rime ou rimaille?
Ai-je donc peur qu'on ne me raille
D'oſer faire une ſtrophe ou deux
D'après ce Chantre ſi fameux
Qui célébre depuis Noailles,
Juſqu'au moindre petit morveux.

Portant talon rouge à Verſailles ?
Sans parler la langue des Dieux
Ni faire de ces vers pompeux
Qu'on n'écoute point ſans qu'on bâille,
Ne puis-je au moins, vaille que vaille,
Célébrer mon Roi glorieux ?
Le cœur eſt plus ingénieux
Souvent que l'eſprit qui travaille.
Le Roſſignol mélodieux
N'empêche pas qu'en mêmes lieux
Un peuple d'oiſeaux ne pialle,
Et l'on entend juſqu'à la Caille
Chanter l'Amour, chanter ſes feux.
Le tranſport vif, tumultueux,
Et le *Vivat* de la canaille
Sont plus expreſſifs, valent mieux
Que le ſtile faſtidieux
D'un Orateur pédant qui braille:
Je peux donc crier avec eux,
VIVE LOUIS VICTORIEUX
Qui dès qu'il entend qu'on tiraille,
Et que l'Anglois préſomptueux
S'avance & contre nous féraille,
De Tournai quittant la muraille,
Part & va d'un pas courageux
Dans l'endroit le plus périlleux,

Et frappant d'estoc & de taille,
Vous chasse comme truandaille
Ces ennemis ambitieux.
Plus que le Pape & la Prêtraille,
Plus farouches que valeureux,
Malgré le *peut-être* orgueilleux
Du sieur *Rosbif de Cornouaille*; *
Ces ennemis toujours hargneux,
Qui d'un air fier & dédaigneux
Nous regardoient comme marmaille.
La peur qu'eut notre valetaille
Fit qu'un moment parut douteux;
Mais quand ce Saxon belliqueux
Qui de Mars a l'air & la taille,
Eut rallié nos Pietons bleux,
Nos gens devenus furieux
Dissiperent cette racaille
Comme un Renard fait la volaille;
Et nos soldats audacieux
Bravant le tonnerre & les feux
De leurs canons pleins de mitraille,
Sembloient de fiers chevaux fougueux
Qui franchissent un feu de paille.
Et toi, digne présent des Cieux,

* *Voyez la Comédie du* François à Londres, *par M. de Boissi.*

A ton âge crois-tu qu'il faille
Égaler déja tes ayeux ?
Et lorſqu'on eſt ſi précieux,
A ſeize ans faut-il que l'on aille
Affronter des périls affreux ?
Mais écartons loin de nos yeux
Ces objets dont mon cœur tréſaille ;
Et de nos ennemis honteux,
Sans craindre aucune repréſaille,
Rions, chantons, faiſons ripaille ;
Et que l'écho d'un ton joyeux,
D'après ce peuple trop heureux,
Sans ceſſe repete & criaille :
VIVE LOUIS VICTORIEUX.
Que pour les ſourds une Médaille
Rediſe, ainſi qu'à nos neveux,
VIVE LOUIS VICTORIEUX.

VERS POUR LE ROI

A ſon retour de l'Armée.

LOUIS revient ſur ce rivage ;
Que tout s'empreſſe à rendre hommage

Au plus aimable des vainqueurs :
Plaisirs, Amours, troupe volage
Qui de Mars craignez les horreurs,
A revenir tout vous engage :
Du Héros qui causa vos pleurs
L'heureux retour vous dédommage
Des allarmes & des frayeurs
Que vous a donné son courage,
Et son FILS, des Dieux protecteurs
Digne présent, précieux gage
Qui suit de trop près pour son âge
Nos Héros ses prédécesseurs.
De la paix goutez les douceurs;
Sa victoire en est le présage.
Tendres Nymphes de ce bocage,
Joignez-vous aux neuf doctes sœurs ;
Sortez, venez semer des fleurs
Et des lauriers sur son passage.
Soleil, modere tes chaleurs,
Couvre-toi d'un léger nuage ;
Zéphirs soyez ses précurseurs ;
Oiseaux, sous ce riant ombrage
Redoublez votre doux ramage
Et vos accens les plus flatteurs.
Sujets & presque adorateurs
D'un maître aussi vaillant que sage,

Charmez d'un ſi doux eſclavage,
Signalez vos tendres ardeurs;
Echos joyeux du voiſinage
Répétez leurs vives clameurs.
Mille vertus font ſon partage,
Et ſur ſon auguſte viſage
Brille la douceur de ſes mœurs.
Notre bonheur eſt ſon ouvrage;
La cour, la ville & le village
Se reſſentent de ſes faveurs.
De tout ſon peuple il a les cœurs
Et du monde entier le ſuffrage:
Ses ennemis malgré leur rage
Sont ſes premiers admirateurs.
Des ſiens il fait choix des meilleurs;
Son exemple les encourage.
Des bleſſez que ſa main ſoulage
Il ſemble ſentir les douleurs;
Il gémit au fond des malheurs
Que cauſent ſes foudres vangeurs
Au fier ennemi qui l'outrage;
Il gémit qu'un fatal uſage
Autoriſe tant de fureurs,
Et que des lauriers ſéducteurs
S'achettent par tant de carnage.
La douceur eſt ſon appanage.

Que nos plus célébres Auteurs
Le chantent en divers langage,
Soit Poëtes, soit Orateurs.
Jupiter dont il est l'image,
Permet & consent qu'il partage
Avec lui les divins honneurs :
Que tout s'empresse à rendre hommage
Au plus aimable des vainqueurs.

VERS
A MESSIEURS DU HAUTMENI ET JOLY,

L'un ancien Officier, & l'autre homme de Finance, qui jouoient, le premier de la Guittare, & l'autre du Dessus de Viole chez Madame Bertin de Blagny, depuis Madame Delpeah, mere de M. Bertin qui éxerce la Charge des Parties Casuelles.

DANS quels lieux suis-je transporté ?
Quel est ce séjour enchanté ?
Ah ! c'est le Palais d'une Fée.
Elle ressuscite les morts,
Puisque d'Amphion & d'Orphée
Je viens d'entendre les accords.

VERS

A M. l'Archevêque de REIMS,

En lui donnant un petit Recueil de ses Chansons qu'il avoit demandé à l'Auteur.

POur un Prélat & pour un Prince
Si grand de toutes les façons,
Ma foi, c'est un présent trop mince,
Qu'un petit Recueil de Chansons :
Mais vous l'exigez, comment faire ?
L'accorder ce n'est pas l'offrir ;
Je fais ma gloire de vous plaire,
Mon devoir de vous obéir.

VERS

A Monsieur DE BOULOGNE,

En lui envoyant pour Etrennes un petit Chien d'émail enchainé.

OTez, ôtez, disoit ce Chien
Une chaîne qui m'embarasse :
Je vous aime ; c'est un lien

Plus sûr & qui jamais ne casse :
Les autres ne servent de rien.
C'est ainsi qu'un tendre ami pense.;
J'étois à vous déja par l'amitié ;
Vous m'attachez par la reconnoissance ;
N'est-ce pas trop de la moitié !

VERS

A MADAME DE BOULOGNE,

En lui envoyant un Chat.

N'Etes-vous point cette gentille Chatte,
Si mignone, si délicate
Qu'un homme autrefois tant aima,
Que Jupiter touché de ses vœux, de ses larmes,
En femme un jour la transforma,
Et comme vous l'orna de mille charmes ?
Sans doute, & malgré tant d'attraits,
Sous les traits séducteurs d'une femme adorable,
Le caractere en vous est trop reconnoissable:
Le naturel ne se dément jamais.
Vous avez les façons, les graces, la malice
D'un jeune Chat ; & quand vous avez pris

Un pauvre cœur, quelle eſt votre injuſtice ?
Vour en jouez, aimable Iris,
Et le traitez, quoiqu'il gémiſſe,
Comme le Chat fait la Souris.
Vous égratignez qui vous flatte,
Et n'épargnez pas vos amis ;
L'Amant même le plus ſoumis
N'eſt point exempt du coup de patte.
Tout aveugle qu'il eſt, l'Amour
Ayant découvert ce miſtere,
Se métamorphoſe à ſon tour
Dans l'eſpérance de vous plaire.
Reconnoiſſez-le, Iris, ſous la forme du Chat :
On ſe déguiſe quand on aime :
Mais malgré ſon adreſſe extrême,
J'ai peur qu'il ne prenne qu'un Rat.

VERS

A l'occaſion de la maladie de Monſeigneur le Dauphin. Cette Piéce & les huit ſuivantes n'ont pas encore été imprimées.

AImer & craindre ſans foibleſſe ;
Sçavoir allier la tendreſſe
Avec la magnanimité ;

Tout à la ſois Pere & Monarque,
Unir la force & la bonté ;
D'un vrai Héros telle eſt la marque.

Soutenir l'effort de l'orage,
Preſſentir l'horreur du naufrage
Et n'en point paroître abatu ;
Auſſi ſenſible qu'on peut l'être,
S'enveloper de ſa vertu ;
Tel eſt Louis notre cher Maître.

Trembler pour un Fils que l'on aime,
Sentir une douleur extrême ;
Mais par amour & par devoir
Diſſimuler toute ſa peine ;
Mettre en Dieu ſeul tout ſon eſpoir ;
Telle eſt notre adorable Reine.

Servir un Époux qu'on adore
Dans un mal que le ſexe abhore, *
Etre ſa garde nuit & jour ;
Sacrifier en héroine
Tous ſes charmes à ſon amour ;
Telle eſt notre aimable Dauphine.

* *La petite vérole.*

VERS

A MADAME BOURETTE,

Ci-devant Madame CURÉ *qui avoit envoyé à l'Auteur des vers qu'elle avoit faits sur la convalescence de Monseigneur le Dauphin.*

JE vous dirai sans complaisance
Que j'ai trouvé vos vers charmans ;
Quand tous les échos de la France
Retentissent des mêmes chants
Sur l'heureuse convalescence
Et s'expriment en même-tems,
Votre voix encor plus sonore
Perce, prime, & dans leurs clameurs
Je la reconnoîtrois encore,
Comme on distinguoit dans le chœurs
La voix de l'illustre le Maure.*

* *Célebre Actrice de l'Opera, retirée depuis quelques années.*

VERS

A MONSIEUR D'HEROUVILLE

Parent de l'Auteur, pour le premier jour de l'An. M. le Comte d'Herouville de Claye, Lieut. Général des armées du Roi, & Inspecteur d'Infanterie, venoit d'être pourvu par le Roi du Commandement de Languedoc.

DAns ce commencement d'année
Que pourois-je te souhaiter;
Que toujours même destinée
Que tu sçais si bien mériter ?
Qu'à tes vœux toujours tout réponde;
Trop heureux qui peut comme toi
Etre estimé de tout le monde,
Et récompensé par son Roi.

VERS

DE MADEMOISELLE THOREL

A l'Auteur, avec la Réponse. Cette Demoiselle est la sœur de Madame Chapotin à qui l'Epitre XXII. page 252 est adressée. Voyez aussi l'Epître XXIII. à la même, page 255 où il est parlé de Mademoiselle Thorel.

TOi pour qui le sacré valon
N'a point de routes inconnues,

Qui joins aux graces ingénues
Tout le ſublime d'Apollon ;
Peux-tu du Dieu de la tendreſſe
Priſer les trompeuſes douceurs ?
Peux-tu préférer ſes ardeurs
Aux brillants lauriers du permeſſe ?
Amour, que ton pouvoir eſt grand,
Si tes plaiſirs paſſent la gloire
D'entrer au temple de mémoire
Et d'y tenir le premier rang !

RÉPONSE.

IRis, ſi du ſacré vallon
La route m'étoit bien connue,
Pour chanter ta grace ingénue
J'irois implorer Apollon ;
Mais non, le Dieu de la tendreſſe
Inſpire avec plus de douceur,
Et je préfere ſon ardeur
Aux faveurs du Dieu du Permeſſe.
Amour des Dieux eſt le plus grand ;
Je ris du temple de mémoire ;
Te plaire eſt la ſuprême gloire
Et des Dieux vaut le premier rang.

VERS

Que fit l'Auteur un jour qu'une nombreuse compagnie étoit venue lui demander à dîner.

JE ne ſuis qu'une ſimple Chanoine,
Et preſque auſſi pauvre qu'un Moine ;
Mais du pain, du vin, une coine,
Hélas ! pour vivre en faut-il tant ?
N'eſt-ce pas un bon patrimoine
Que de ſçavoir vivre content ?

Quel eſt dans Paris, je vous prie,
Le richard qui chez lui convie
Une auſſi bonne compagnie,
Et chez qui l'on ſoit plus joyeux ?
Son ſort ne me fait point envie,
Ni celui de nos demi-Dieux.

Dans l'Olimpe, je le parie,
Malgré le nectar, l'ambroiſie,
Et quoiqu'Hebé ſoit ſi jolie,
On ne ſeroit pas mieux qu'ici ;
Ah ! que tous les jours de ma vie
Ne ſont-ils comme celui-ci !

Je

Je vois à ma petite table
Ces Divinités, dont la fable
Fait un récit peu vraiſemblable
Et que je réaliſe ici ;
Les cieux n'ont rien de plus aimable
Que les convives que voici.

VERS
A M. L'ABBÉ GUENARD,

Qui poſsède une charge chez Madame la Dauphine.

QUe l'on eſt heureux de ſervir
Une aimable Princeſſe !
Le devoir devient un plaiſir,
Il charme, il intéreſſe ;
On la ſert, comme on ſert les Dieux ;
Sans crainte on les implore ;
Et pour les ſervir encor mieux,
Il faut qu'on les adore.

On n'aime point, comme Ixion,
D'un amour téméraire

Qui doive attirer de Junon
La trop juste colere ;
Mais avec un cœur & des yeux
Près d'elle aux moindres places,
Je sens que l'on sert beaucoup mieux
Un objet plein de graces.

VERS

A MADEMOISELLE GAUSSIN,

De la Comédie Françoise.

Dans de petits vers qui avoient été faits à la louange de cette aimable Actrice, on ne célebroit que sa beauté, & l'on ne disoit rien de ses talens pour le Théâtre. On louoit en particulier ses beaux yeux : *ce qui lui fit dire en badinant, que si on l'avoit regardée de bien près, on auroit vû qu'elle avoit* un Dragon dans l'œil. *Le landemain on lui envoya la Piéce suivante sans nom d'Auteur. Comme bien des personnes ont crû y reconnoître le goût & le stile de M. l'Abbé de l'Attaignant, on ne fait point de difficulté de la lui attribuer dans ce Recueil; d'autant plus qu'il ne l'a pas désavouée.*

GAussin, à qui tout rend les armes
Et qui n'en a pas plus d'orgueil,

De ses beaux yeux quand on vante les charmes,
Dit avoir un Dragon dans l'œil.
C'est donc ce Dragon redoutable
Qui devoit épouser Psyché.
Ah! C'est l'Amour chez elle un tems caché,
En vous toujours reconnoissable.
Oui, Gaussin, vous avez raison;
Je le reconnois ce Dragon
Si redoutable & si farouche,
Vainqueur des Mortels & des Dieux;
Il badine sur votre bouche;
Il triomphe dans vos beaux yeux.

VERS

A MADAME DE FLASSIGNY,

Femme très-aimable, qui avoit beaucoup pleuré la mort de son Fils.

J'Ai vû ces beaux yeux tout en larmes;
Devroit-on avec tant de charmes
Etre assez foible pour pleurer
Ainsi qu'une simple mortelle?
Mais du moins ils font augurer
Qu'elle est aussi bonne que belle.

De la Déesse de Cithere
Qui, comme vous, fut tendre mere,
Déja vous étiez le portrait;
Flassigny, n'étant pas moins belle,
C'est lui ressembler tout à fait
Que d'être sensible comme elle.

VERS

SUR MADAME D'ESTA,

Jolie femme à qui l'Auteur les envoya sans se nommer.

L'Autre jour j'apperçus d'Esta
Que nature si bien traita,
Que de tout charme elle dota
Et de graces au prorata;
Lors mon cœur, qu'elle transporta,
D'abord tout stupéfait resta,
Tout bas le mouchoir lui jetta,
Et de l'adorer protesta.
Le serment il en répeta;
Mais ce beau dessein avorta;
Trop de monde me supplanta;
Chacun en passant s'arrêta
Et des regards la convoita;

En ſoupirs plus d'un éclata ;
Aucune ne lui diſputa
Le prix que Vénus remporta ;
Cette beauté ſans errata,
Qui n'a pas ſon duplicata,
Plus d'un vieillard reſſuſcita ;
Elle anima plus d'un béta ;
Un Robin la ſollicita ;
Un gros Financier la tenta ;
Un Petit-Maître ſe vanta ;
Un petit Colet la flata ;
Un fameux Auteur la chanta ;
Plus d'une Madame Honeſta
Que la jalouſie excita,
Mainte ſottiſe en débita,
Dont quelqu'un la félicita ;
Elle plus fiere que Veſta
De rien ne ſe déconcerta ;
Je vis l'amour qui l'acoſta ;
Ce Dieu tous ſes traits lui prêta ;
Dame Cypris s'en irrita,
Entre ſes dents jura, peſta ;
Son fils peu s'en inquiéta ;
Ayant fait ce petit nota,
Votre ſerviteur la quitta.

L'EMBARRAS DU CHOIX,

A M. L'ABBÉ DE LA P...

Qui avoit invité l'Auteur à dîner chez lui avec Madame Le L. . . . . & deux autres Dames fort aimables. Notre Poëte fit à table même les vers suivans qui n'ont point encore été imprimés. Au sujet de Madame Le L. . . . voyez le Livre second de ce deuxiéme Tome, page 111.

JE ſuis enchanté des trois Belles
Qu'on voit briller en ce repas ;
S'il falloit décider entre elles,
Je ſerois en grand embarras ;
Graces, talens & gentilleſſes
Nuancent ſi bien leurs appas,
Qu'on croiroit voir les trois Déeſſes,
Junon, & Vénus & Pallas.

Chacune mérite qu'on l'aime,
On le peut dire ſans fadeur ;
Mais j'ai trois juges en moi-même,
Mes yeux, mon eſprit & mon cœur.
Or les accorder n'eſt pas choſe
Si facile que tu le crois ;
J'apointerois plutôt la cauſe,
Que de précipiter mon choix.

Je remets en tes mains la pomme,
Puisqu'on ne peut la partager ;
Pâris étoit un galant homme ;
Mais trop galant pour bien juger.
Songe à mieux remplir son office ;
Ne vas pas de même à ton tour
Pour le bandeau de la Justice
Prendre le bandeau de l'Amour.

DÉCLARATION.

Trop aimable objet de mes feux,
Jugez quelle est leur violence !
Vous adorer sans espérance,
Ne chercher que vous en tous lieux,
Soupirer pendant votre absence,
Chérir un ennui prétieux,
Près de vous imposer silence
A mes soupirs tumultueux,
Bégayer en votre présence
L'aveu le plus respectueux,
Et craindre qu'il ne vous offense ;
Vous servir comme on sert les Dieux,
Ne voir point d'objet sous les cieux

Digne d'entrer en concurrence
Avec celui de tous mes vœux ;
Préférer votre indifference
Au plaisir d'être ailleurs heureux,
Plein de dépit, d'impatience
De voir un rival ennuyeux
Avoir sur moi la préférence,
Ne pouvoir point rompre mes nœuds,
Et dans cet amour malheureux
Trouver encor ma récompense.
C'est mon état ; c'est ce que pense
Des mortels le plus amoureux.
Trop aimable objet de mes feux,
Jugez quelle est leur violence !

INVITATION.

Aimable objet de ma tendresse,
Revenez, Philis, revenez :
Que les Ris & les Jeux qui vous suivent sans cesse,
Reviennent avec vous dans ces lieux fortunés.
Les chagrins, les dégoûts, les ennuis, la tristesse
S'emparent d'un séjour que vous abandonnez.
Revenez, Philis, revenez.

Tout languit pendant votre abſence ;
Les lieux ſemblent affreux quand vous diſparoiſſez ;
Mais par votre retour vous les embeliſſez :
Par votre divine préſence
C'eſt vous ſeule qui les ornez.
Revenez, Philis, revenez.
Comme on voit la ſaiſon nouvelle
Ramener avec ſoi les fleurs & les zéphirs
Un tendre amant avec ſa belle
Voit renaître tous ſes plaiſirs.
Rendez-vous aux deſirs de mon amour fidele,
Au plaiſir de vous voir tous les miens ſont bornés.
Revenez, Philis, revenez.

CAPRICE.

OUI j'adore & je hais THÉMIRE ;
Je la fuis & je la deſire,
Ma haine égale mon amour ;
Je la déſaprouve & l'admire,
Je la loue & je la déchire ;

En même-tems, ou tour à tour
Elle me rebute & m'attire :
J'y crois renoncer chaque jour,
Et suis toujours sous son empire.
Tantôt objet de mon encens,
Tantôt objet de ma satyre,
Rien n'égale ce que je sens,
Ni mon plaisir, ni mon martire.
Dans un cœur peut-on rassembler
Tous les sentimens qu'elle inspire ?
Il m'est plus aisé d'en médire
Cent fois, que de n'en point parler.

ÉTRENNES,

A MADAME DE LA MARTELIERE.

Voyez dans le volume des Epîtres la page 156.

JE voudrois bien, disoit le tendre Amour
A la belle la Marteliere,
Vous présenter quelque Étrenne en ce jour;
Mais las ! je ne sçai comment faire.
Des cœurs, vous en faites litiere
Et les traitez avec mépris :
Tout ce que j'avois dans Cythere

De plus rare & de plus haut prix,
Je m'en suis privé pour vous plaire.
J'ai volé pour vous à ma mere
Cette fameuse pomme d'or
Qui jadis la rendit si fiere.
Une autre fois pour vous encor
Je lui dérobai sa ceinture.
Des Graces j'ai pris la parure,
Et j'ai pillé tout leur trésor :
Je vous ai donné tous mes charmes;
Je vous ai mis en mains mes armes;
Je ne sçai plus qu'imaginer;
J'en suis dans une peine extrême;
Mais que reste-t-il à donner
Lorsque l'on s'est donné soi-même?

JALOUSIE.

Cette Piéce n'a point encore été imprimée. Elle a été faite au nom de Madame la Marquise de Soyecourt à Madame de Colande.

SÇavez-vous bien, aimable amie,
Jusqu'où pour vous va ma folie?
Mon cœur tendre & trop délicat

Ne peut voir qu'avec jalouſie
Combien vous aimez votre Chat,
Et ſon bonheur me fait envie.

Dans les chimeres que je forme
Je penſe que ſous cette forme
Quelque Dieu métamorphoſé,
Et que, ſous la forme ordinaire,
Peut-être avez-vous refuſé,
Prétend au bonheur de vous plaire.

Quelquefois de ſon artifice
Je vous crois coupable & complice;
Je crois que ſous un autre habit
Il ſe montre à vous tête à tête;
Car je vous connois trop d'eſprit
Pour aimer ſi fort une bête.

Voyez donc quelle eſt ma foibleſſe,
Que par trop de délicateſſe
Je vais juſqu'à vous offenſer.
Mais enfin je hais le partage,
Et pour me faire mieux penſer,
Que ne m'aimez-vous davantage?

UNION.

A MONSIEUR DE COISEAU

Lorsqu'il épousa Mademoiselle Pouletier. Ils sont morts l'un & l'autre.

TRois saints mots * prononcés par un homme à soutane
Vont donc éteindre en toi toute flame prophane ?
Désormais de l'Amour bravant la sarbacanne,
Tu n'iras plus courir de Magdelon à Jeanne.
J'aprouve ton dessein loin que je le condamne.
Ton corps étoit déja presque tout diaphane,
Et tu ne portes pas demie once de panne.
Nous t'avons vû souvent avec rhubarbe & manne,
De ton foible estomach rétablir la membrane.
Tu ne pouvois marcher sans l'appui d'une canne.
Notre jeunesse, ami, comme une fleur se fanne :
Tu n'as ni les défauts ni les talens de l'âne ;

* *Ego vos conjungo.*

Elle exclut jusqu'au moindre vice,
La folle superstition,
Surtout la haine & l'avarice,
Et tout excès de passion.
Gardons-nous de confondre ensemble
La débauche & la volupté ;
Car l'une à l'autre ne ressemble
Pas plus que l'ombre à la clarté.

LE PORTRAIT.

Vers adressés au Portrait d'une Maitresse.

Portrait charmant de ce que j'aime,
Seul confident de mes amours,
Sans toi, sans ton puissant secours,
Que deviendrois je, hélas ! dans ma douleur extrême ?
C'est toi qui suspens mes soupirs,
Aimable & précieuse image ;
Te posséder me dédommage
De la perte de mes plaisirs.
C'est toi qui dans la solitude
Me tiens lieu de la multitude :
Tu sçais présenter à mes yeux

Les traits charmans de ma Maitresse,
Et quoiqu'absente de ces lieux,
Par toi je crois la voir & l'admirer sans cesse.
Mais cette douce illusion
Ne peut contenter que ma vûe.
O toi ! qui de Pigmalion
Jadis animas la statue,
Amour, écoute mes soupirs :
Je ne demande point & je ne suis pas digne
Qu'ainsi, par un prodige insigne,
Tu veuilles combler mes desirs.
Sans renverser pour moi l'ordre de la nature,
Sans animer cette peinture,
Amour, fais que l'objet charmant
Que cet image représente,
Cette Iris que je pleure absente,
Vienne rejoindre son amant.
Oui, fais du moins que sans obstacle
Je puisse m'approcher des lieux
Qu'elle éclaire de ses beaux yeux.
Si, pour mériter ce miracle,
C'en est assez de bien aimer
Un objet digne de charmer,
Fut-il jamais une amante plus belle ?
Fut-il jamais un amant plus fidele ?

RÈVE.

A MADAME LA MARQUISE DE SOURDIS,

Qui avoit eu la fievre & le transport dans lequel elle disoit qu'elle avoit pensé à l'Auteur & rêvé qu'elle l'aimoit.

VOus rêvez, vous songez à moi
Lorsque la fievre vous agite :
Qu'est-ce à dire, Iris, & pourquoi
M'oublier quand elle vous quitte ?
Ce mal vous cause un tel transport,
Que pour moi vous devenez tendre ;
Et moi je vous aime si fort,
Que le transport pourroit m'en prendre.
Invente, Amour, pour la guérir,
Quelqu'élixir ou quelque baume :
Son mal la feroit trop souffrir ;
Mais conserves en le symptôme.
Tu peux soulager cette ardeur
Mieux que toute la Médecine,
En faisant passer dans son cœur
Le feu qu'elle a dans la poitrine.

INDIFFERENCE.

M. de Gravelle, Capitaine dans les Gardes Françoises, parent de l'Auteur, apprenoit la composition de la Musique. Il avoit demandé à M. l'Abbé de l'Attaignant des paroles sur lesquelles il pût mettre des airs de sa composition. L'Auteur lui donna les cinq Piéces suivantes.

QUand vos tendres regards qui m'ont trompé cent fois,
Semblent me demander si je vous aime encore,
Tout autre vous diroit, Iris, qu'il vous adore
Et qu'un Amant ne peut se soustraire à vos loix;
Mais pour vous abuser je suis trop véritable;
Mon cœur démentiroit des sermens superflus:
Je vous trouve toujours aimable;
Mais je sens que je n'aime plus.

LE BOUQUET.

Pour deux Demoiſelles de Reims qui ſe nommoient Nicoles, ſçavoir Mademoiſelle de la Salle & Mademoiſelle d'Herbigni. Voyez ce ſecond Volume, page 10 & page 32.

SAint Nicolas, patron des filles,
En voici deux des plus gentilles ;
Pour elles ne prierez-vous pas ?
Les époux de ces tourterelles
Seroient trop heureux avec elles ;
Mariez-les, mariez-les, S. Nicolas.

Outre les dons de la fortune,
Elles ont (dot bien moins commune)
Mille vertus & mille appas.
Je vois deux amans faits pour plaire *
Qui feroient ſi bien leur affaire.
Mariez-les, mariez-les, S. Nicolas.

Quoique dans leur tendre jeuneſſe,
Et malgré leur délicateſſe,
Croyez qu'elles n'en mourront pas.
Leur petit cœur quand il ſoupire
Et leurs doux yeux ſemblent vous dire :
Mariez-nous, mariez-nous, S. Nicolas.

* *Deux Meſſieurs de Reims.*

On sçait assez ce que demande
Fille qui vous porte une offrande :
Elle a beau marmoter tout bas ;
Toujours la plus indifferente
Vous dit dans sa priere ardente :
Mariez-nous, mariez-nous, S. Nicolas.

De ce grand jour voici l'Antienne ;
Joignez votre voix à la mienne,
Mais ne la chantez pas si bas.
Sans faire la sainte mitouche,
Comme de cœur, dites de bouche :
Mariez-nous, mariez-nous, S. Nicolas.

MUSETTE.

Tyrsis voyant que sa Lisette
S'attendrissoit en l'écoutant,
N'avoit recours qu'à sa Musette
Et ne s'exprimoit qu'en chantant.
Tu m'enchantes, dit la follette ;
Mais veux-tu chanter tout le jour ?
Et quoi ! Tyrsis, le tendre Amour
N'a-t-il donc point d'autre interprète ?

Vois-tu ſous ce naiſſant feuillage
Ces oiſeaux badiner entre eux ?
Ils interrompent leur ramage
Pour prouver autrement leurs feux.
Tes tendres chants & ta Muſette
Peuvent m'amuſer à leur tour ;
Mais quoi ! Tyrſis, le tendre Amour
N'a-t-il donc point d'autre interprète ?

Amans, qui près d'une Coquette
Croyez la charmer par vos ſons,
Sçachez qu'ainſi que pour Liſette,
Chanſons pour elle ſont Chanſons.
Vos tendres chants, votre Muſette
Peuvent l'amuſer à leur tour ;
Mais pour mieux exprimer l'Amour
Changez quelquefois d'interprète.

LES AMANS AISÉS.

Air à faire.

SI Catin m'est peu fidele,
Je ne suis pas en l'aimant
Plus constant.
Pourquoi me plaindrois-je d'elle
Lorsque j'en fais tout autant ?
Elle est coquette à ma barbe ;
J'embrasse à ses yeux Daphné :
On me passe la rhubarbe
Et je passe le séné.

Mode mineur.

Tous deux contens
D'une si douce chaîne,
Nos nœuds charmans
Doivent durer longtems.
Quel sort plus doux !
L'inquiétude & la peine,
Les soins jaloux
Ne sont pas faits pour nous.

LE VILLAGEOIS

QUI CHERCHE SON VEAU.

Vers pour être mis sur le même air que les précédens.

SOus un arbre dont l'ombrage
Offroit des plaisirs charmans
Aux Amans,
Lise & l'Objet qui l'engage
Comptoient profiter du tems.
Sur cet arbre en sentinelle
Un manant étoit grimpé
Pour avoir quelque nouvelle
D'un jeune bœuf échappé.

Mode mineur.

QUE vois-je, ô Dieux !
Que de lis & de roses,
Dit l'Amoureux,
Quel charme pour mes yeux !
Rien n'est si beau.
O toi, qui vois tant de choses,
Dit le lourdeau,
Ne vois-tu pas mon veau ?

LE

LE CABINET DU PHILOSOPHE.

J'Aime beaucoup mon Cabinet ;
Je passe en ce réduit secret
Plus de la moitié de ma vie ;
Mais ne croi pas, pauvre idiot,
Que là je lise & j'étudie ;
Non, non, je ne suis pas si sot.

Ce n'est Descartes, ni Neuwton,
Ni Virgile, ni Ciceron ;
Ce n'est Socrate, ni Séneque,
Ni Platon surnommé Divin,
Qui forment ma Bibliotheque ;
Mais force liqueur & bon vin.

Thémire, dont je suis la loi,
Vient philosopher avec moi :
Le spectacle de la nature
Que tour à tour nous nous prêtons,
Y fait notre unique lecture ;
Nuit & jour nous le feuilletons.

Thémire est seule mon Docteur,
Mon Maître & mon Répétiteur :

Sans avoir appris dans les classes
De vaines puerilités,
C'est sous ce Régent plein de graces
Que j'ai fait mes humanités.

L'Éloquence est un art trompeur :
Jamais ce jargon suborneur
N'est employé par ma Thémire.
A quoi lui serviroit cet art ?
Elle n'a besoin pour séduire,
D'autre moyen que d'un regard.

Entre nous deux jamais d'*Ergo*,
Ni de sophisme en *baroco* :
Nous laissons ces vaines sciences,
Et nous tirons tout simplement
Nos preuves & nos conséquences
Du fond même du sentiment.

Sans alambiquer des secrets
Métaphysiques, trop abstraits,
C'est en consultant la nature
Que nous allons à son Auteur ;
Et dans la belle créature
Nous admirons le Créateur.

C'eſt dans cet aimable réduit
Que nous travaillons jour & nuit ;
Des loix de la ſaine Phyſique
Nous faiſons notre amuſement,
Et nous réduiſons en pratique
Les principes du mouvement.

Nous ſçavons dans nos doux loiſirs
Diverſifier nos plaiſirs.
Si nous raiſonnons de morale,
Nous poſons pour dogme certain
Qu'il faut éviter le ſcandale
Et toujours aimer ſon prochain.

Sur les controverſes du tems
Sans faire de vains argumens,
Elle me prouve que la Grace
Avec ſes ſéduiſans appas,
Par elle-même eſt efficace,
Et que l'on n'y réſiſte pas.

Nous reſpectons Princes & Rois,
Et ne connoiſſons d'autres Loix
Que ce que la nature ordonne
Et ce que la raiſon nous dit,
Que l'on ne doit faire à perſonne
Que ce qu'on voudroit qu'on nous fît.

Cette Belle eſt mon Médecin ;
Je la préfere à Dumoulin ;
Car ma Thémire d'une œillade
Feroit revenir la ſanté ;
Et dans ſes mains le plus malade
Eſt dans l'inſtant reſſuſcité.

De tout tems on a diſputé
En quoi gît la félicité ;
Nous mépriſons ces vains ſyſtêmes
De l'ignorance & de l'erreur ;
Et nous éprouvons par nous-mêmes
Que s'aimer fait le vrai bonheur.

L'EPITALAME.

CANTATILLE,

Miſe en Muſique par M. Mouret, à l'occaſion du mariage de Mademoiſelle de Boulogne avec M. le Marquis de l'Hopital. On trouvera à la fin de ce volume cette Piéce notée.

LEs Ris & les Plaiſirs raſſemblés dans ces lieux,
L'allegreſſe qu'on voit briller dans tous les yeux,

Tout nous dit que cette journée,
Source de mille autres beaux jours,
Des doux liens de l'Hymenée,
Unit deux cœurs faits pour s'aimer toujours.

Vole, Amour, descens des cieux,
Vole, c'est l'Hymen qui t'appelle;
Termine dans ce jour cette injuste querelle,
Qui, depuis si longtems, vous désunit tous deux.
Vole, Amour, descens des cieux,
Vole, &c.

Cette jeune beauté que l'Hymen te présente,
Jamais, sans son secours, n'eût éprouvé tes feux;
Et ce guerrier charmant, quelque ardeur qu'il ressente,
Sans les nœuds de l'Hymen ne pouvoit être heureux.
Vole, Amour, descens des cieux,
Vole, c'est l'Hymen qui t'appelle;
Termine dans ce jour cette injuste querelle,
Qui, depuis si longtems, vous désunit tous deux.

Dans ces lieux charmans
Ces tendres Amans,
De Mars & de Vénus nous rappellent l'Histoire :
Comme eux l'un pour l'autre ils sont faits.
De ta divine Mere elle a tous les attraits,
Comme il a la valeur du Dieu de la Victoire.
Par de plus dignes nœuds, l'Hymen veut à son tour
Unir pour jamais en ce jour
La vertu, la beauté, la noblesse & la gloire.

Allez, allez, tendres époux,
Gouter les plaisirs les plus doux.
Le mirthe & le laurier vous préparent leur ombre ;
Comblez les vœux de Mars & du Dieu de Paphos.
Vous devez augmenter le nombre
Et des Graces & des Héros.

Les cinq Pièces suivantes ne se trouvent point dans le Recueil des Piéces *dérobées. Elles ont été composées depuis que ce Recueil est imprimé. Le Bouquet qui se trouve à la page 184 avoit été imprimé à Reims.*

MINERVE,

CANTATE

A mettre en Musique.

Sur la convalescence de Madame la Duchesse de Tallard, Gouvernante des Enfans de France, qui avoit eu la petite verole quelque tems après Monseigneur le Dauphin. Madame de Tallard est morte en 1755.

Récitatif.

POur élever le fils d'un Roi chéri des Dieux,
Aimé de ses sujets, partout victorieux,
Minerve avoit fait choix d'une illustre mortelle :
Elle avoit tous ses traits, son port majestueux,
Ses graces, ses talents, son esprit & ses yeux ;
A l'entendre, à la voir, on l'eût prise pour elle.

Air.

Formés par ses sçavantes mains
Déja des Amours & des Graces
Nés pour le bonheur des humains
Suivoient ses leçons & ses traces.

Comme des roſes & des lys
Qu'a cultivés Flore elle-même,
Déja ſes Rejettons chéris
Fondoient l'eſpoir du diadême.

Formés par ſes ſçavantes mains,
Déja des Amours & des Graces
Nés pour le bonheur des humains
Suivoient ſes leçons & ſes traces.

Récitatif.

Pour éprouver ce peuple heureux,
Et pour Réveiller ſa tendreſſe,
Le ciel parut troubler leur vœux
Au ſein même de l'allégreſſe.
Atteinte d'un mal dangéreux
Qui défigure la plus belle,
Cette beauté digne d'être immortelle,
Voyoit à peine encor la lumiere des cieux.

Air.

Vole, Déeſſe tutélaire,
Au ſecours d'un peuple alarmé;
Reçois ſon hommage ſincere,
Et celui d'un Roi bien aimé.

A nous éxaucer tout t'engage;
Écoute nos tendres accens:
C'eſt le plus beau de tes préſens,
Et c'eſt ta plus parfaite image.

Vole, Déesse tutélaire,
Au secours d'un peuple alarmé;
Reçois son hommage sincere,
Et celui d'un Roi bien-aimé.

Récitatif.

Minerve à ces accens
Vole, descend des cieux:
Une prompte convalescence
Change la face de ces lieux.
La voix de la reconnoissance
Est si sure de plaire aux Dieux.

Air.

Chantons, célébrons la Déesse;
Élevons nos voix dans les airs,
Et que les plus tendres concerts
Marquent notre juste allegresse.

Unissons nos voix & nos cœurs:
Aux Divinités, comme aux Belles,
Rendre grace de leurs faveurs,
C'est en mériter de nouvelles.

Chantons, célébrons la Déesse;
Élevons nos voix dans les airs,
Et que les plus tendres concerts
Marquent notre juste allégresse.

L'AMOUR APOLLON, CANTATILLE

A MADEMOISELLE DUMAY,

Fille du Notaire de ce nom, pleine de graces & de talens, qui devoit la mettre en Musique.

Ariette.

VOle, aimable Dieu que j'adore,
Descens des cieux, viens m'inspirer;
C'est pour ta gloire que je t'implore;
C'est toi que je veux célébrer.

Si tu daignes monter ma lire,
Je formerai les plus doux chants;
J'offre & soumets à ton délire
Mon cœur, mon esprit & mes sens.

Vole, aimable Dieu que j'adore,
Descens des cieux, viens m'inspirer;
C'est pour ta gloire que je t'implore;
C'est toi que je veux célébrer.

Récitatif.

Par ces accens une jeune mortelle,
Aussi sçavante qu'elle est belle,

Invoquoit le Dieu des vers :
L'Amour l'entend ; il fend les airs,
Et ſe préſente devant elle.
Eſt-ce Apollon, dit-elle, que je vois ?
Je crois reconnoître ſes armes ;
Voilà ſon arc & ſon carquois ;
Mais il n'eut jamais tant de charmes.
Je le préviens, dit-il, & vous voyez l'Amour
Qui prétend vous ſervir d'Apollon en ce jour.

Ariette.

Souffrez qu'Amour vous inſpire ;
Cedez, charmante Thémire,
Cedez à mes doux tranſports ;
Et vous verrez votre lyre
Former de plus doux accords
Qu'Apollon n'en peut produire.

Le Dieu des vers, le Dieu des chants
Fut toujours celui de Cythere ;
Il vous donna tous les talens
En vous donnant celui de plaire.

Souffrez qu'Amour vous inſpire ;
Cedez, harmante Thémire,

Cedez à mes doux tranſports ;
Et vous verrez votre lyre
Former de plus doux accords
Qu'Apollon n'en peut produire.

LES TALENS LYRIQUES,
CANTATE
A MADEMOISELLE DE LA SALLE.

C'eſt la même dont il eſt parlé à la page 32 de ce volume.

Pour être miſe en muſique.

Air.

JEune objet, dont la voix touchante
Seconde ſi bien les beaux yeux,
Non, non, il n'eſt rien ſous les cieux
Que tant de grace & de talens n'enchante.

L'infortunée & tendre Philomele
De qui les accens ſont ſi doux,
Ne chante pas ſi bien que vous,
Et ne fut jamais auſſi belle.

Récitatif.

C'eſt ainſi qu'un jour dans nos bois
Myrtil en entendant la voix

De l'aimable objet qui l'engage,
A ses beaux sons rendoit hommage.

Air.

Les Sirenes sans pareilles
Dont on raconte tant d'exploits,
Par le charme seul de leur voix
Faisoient, dit-on, tant de Merveilles ;
Mais vous charmez tout à la fois
Les yeux, le cœur & les oreilles.
Ulisse brava leur pouvoir ;
Du votre il n'eût pû se défendre,
Et c'en est assez pour se rendre,
De vous entendre sans vous voir,
Ou de vous voir sans vous entendre.

Récitatif.

Un autre jour, que sous un hêtre
Tircis jouoit du chalumeau,
Toutes les Belles du hameau
Formoient une danse champêtre :
Mirtil admirant tous les pas
Que formoit sa belle Maitresse,
Charmé de ces nouveaux apas,
Par ces mots vantoit son adresse :

Air.

Triomphez, aimable Bergere,
Par votre danse & par vos chants;
Vous n'avez pas besoin pour plaire
De réunir tant de talens.

Les Amours naissent sur vos traces,
Et vous joignez à la beauté,
Des Nimphes la légereté
Et les attitudes des Graces.

LE LYS
CANTATILLE

Pour la convalescence de Monseigneur le Dauphin, mise en musique par M. le Tourneur, Maître de Musique de Madame la Dauphine & de Mesdames de France. On trouvera à la fin de ce volume cette Piéce notée.

Récitatif.

DAns les jardins de Cythere
L'Amour cultivoit un Lys;
Jamais fleur ne fut si chere
Au tendre enfant de Cypris.
L'Aquilon qui d'Orithie
N'espéroit aucun retour,

Pour ſe venger de l'Amour
L'attaqua dans ſa furie.
Ce Dieu voit ſa fleur flétrie
Par un ſouffle empoiſonneur,
Et prête à perdre la vie.
Il marque ainſi ſa douleur.

Air.

Belle Aurore, joignez vos larmes
Aux pleurs qui coulent de mes yeux;
Ranimez ce Lys précieux,
Objet de mes tendres allarmes.

Non, il n'eſt rien de ſi charmant
Dans ton empire, aimable Flore,
Ah! prens pitié de mon tourment,
C'eſt l'Amour même qui t'implore.

Récitatif.

Tout change, & dans le même jour
Le Lys renait & ſe ranime:
Pourroit-on refuſer l'Amour,
Quand ſi tendrement il s'exprime?

Air.

L'Amour voit combler tous ſes vœux;
A ſon bonheur l'univers s'intéreſſe;
Raſſemblez-vous, Plaiſirs & Jeux,
Partagez ſa juſte allégreſſe.

Tendres sœurs, de qui les beaux yeux
Sembloient s'éteindre dans vos larmes,
Brillez & ranimez ces lieux;
Graces, reprenez tous vos charmes.

BOUQUET

Des Demoiselles Pensionnaires de l'Abbaye Royale de Saint Etienne de Reims, le jour de la fête de Madame l'Abbesse. C'est Madame de Grieux. M. l'Abbé de l'Attaignant se trouvant en 1755, à Reims, fut prié de faire ce Bouquet pour le jour de S. François, Patron de cette Dame.

L'AMOUR,

Représenté par Mademoiselle De Villette.

Ce n'est point le fils de Cythere
Qui s'offre ici devant vos yeux,
Il n'est pas assez téméraire
Pour pénétrer jusqu'en ces lieux.
Je suis le pur Amour, engendré dans les Cieux:
Vénus Uranie est ma mere:
Je n'ai jamais porté de bandeau sur les yeux;
La raison me guide & m'éclaire.
Je viens de ces Cœurs innocens.

Que la reconnoissance engage,
Vous garantir le tendre hommage:
Digne de vos soins bienfaisans,
J'en suis le simbole & le gage.
Pour ranger les cœurs sous vos loix,
La douceur, la bonté sont vos uniques armes,
Et d'Uranie en vous on reconnoît les charmes:
Je crois la voir quand je vous vois.

LES GRACES,

Représentées par Mlles Renard, Hardy *&* De ***

Premiere Grace.

Reconnoissez en nous les Graces;
Non, celles qu'on voit à la Cour
Du prophane & frivole Amour,
Qui de Vénus suivent les traces:
Nous représentons dans nos jeux
Ces Graces nobles, ingénues,
Et qui modéstement vetues,
Dans un maintien respectueux
Suivent vos traces en tous lieux.

Seconde Grace.

Ces Graces dont avec aisance
Vous embélissez les vertus,

Qui vous attirent les tributs
D'une juste reconnoissance,
Et donnent du prix aux bienfaits.
Enfin nous sommes les portraits
De ces Graces qu'on ne peut rendre
Ni définir parfaitement.
Pour les aprécier par un vif sentiment,
Il faut vous voir ou vous entendre.

Troisiéme Grace.

Pour vous, trop aimable Maman,
Vous ne pouvez nous méconnoître,
Puisque vos mains à tout moment
Nous cultivent & nous font croître;
Et pere & mere sont témoins
Que ce n'est qu'à vos tendres soins
Que nous devons un second être.

FLORE,

Représentée par Mademoiselle De Traveçy.

Je suis une nouvelle Flore
Qui viens vous présenter des fleurs
Brillantes de mille couleurs,
Qu'exprès pour vous j'ai fait éclore:
Vous voyez comme en un bouquet
Ce ruban les attache & les resserre ensemble:

N'eſt-ce pas là le vrai portrait
De ces jeunesBeautés que ce ſéjour raſſemble?
Le même amour, le même eſprit
Sous vos aimables loix les retient, les unit.
Ces tendres plantes ſont comme elles
Toutes ſimples & naturelles.
Dans ce Jardin miſtérieux
Par vous elles ſont élevées :
C'eſt par vos mains, ou ſous vos yeux
Qu'elles ont été cultivées.
C'eſt un encens qui vous eſt dû
Que le parfum qu'elles répandent;
Et l'homage qu'elles vous rendent,
Eſt celui d'un cœur ingénu,
Tel qu'on le doit à la vertu.

Une NIMPHE de la Cour de Flore,

Repréſentée par Mademoiſelle De Livry, *préſentant un Bouquet de Penſées.*

Toutes les Roſes ſont paſſées;
Il ne reſte plus dans nos champs
Que quelque petites penſées :
Nous y joignons les ſentimens.

Seconde NIMPHE,

Repréſentée par Mademoiſelle De la Tour.

Permettez que ces Immortelles,

Symbole des Amants parfaits,
Soient celui de nos cœurs fidèles,
Et pénétrés de vos bienfaits.

POMONE offrant des Fruits,

Représentée par Mademoiselle d'Arancé.

Puisque nous voici dans l'Automne,
Il est du devoir de Pomone
De venir vous offrir des fruits:
Ceux que promet cette Jeunesse
Instruite par votre sagesse,
Seront un jour d'un plus grand prix.

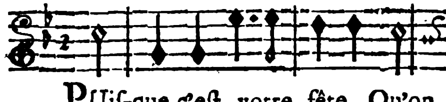
ZÉPHIR,

Représenté par Mademoiselle Le Doux.

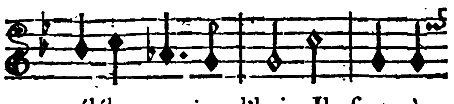
Je suis un Zéphire volage
Qui fuis & ne fais que passer:
Si je m'arrêtois davantage,
Je risquerois de me fixer.
Hélas! combien de mes semblables
Sont restés captifs parmi vous!
Je sçais que votre joug est doux
Et combien vos loix sont aimables.
Mais j'ai trop peur d'être gêné,
Quelque lien qu'on me propose;
Et quand même il seroit de rose,
Je ne veux point être enchaîné.

CHANT.
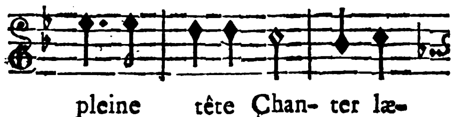
PREMIER COUPLET.
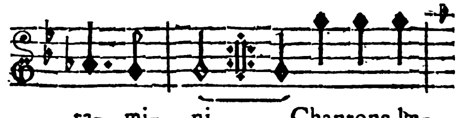


Puiſ-que c'eſt votre fête, Qu'on



célébre au jourd'hui; Il faut à



pleine tête Chan- ter læ-

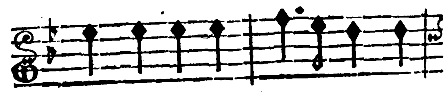




ta- mi- ni. Chantons læ-



tami- ni, Chantons læ- tami-





II. COUPLET.

L'allegresse publique
S'exprime par des cris
Qui valent la musique
Des Rameaux, des Lullys.

Chœur.

Chantons *Lætamini*, &c.

III. COUPLET.

Sautons tous en cadence ;
Le plaisir nous instruit ;
Et toujours va qui danse ;
Le proverbe le dit.

Chœur.

Chantons *Lætamini*, &c.

IV. COUPLET.

Lorsque le cœur s'exprime,
On l'entend, il suffit :
En prose comme en rime,
Ce qu'il dit est bien dit.

Chœur.

Chantons *Lætamini*, &c.

V. COUPLET.

L'objet de notre hommage
A nos vœux applaudit :
En faut-il davantage ?
Voyez comme elle rit.

Chœur.

Chantons *Lætamini*, &c.

VI. COUPLET.

Elle excuse notre âge ;
Le zèle nous conduit ;
Et du cœur c'est l'ouvrage
Plutôt que de l'esprit.

Chœur.

Chantons *Lætamini*, &c.

MADAME L'ABBESSE

Aux Dames Religieuses de sa Maison, & aux Demoiselles Pensionnaires.
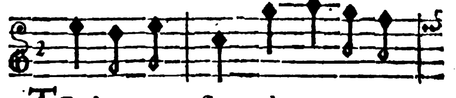
Pour mieux vous exprimer mes tendres sentimens,
Que n'ai-je dans ce jour la voix de Philomele !
Mais Dieu, comme il lui plaît, partage les talens ;
Et la mienne est peu propre à seconder mon zèle.
L'harmonie entre nous n'en regnera pas moins ;
L'accord parfait des cœurs est celui que j'envie :
A l'assurer ici je borne tous mes soins,
Et veux le conserver le reste de ma vie.
Souffrez donc que j'emprunte un gosier plus flatteur :
Que cet aimable Enfant ici me représente ;
Et que sa voix tendre & tôuchante
Soit l'interprête de mon cœur.

Une

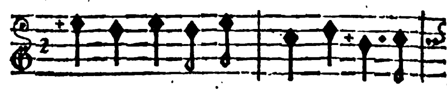
Une jeune personne parlant pour Madame l'Abbesse.

Sur l'air : A l'ombre de ce verd bocage.

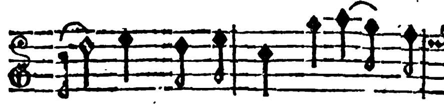
PREMIER COUPLET.



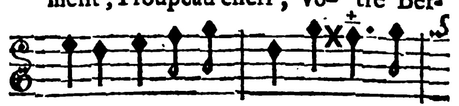
TEndres en- fans, de vo- tre



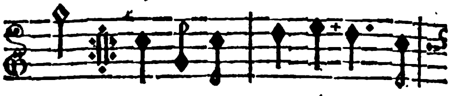
mere Recevez le remerci-



ment ; Troupeau cheri, vo- tre Ber-

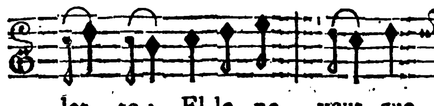


gere Reconnoit votre atta-che-

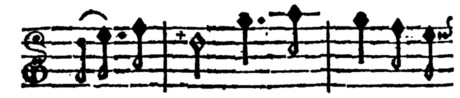


ment. Son Sceptre n'eſt qu'une hou-

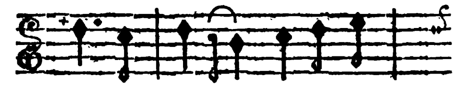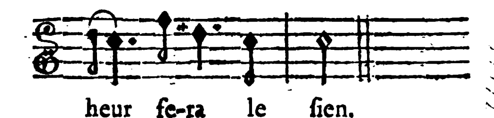




let- te : El-le ne veut que



vo- tre bien. Dans cet- te paisi-



ble re- trai-te Votre bon-



heur fe-ra le sien.

II. COUPLET.

Aimables Sœurs, dans cet azile
Que j'aime à voir regner la paix !
Joüissez-y d'un sort tranquille ;
Que rien ne le trouble jamais.
Sensible à votre tendre hommage,
Pour rendre votre joug plus doux,
Mon cœur tout de nouveau s'engage
A le partager avec vous.

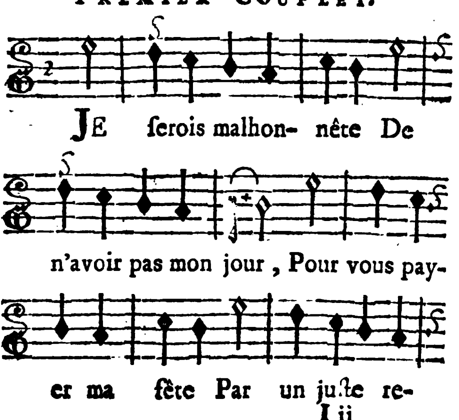
III. COUPLET.
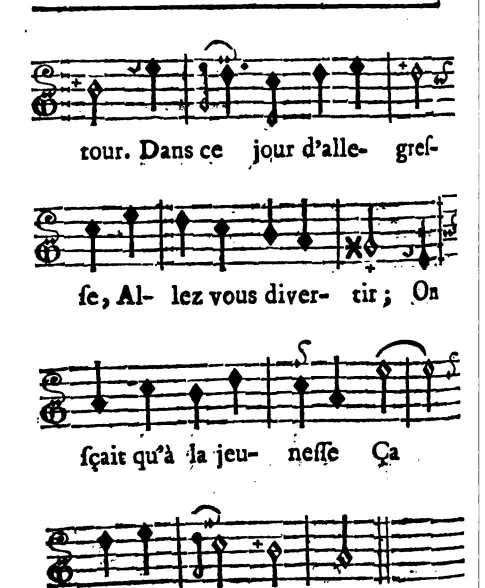
C'eſt une eſpece de couronne
Que mon rang parmi vous, mes Sœurs;
Mais tout ce que j'ambitionne,
N'eſt que de regner ſur vos cœurs.
Plus que vous je ſerois à plaindre,
Si j'en uſois pour opprimer.
Trop malheureux qui ſe fait craindre;
Trop heureux qui ſe fait aimer.

Madame L'ABBESSE *aux jeunes Penſionnaires.*

Sur l'air : Ça fait toujours plaiſir.

PREMIER COUPLET.





II. COUPLET.

Recommencez encore
Vos danfes & vos chants :
La modeftie abhorre
La louange & l'encens ;

Mais ſans être farouche
On n'en ſçauroit rougir,
Quand c'eſt par votre bouche;
Ça fait toujours plaiſir.

III. COUPLET.

Une Mere bien tendre
Qui chérit ſes Enfans,
Eſt trop aiſe d'entendre
Leurs vœux reconnoiſſans:
Je ſuis pour vous de même;
Et ſe voir applaudir
Par des Enfans qu'on aime,
Ça fait toujours plaiſir.

DÉPIT AMOUREUX.

Sur la Chacone de l'Opera des Sens.

Cette Piéce fut faite par un Amant, M. D. L. qui avoit été quitté par ſa Maîtreſſe, M. D. M. On trouvera à la fin de ce volume cette Piéce notée.

REvenez, ma raiſon,
Mon cœur ſe prête à votre leçon;

Revenez, ma raiſon,
Divin contrepoiſon.
J'entrevois votre éclatante lumiere;
Achevez de deſſiller ma paupiere.
Détrompés des erreurs
Dont l'Amour enyvre nos cœurs,
Éteignons ſon flambeau;
Déchirons ſon bandeau.
Aſſez & trop longtems
Sous des fers, hélas! trop peſans,
De mille ſoupirs
J'ai payé de frivoles plaiſirs.
Dieux puiſſans,
Quelle étoit ma folie!
Dans quelle létargie
Étoient tous mes ſens!
De mes fers
Et de mon eſclavage
Perdons juſqu'à l'image;
Mes yeux ſont ouverts.
Que de ſa foibleſſe
On eſt confus,
Lorſque le charme ceſſe
Et que l'on n'aime plus!
Qu'on a de regret
De voir un objet

Qui ſçut plaire,
Si peu
Digne d'un beau feu;
D'avoir à ſon tour
Aimé d'un amour
Trop ſincere
Un cœur
Volage & trompeur!
Que de ſermens trahis!
Étoit-ce donc là le prix
De tant de fidélité?
Dieu! quelle légereté!
Que de momens perdus!
C'en eſt fait; n'y ſongeons plus.
Un calme heureux eſt le fruit
De mon trop juſte dépit.
Auſſi léger qu'Eole,
Mon amour fuit & vole.
Que je me ſens léger
D'avoir enfin briſé mes chaînes!
Que j'étois en danger
De ſouffrir d'éternelles peines!
Mon cœur trop enflamé,
Trop charmé,
Juſqu'à la mort eût aimé.
Quand on a fait un choix

Une fois,
Doit-on connoître d'autres loix ?
Que l'infidelle
Me paroiſſoit belle !
Toujours mon zèle
Redoubloit pour elle.
Ses yeux, ſes perfides yeux
Étoient mes Rois, mes Dieux.
Qu'il m'étoit doux de les voir !
Qu'ils avoient ſur moi de pouvoir !
Un ſeul moment abſent d'eux,
Que mon ſort étoit rigoureux !
Qu'ils m'ont fait verſer de larmes !
Que de ſoupçons & d'allarmes,
De ſoins, de ſoucis & de travaux !
Tous les jours mille amans nouveaux,
Et l'ingrate avec mes rivaux
Rioit de mes maux.
J'attens cent fois plus de douceurs
De ſa perfidie,
Que de ſes faveurs
Je n'en ai goûté de ma vie.
Sa trahiſon, ſa légereté
Feront ma félicité.
Je ſors de la captivité
En faiſant naufrage ;

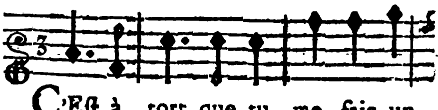
Et l'orage m'a jetté
Sur un aimable rivage :
Heureuse infidélité
Qui me rend la liberté !
Liberté, qui me rends
A mes amis, à moi-même,
Vos plaisirs innocens
Font la volupté suprême.
Que mon rival heureux
D'avoir enlevé ma conquête,
S'en fasse fête;
Je me ris de ses tendres feux.
Et toi, perfide, & toi,
Vante-lui bien ce sacrifice;
Qu'il s'aplaudisse !
Qu'il triomphe de moi !
Je vois tes trompeurs appas
Sans regret entre ses bras :
Le même sort doit un jour
Payer ton nouvel amour;
Et le changement
De ce cher Amant
Fera ta peine & ton tourment.
Alors plus d'amis :
De justes mépris
De tes crimes seront le prix.

Mille Amans
Qui te prodiguoient ſans ceſſe
Dans ta jeuneſſe
Et la fleurette & l'encens,
Comme moi
Rougiront de leurs foibleſſes
Et des careſſes
Qu'ils auront reçu de toi.
Je triompherai ;
De tes maux, à mon tour je rirai :
Témoin, ſans m'émouvoir,
De tout ton déſeſpoir,
S'il ſe peut qu'alors
Tu reſſentes quelques vains remords ;
Mon cœur trop outragé
En ſera mieux vengé.
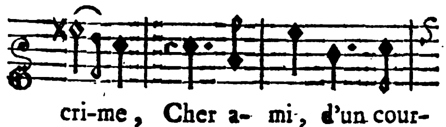
L'Amant s'étant vengé de l'infidelité de ſa Maitreſſe par cette piéce de vers, un de ſes amis lui en fit des reproches, diſant qu'il falloit toujours reſpecter l'idole à laquelle on avoit ſacrifié, *quelque ſujet de mécontentement qu'on en eut reçu. Cette petite reprimande donna lieu à la réponſe ſuivante. C'eſt une Parodie de la Paſſacaille d'Armide :* Les plaiſirs ont choiſi pour azile, &c.

PARODIE.
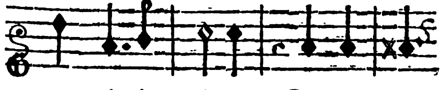
De la Passacaille d'Armide.



C'Est à tort que tu me fais un
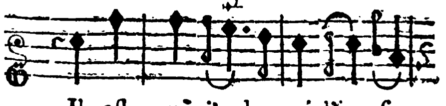


cri-me, Cher a- mi, d'un cour-
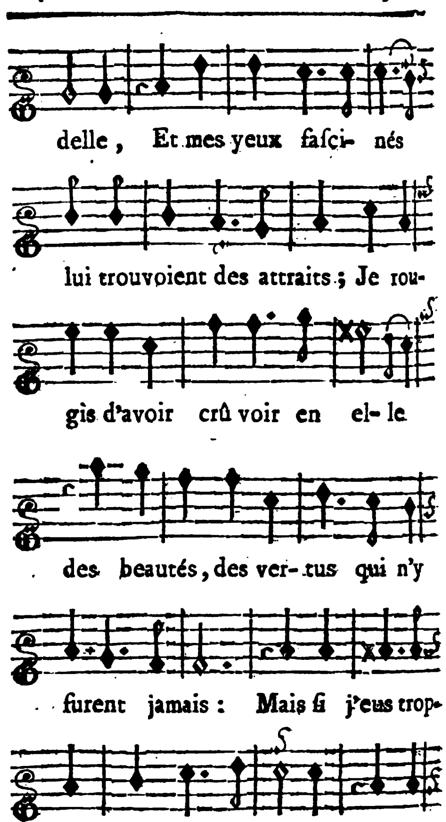


roux légi- time; La trop per-
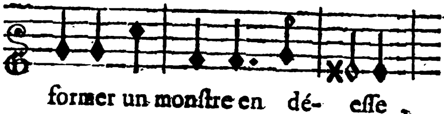


fide I- ris méri- te des mépris;



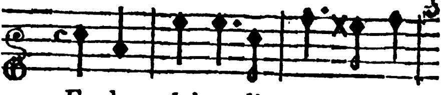
Il est vrai, j'a-do- rai l'in- fi-


delle, Et mes yeux fascinés
lui trouvoient des attraits; Je rou-
gis d'avoir crû voir en el- le
des beautés, des ver- tus qui n'y
furent jamais: Mais si j'eus trop-
long- tems la foiblesse De trans
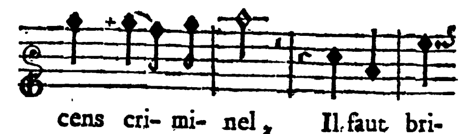




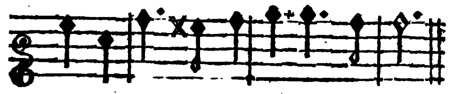
former un monſtre en dé- eſſe,



Et de lui prodi-guer un en-

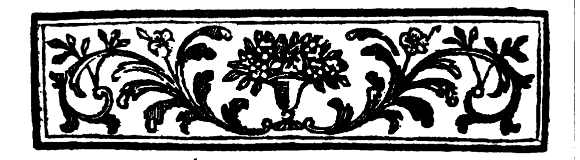


cens cri- mi- nel, Il faut bri-



ſer l'i-dole & renverſer l'au-tel.

Fin du Livre troiſiéme.



POESIES DIVERSES.

LIVRE QUATRIE'ME.
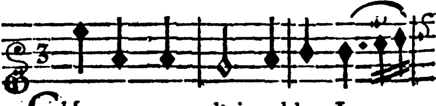


CHANSONS.
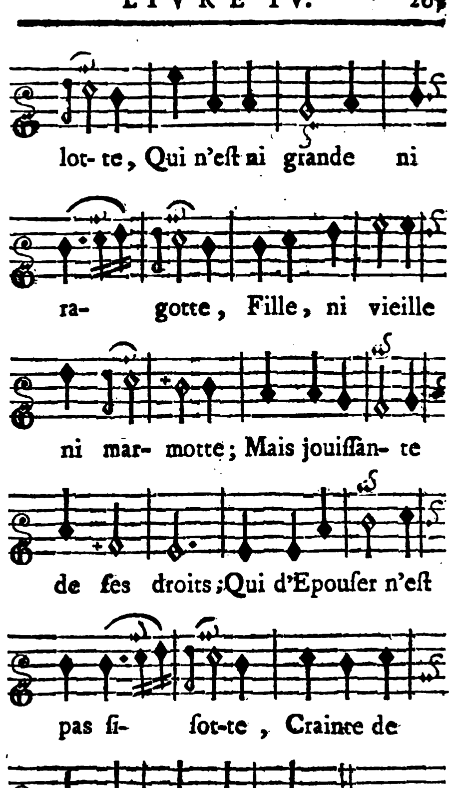
PORTRAIT DE MADEMOISELLE LE MAITRE,

Amie de l'Auteur, & niece de deux Chanoines de l'Eglise de Rheims. Cette Demoiselle demeure à Paris.

Sur l'air : Lorsque l'Amour est à la chasse.

PREMIER COUPLET.




lot- te, Qui n'eſt ni grande ni
ra- gotte, Fille, ni vieille
ni mar- motte; Mais jouiſſan- te
de ſes droits; Qui d'Epouſer n'eſt
pas ſi- ſot-te, Crainte de
faire un mauvais choix.

II. COUPLET.

Sage, ſans faire la dévote,
Modeſte, ſans être bigotte:
Bien loin qu'elle ſoit idiotte,
Elle a de l'eſprit comme trois;
Son ſeul regard vous ravigotte
Plus que la truffle & que l'anchois.

III. COUPLET.

D'Amours une nombreuſe flotte
En tous lieux ſur ſes traces trotte.
Elle mépriſe comme crotte,
Cent cœurs qu'elle met aux abois,
Et tout haut elle les balotte,
Ou bien en rit en tapinois.

IV. COUPLET.

Soit qu'elle danſe une gavotte
Ou qu'elle chante à baſſe notte,
Cent & cent cœurs elle eſcamotte;
L'Amour lui prête ſon carquois.
Verſé par ſa belle menotte
Le vin en vaut mieux mille fois.

V. COUPLET.

D'une humeur gentille & falotte
Elle ſçait repouſſer la botte;

Mais hazarde-t-on la mignote ;
Elle vous donne sur les doigts :
Et qui lui toucheroit la cotte,
Ne lui toucheroit pas deux fois.

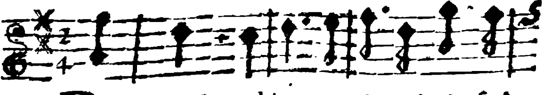
VI. COUPLET.
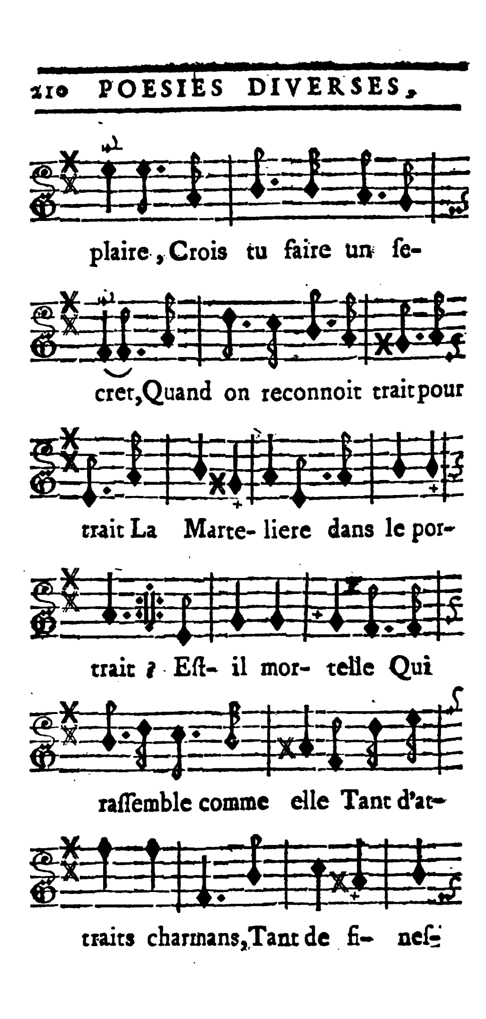
Que d'esprit quand elle jabotte !
Fût-on plus sensé qu'Aristote,
On s'y pique dès qu'on s'y frotte ;
Elle range tout sous ses loix.
L'aimer n'est pas une marotte ;
Sur son compte il n'est qu'une voix.

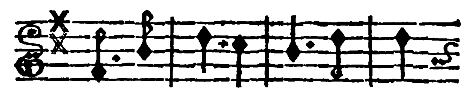
PORTRAIT

DE MADAME DE LA MARTELLIERE.

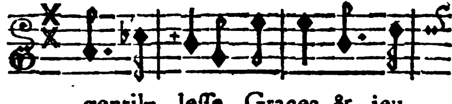
*Cette Piéce est une réponse à un Complet dans lequel M. de Mondorge avoit fait le Portrait de cette Dame sous le nom d'*Iris. *Voyez ce qui concerne Madame de la Martelliere à la page* 136 *du premier volume de ces Poësies ; c'est le volume des Epitres.*
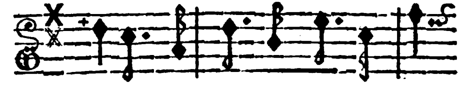



plaire, Crois tu faire un se-
cret, Quand on reconnoit trait pour
trait La Marte- liere dans le por-
trait ? Est- il mor- telle Qui
rassemble comme elle Tant d'at-
traits charmans, Tant de fi- nes-



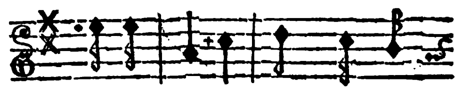
ſe & d'agrémens ? Beau- té,



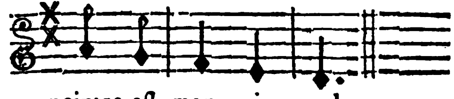
gentil- leſſe, Graces & jeu-



neſſe : Le portrait eſt é- gal



A l'o- ri-gi- nal ; Mais le



peintre eſt mon ri- val.

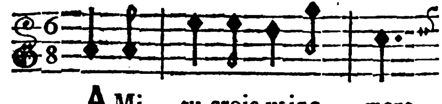


AUTRE PORTRAIT
DE LA MEME.
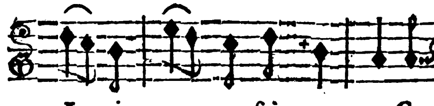
Au Peintre qui faisoit le Portrait de Madame de la Martelliere.

Sur l'air : Ma raiſon s'en va bon train.

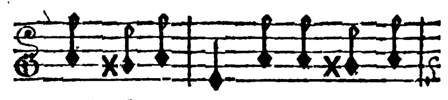
PREMIER COUPLET.



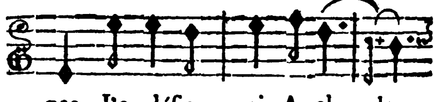
AMi, tu crois vaine- ment



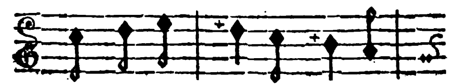
I- mi- ter par-ſai- te- ment Ces



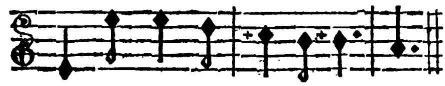
traits déli- cats, De ſi doux ap-



pas ; J'en défie- rois Apel- le :







II. COUPLET.

Tu peux imiter ſes traits ;
Mais tu ne rendras jamais
Ce ſouris badin,
Cet air vif & fin
Qu'on voit briller en elle,
Ni ce je ne ſçai quoi divin
Qui la rendent ſi belle, lon là,
Qui la rendent ſi belle.

III. COUPLET.
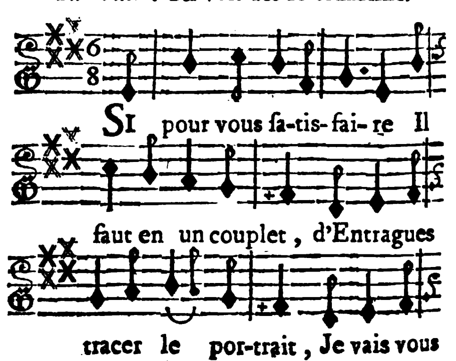
Je l'ai pourtant ce Portrait ;
Mais je le garde en ſecret.
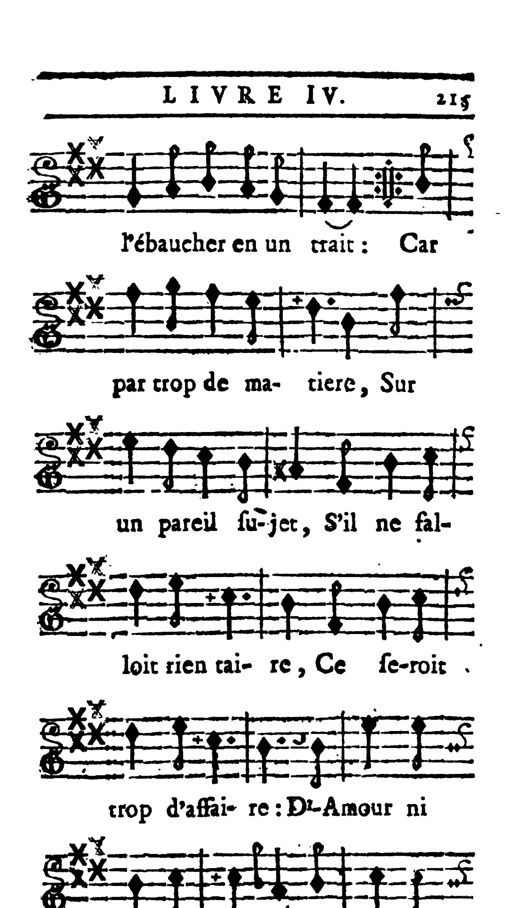
L'Amour plus ſçavant
En un ſeul moment
Avec des traits de flamme
L'a ſçu graver profondément
Dans le fond de mon ame, lon là,
Dans le fond de mon ame.

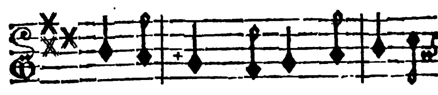
PORTRAIT
DE MADAME LA COMTESSE D'ENTRAGUES,

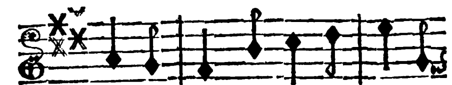
Dont on avoit demandé à l'Auteur le Portrait en Chanſon.

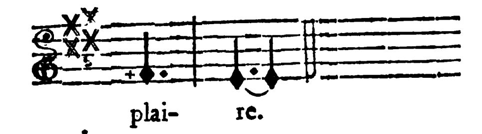
Sur l'air : On voit dès le deuxiéme.




l'ébaucher en un trait : Car
par trop de ma- tiere, Sur
un pareil su-jet, S'il ne fal-
loit rien tai- re, Ce se-roit
trop d'affai- re : D'-Amour ni
de sa me- re Sans piller
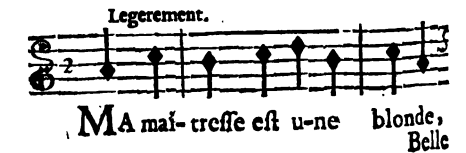




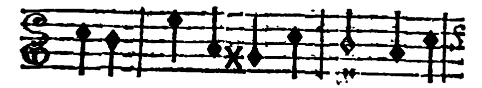


PORTRAIT
DE MADEMOISELLE MABERT;
Fille aimable & galante.

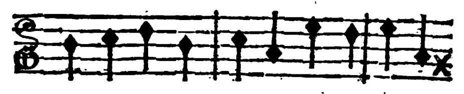
Sur l'air : Zeste, leste, preste.

PREMIER COUPLET.

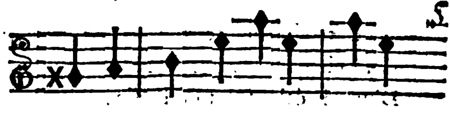




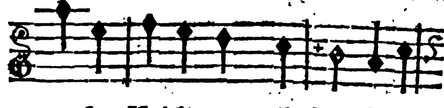
Belle ſ'il en fût ja- mais, Venus,



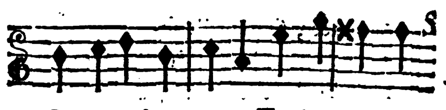
en ſortant de l'onde, Ne fit pas voir



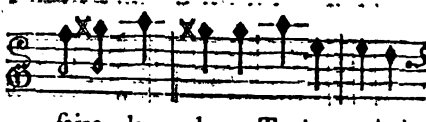
tant d'at- traits; Et zeſte, leſte,

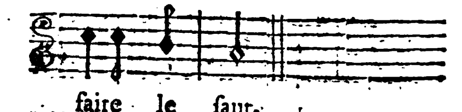


preſte, Voi-là comme il faut ſe choi-



ſir u-ne ber- gere Toujours prête à





II. COUPLET.

De cette charmante fille
Pour ébaucher le portrait :
D'un vif éclat son tein brille,
Et son corps est des mieux fait.
Et zeste, leste, preste, voilà comme il faut
Se choisir une Bergere,
Toujours prête à faire lanlere,
Toujours prête à faire le saut.

III. COUPLET.

Sa grace, sa gentillesse
Font tous les jours mille Amans;
L'air de fraîcheur, de jeunesse
Redouble ses agrémens.
Et zeste, leste, preste, voilà comme il faut

Se choisir une Bergere,
Toujours prête à faire lanlere,
Toujours prête à faire le faut.

IV. COUPLET.

Sa main verse-t-elle à boire?
C'est un plaisir séduisant.
Rit-elle? ses dents d'ivoire
Ont un air appétissant.
Et zeste, leste, preste, voilà comme il faut
Se choisir une Bergere,
Toujours prête à faire lanlere,
Toujours prête à faire le faut.

V. COUPLET.

Elle jase, elle babille,
Et raisonne rarement:
Elle saute, elle fretille,
Est en l'air à tout moment.
Et zeste, leste, preste, voilà comme il faut
Se choisir une Bergere,
Toujours prête à faire lanlere,
Toujours prête à faire le faut.

VI. COUPLET.

Je hais la délicatesse
De ces Iris de Romans,

De qui la sotte tendresse
S'épuise en beaux sentimens.
Et zeste, leste, preste, voilà comme il faut
Se choisir une Bergere,
Toujours prête à faire lanlere,
Toujours prête à faire le saut.

VII. COUPLET.

Ses baisers & ses caresses;
Ses transports, ses mouvemens,
Valent mieux que des promesses,
Des discours & des sermens.
Et zeste, leste, preste, voilà comme il faut
Se choisir une Bergere,
Toujours prête à faire lanlere,
Toujours prête à faire le saut.

VIII. COUPLET.

Quelquefois elle me frappe,
Ou me pince rudement:
J'aime mieux d'elle une tape,
Que d'un autre un compliment.
Et zeste, leste, preste, voilà comme il faut
Se choisir une Bergere,
Toujours prête à faire lanlere,
Toujours prête à faire le saut.

IX. COUPLET.

Elle est coquette & volage ;
Soit ; je n'en suis point jaloux ;
Prendre maitresse si sage,
C'est vivre presque en époux.
Et zeste, leste, preste, voilà comme il faut
Se choisir une Bergere,
Toujours prête à faire lanlere,
Toujours prête à faire le saut.

X. COUPLET.

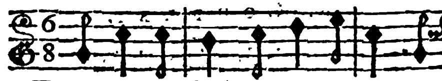
L'Amour n'a formé nos chaînes
Que de guirlandes de fleurs ;
Nous en ignorons les peines ;
Nous en goutons les douceurs.
Et zeste, leste, preste, voilà comme il faut
Se choisir une Bergere,
Toujours prête à faire lanlere,
Toujours prête à faire le saut.



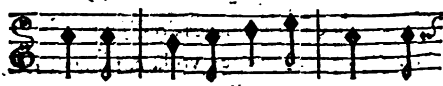
PORTRAIT
DE MADEMOISELLE MICHEL.

Voyez ce qu'on a déja dit de cette jeune Demoiselle dans le premier volume, Epitre VI, page 30, ainsi que dans quelques-unes des Epitres précédentes; & dans ce volume-ci pages 3, 4 & 5.

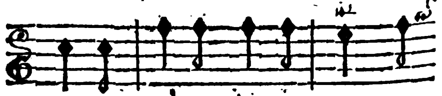
Sur l'air : Et va te faire faire un habit.



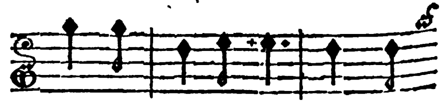
DAns vos discours que de raisons! Que



de gra- ces dans vos fa- çons! Que

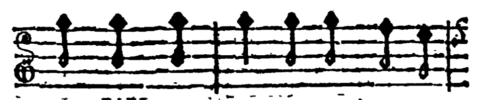


de ten- dresse dans vos sons! En-

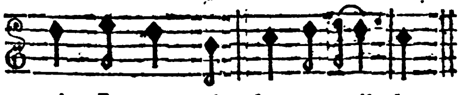


fin que de merveil- les! En





vous tout sé- duit, Le cœur & l'ef-



prit, Les yeux & les o- reil- les.

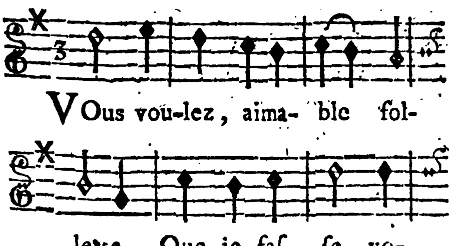
PORTRAIT

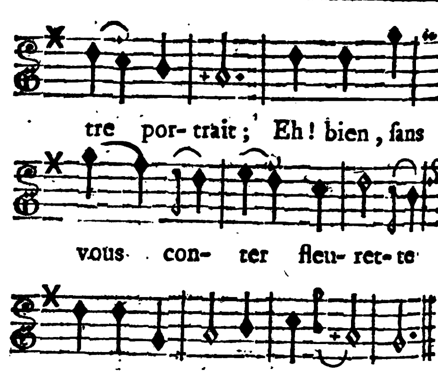
DE MADEMOISELLE CATETTE,

Jeune Demoiselle que feu Madame la Princesse d'Epinoi élevoit chez elle, & qui est morte depuis mariée à un Avocat au Conseil.

Sur l'air : Tu croyois en aimant Colette.

PREMIER COUPLET.





II. COUPLET.

Je n'ai pas la main délicate ;
Je peins le laid avec le beau :
Si vous aimez que l'on vous flate,
Choififfez un autre pinceau.

III. COUPLET.

Je fais plus , duffiez vous en rire ,
Je vais vous prêcher en Chanfons :
En badinant on peut inftruire ;
Ce font les meilleures leçons.

IV. COUPLET.

De ce tein de lys & de rofes
Ne vous applaudiffez pas tant ;

On voit trop de métamorphoſes
Etre l'ouvrage d'un inſtant.

V. COUPLET.

Certain Auteur que l'on révere,
Dit en parlant de la Beauté :
Que, *comme elle a l'éclat du verre*,
Elle en a la fragilité.

VI. COUPLET.

Au plus aimable badinage
Vous joignez un joli jargon ;
Mais bientôt vous touchez à l'âge
Qu'il vous faudra changer de ton.

VII. COUPLET.

Une Princeſſe reſpectable
Fait de vous un enfant gâté :
Quand vous ſerez plus raiſonnable,
Vous ſentirez mieux ſa bonté.

VIII. COUPLET.

Le badinage de l'enfance
Sera pour lors hors de ſaiſon ;
Le reſpect, la reconnoiſſance
S'expriment d'une autre façon.

IX. COUPLET.

Par vos petites singeries
Vous pouvez plaire encore un tems ;
Mais bientôt toutes vos saillies
Doivent tourner en sentimens.

X. COUPLET.

Quoique cette Maman si bonne
Prévienne en tout tous vos souhaits ;
Les exemples qu'elle vous donne
Sont les plus grands de ses bienfaits.

XI. COUPLET.

Si vous trouvez que ce modele
Est trop haut placé pour vos yeux,
Regardez Iris jeune & belle, *
Cet exemple vous ira mieux.

XII. COUPLET.

Vrai portrait d'une digne mere,
Faites comme elle pour charmer ;
Dans l'âge où l'on ne sçait que plaire,
Elle sçait se faire estimer.

XIII. COUPLET.

Sur ses pas reglez tous les vôtres ;
Suivez ce modèle excellent :
Plaire n'est qu'un art dans mille autres ;
Mais en elle c'est un talent.

* *Mlle Michel à qui s'adresse le Portrait précédent, & amie de Mlle Catette.*

XIV. COUPLET.

Voyez quel air de modeſtie
Regne juſques dans ſa gaité !
Elle ſçait que l'étourderie
Eſt ſœur de la vivacité.

XV. COUPLET.

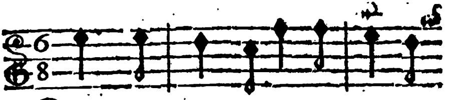
Aux graces d'un joli viſage,
Vous joignez celle de l'eſprit ;
Mais tout dépend d'en faire uſage ;
Les fleurs doivent porter du fruit.

PORTRAIT

DE MADAME DE BOULOGNE,

Qui avoit exigé que l'Auteur fit d'elle un portrait critique ; mais comme elle est belle, ſpirituelle & vertueuſe, l'Auteur en voulant la critiquer, n'a pu faire qu'un éloge très-délicat.

Sur l'air : Quand l'auteur de la nature.



QUand l'au-teur de la na- tu- re


Compo- ſa votre aima- ble fi- gure,
Content de l'archite- ᶜture, Il a
FIN.
fait le dedans moins par- fait.
De l'eſ- prit, mais de la ma-
li-ce, Des ſentimens avec du ca-
price, Pé-tu- lante, Mordi-


cante, Trait pour trait Voilà votre por-
trait. Quand &c. Douce & fiere, Tendre
& sé-vere, Vouloir tout charmer, Ne
rien ai- mer, Coura- geuse, Scrupu-
leuse, Craignant tout & ne croyant
rien ; Et coquette & vertu- euse,
Pensant mal, faisant toujours bien. Qd.

PORTRAIT

DE M. L'ABBÉ DE L'ATTAIGNANT.

Madame de Boulogne ayant vû le Portrait précédent, voulut à son tour faire celui de l'Auteur. On l'a mis ici, & ce n'est pas le moindre ornement de ce Recueil. Il est sur le même air que le précédent.

OUI, je veux d'après nature,
Vous montrer une étrange figure.
Voyez un diable en peinture;
Trait pour trait
Ce sera son portrait.

Parlons un peu du caractere;
Badin, leger, mais ami sincere.
A sa honte
Il raconte
Ce qu'il sçait
Et tout ce qu'il a fait.
Oui, je veux d'après nature,
Vous montrer une étrange figure;
Voyez un diable en peinture,
Trait pour trait
Ce sera son portrait.

Il babille,
Par fois il brille,
Fait bien un Couplet,
Chante en fausset.
Ses saillies,
Ses follies
Font souvent tout son entretien.
Filles laides ou jolies,
Tout est bon, rien ne le retient.
Oui, je veux d'après nature,
Vous montrer une étrange figure;
Voyez un diable en peinture
Trait pour trait
Ce sera son portrait.

RÉPONSE DE L'AUTEUR.

Sur le même Air.

Que tes pinçeaux sont fidelles!
Que les couleurs en sont naturelles!
Les Zeuxis ni les Apelles
N'ont jamais
Si bien fait de portraits.

Me voilà donc d'après nature ;
C'est pousser l'art de la mignature
Au suprême :
C'est moi-même,
Je crois voir
Mon nez dans un miroir.
Que tes pinçeaux sont fidelles !
Que les couleurs en sont naturelles !
Les Zeuxis ni les Apelles
N'ont jamais
Si bien fait de portraits.

Téméraire,
J'ai voulu faire
L'ébauche du tien ;
Mais le moyen !
Comment prendre,
Comment rendre
Tes attraits, ton air enchanteur ?
Amour seul peut l'entreprendre ;
Qu'il t'a bien peinte dans mon cœur !
Que tes pinçeaux sont fidelles !
Que les couleurs en sont naturelles !
Les Zeuxis ni les Apelles
N'ont jamais
Si bien fait de portraits.

PORTRAIT

DE MADAME LA COMTESSE DE PONS,

Auparavant Mademoiselle de BRETEUIL.

Sur le même air que le précédent.

QUAND l'Auteur de la nature
Composa ta gentille figure,
Comme en une mignature,
Il a fait
Des Graces un extrait.

Dans tes yeux la volupté brille ;
Dans tout ton air le plaisir pétille,
Engageante,
Séduisante,
Trait pour trait
Voilà ton vrai portrait.
Quand l'Auteur de la nature
Composa ta gentille figure,
Comme en une mignature
Il a fait
Des Graces un extrait.

Quelle mine
Vive & badine !
Ta légereté
Et ta gaité,
Tout excite,
Tout invite ;
Le plus froid pousse des soupirs ;
Près de toi, même Héraclite
Formeroit de joyeux desirs.
Quand l'Auteur de la nature
Composa ta gentille figure,
Comme en une mignature,
Il a fait
Des Graces un extrait.

PORTRAIT
DE MADAME LA PRINCESSE DE MONTAUBAN.

Sur le même air que le précédent.

QUAND l'Auteur de la nature
Eut formé ton aimable figure,
De sa flâme la plus pure
Il remplit
Ton cœur & ton esprit.

La Vertu, sous l'habit des Graces,
D'un air riant marchent sur tes traces :
Bienfaisante,
Prévenante,
Trait pour trait,
Voilà ton vrai portrait.
Quand l'Auteur de la nature
Eut formé ton aimable figure,
De sa flâme la plus pure,
Il remplit
Ton cœur & ton esprit.

La justesse
Et la finesse
De tes jugemens,
Tes sentimens,
Ta sagesse
Sans rudesse,
Font entre eux un accord charmant ;
Et tu joins avec adresse
Le solide avec l'enjouement.
Quand l'Auteur de la nature
Eut formé ton aimable figure,
De sa flâme la plus pure
Il remplit
Ton cœur & ton esprit.

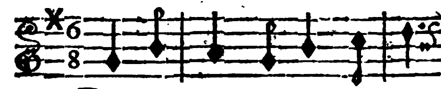
PORTRAIT

DE MADEMOISELLE COQUEBERT,
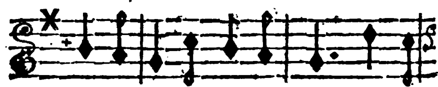
Aujourd'hui Madame de MAILLEFER, *de Reims.*

Sur l'air : De la fanfare de Choisi.

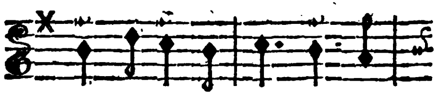
PREMIER COUPLET.



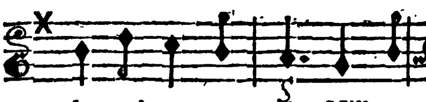
PEut-on, sans être in- . dis- cret,



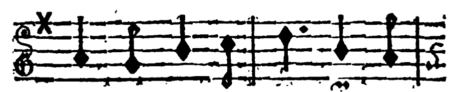
Tracer i- ci ton portrait? Dans mon

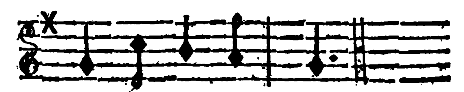


cœur il est par- fait : Mais pour



le rendre en un trait : Mille ap-





II. COUPLET.

Peau plus blanche que du lait,
Le poil tant soit peu brunet,
Le regard tendre & coquet,
Le sein ferme & rondelet,
Le corps & l'esprit bienfait,
L'humeur un peu tourniquet.

III. COUPLET.

La voix d'un chardoneret,
Le babil d'un sansonet,
La finesse d'un furet,
Et l'adresse d'un minet;
Enfin de tout ce qui plaît
Un assemblage complet.

PORTRAIT

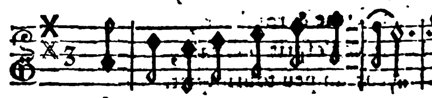
DE MADAME DE POUILLY,

De Reims.
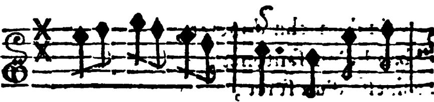
Il a déja été fait mention plusieurs fois de cette Dame dans quelques uns des Livres précédens. Voyez les pages 107 du premier volume, & les pages 75 de celui-ci.

Sur l'air: Nous sommes précepteurs d'Amour.

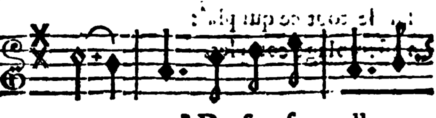
PREMIER COUPLET.
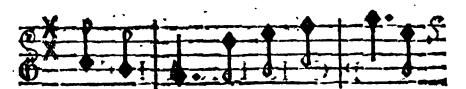


A Thémire ne doit-on pas



Sans hé- si- ter donner la



pom- me ? De son sexe elle a





II. COUPLET.

Sans vouloir plaire elle en plaît mieux ;
Et n'eſt coquette ni farouche.
Les Graces brillent dans ſes yeux,
Et la vérité ſur ſa bouche.

III. COUPLET.

Son cœur, ſenſible à l'amitié,
Eſt incapable de foibleſſe :
Le nom d'Amour lui fait pitié ;
Mais ſans offenſer ſa ſageſſe.
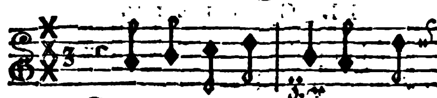
IV. COUPLET.

Cette louange eſt un encens
Que l'on eſt forcé de lui rendre ;
Mais elle aime mieux en tous tems
La mériter que de l'entendre.

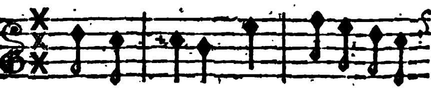
PORTRAIT
DE MADAME LA PRÉSIDENTE DE NOINVILLE,

Auparavant Mlle de SIMIANE, *une des plus belles Mains de France sur le Clavecin.*

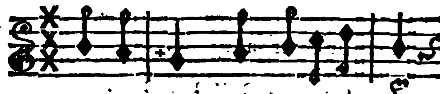
Sur l'air : Que de gentillesse !



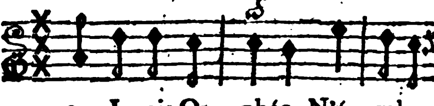
QUelle main char- mante, Vive



& bri- lante ! Tu ressusci-te-



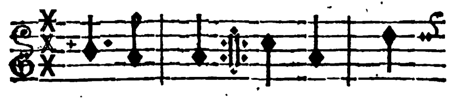
rois les morts ! Non, divi-ne Fé-



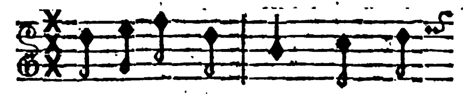
e, Jamais Or- phée N'é- gala

tes





tes ac- cords ; Tes beaux yeux



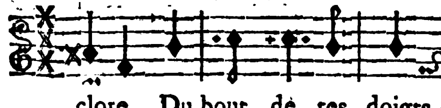
charmeroient les Dieux. Qui les



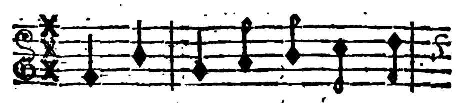
voit l'a- dore. Ah ! faut il en-
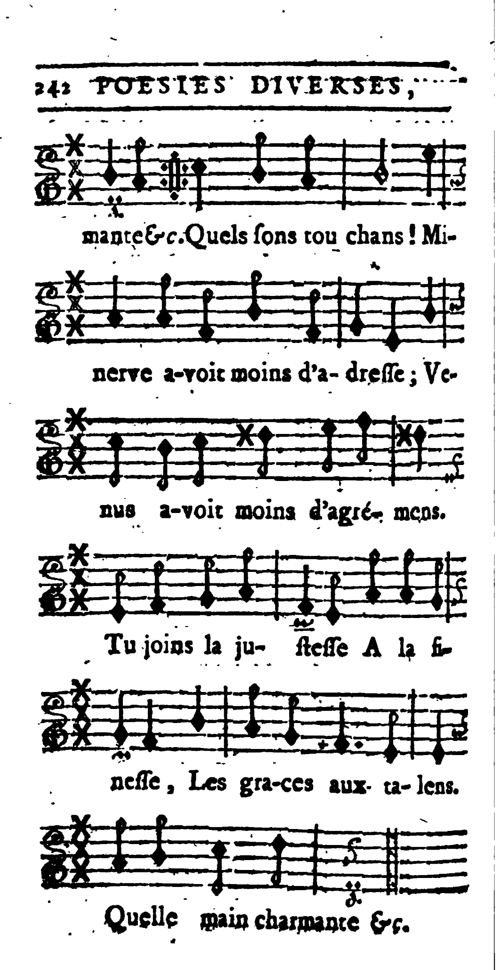


core Que l'Amour semble é-



clore Du bout de tes doigts !



Oui, je crois Que ta main char-


mante&c. Quels ſons tou chans! Mi-
nerve a-voit moins d'a- dreſſe; Ve-
nus a-voit moins d'agré- mens.
Tu joins la ju- ſteſſe A la fi-
neſſe, Les gra-ces aux- ta- lens.
Quelle main charmante &c.

PORTRAIT
DE MADAME DE VAUJOUR,

Aujourd'hui Madame la Duchesse de la VALIERE.

Sur le même air que le précédent.

PREMIER COUPLET.

OUE de gentilleſſe,
Et de nobleſſe !
Eſt-ce la mere de l'Amour ?
Eſt-ce la Déeſſe
De la Jeuneſſe,
Ou l'aimable Vaujour ?

Enchanté
De tant de beauté,
L'œil ſurpris admire :
Tout bas l'on ſoupire,
Et vous entendez dire :
Par tout ſur ſes pas,
Que d'appas !
Que de gentilleſſe,
Et de nobleſſe !

Eſt-ce la mere de l'Amour?
Eſt-ce la Déeſſe
De la Jeuneſſe,
Ou l'aimable Vaujour?

II. Couplet.

Vit-on jamais
Une Nimphe plus légere?
Où trouver avec tant d'attraits
Ce rien qui ſçait plaire,
Si néceſſaire,
L'ame des autres traits?
Que de gentilleſſe
Et de nobleſſe!
Eſt-ce la mere de l'Amour?
Eſt-ce la Déeſſe
De la Jeuneſſe,
Ou l'aimable Veaujour?



PORTRAIT

De Madame de Beaupré,

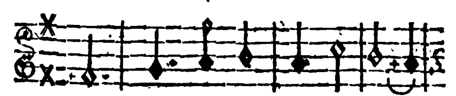
Ci-devant Intendante de Champagne.

Sur l'air: Quand je vous ai donné mon cœur.

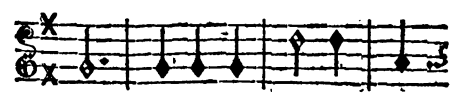
PREMIER COUPLET.



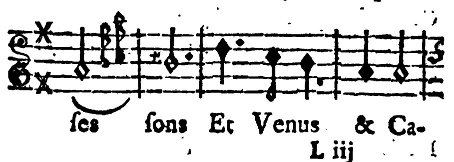
BEaupré, par ses ten-dres chan-
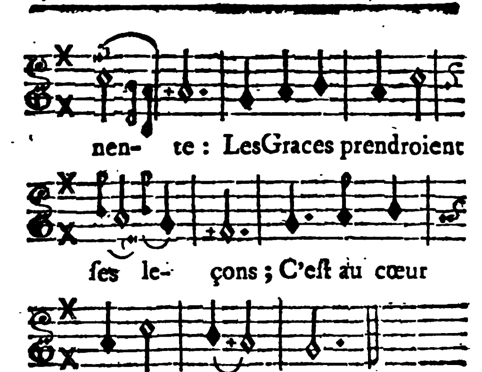


sons Me sé-duit & m'en-chan-



te: El-le rap-pelle par



ses sons Et Venus & Ca-



II. Couplet.

Elle fait triompher Bacchus
Dans ſes chanſons à boire ;
Et lorſque du fils de Vénus
Elle chante la gloire,
Ses beaux yeux ſur nos cœurs émus
Achevent ſa victoire.

III. Couplet.

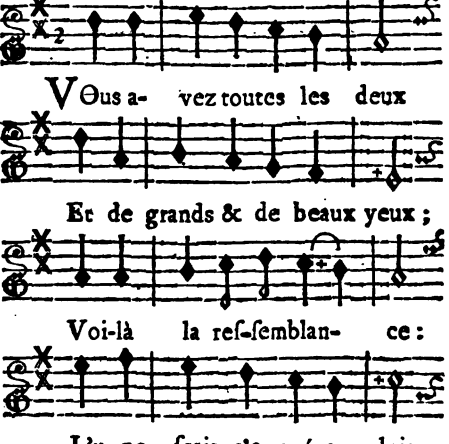
Ce ne ſont point des ſons perçans
Dont ſouvent l'éclat bleſſe ;
Mais de doux & tendres accens,
Dont la délicateſſe
Ravit & porte dans nos ſens
Une eſpece d'ivreſſe.

PORTRAIT DE DEUX DAMES
De Reims,

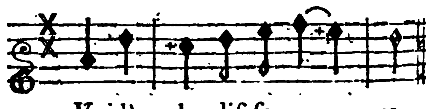
Madame LE LEU *&* *Madame* ROLAND.
La premiere est morte au mois d'Avril 1756.
Voyez au sujet de ces deux Dames les pag. 99 *&* 111 *du Tome premier, & la page* 8 *de ce Tome ci.*

Sur l'air : De la ressemblance & la différence.

PREMIER COUPLET.







II. COUPLET.

L'Amour dans vos doux regards
Semble avoir mis tous ſes dards;
Voilà la reſſemblance :
L'un viſe & veut fraper ;
L'autre les laiſſe échapper ;
Voilà la différence.

III. COUPLET.

Toutes deux à votre tour
Pouriez prendre de l'amour ;
Voilà la reſſemblance :
L'une aimeroit vivement,
Et l'autre plus tendrement ;
Voilà la différence.

IV. COUPLET.

Toutes deux avez un cœur
Fait pour l'amoureuſe ardeur ;
Voilà ſa reſſemblance :
L'une par ſes mouvemens,
L'autre par ſes ſentimens ;
Voilà la différence.

V. COUPLET.

Mille cœurs viennent s'offrir ;
Vous avez droit de choiſir ;
Voilà la reſſemblance :
L'une n'en veut perdre aucun ;
L'autre n'en poſſeder qu'un ;
Voilà la différence.

VI. COUPLET.

De l'une & l'autre l'Amant
Gouteroit un ſort charmant ;
Voilà la reſſemblance :
Mais l'un toujours agité,
L'autre toujours enchanté ;
Voilà la différence.

PORTRAIT

DE MONSIEUR ET DE MADAME DE LOWENDAL,

Voyez deux Epitaphes de M. de Lowendal pages 31 de ce volume.

Sur le même air que le précédent.

PREMIER COUPLET.

VOus êtes faits tous les deux
Pour être victorieux,
Voilà la ressemblance :
Lui, par l'effort de son bras ;
Vous, par vos yeux pleins d'apas ;
Voilà la différence.

II. COUPLET.

Rien ne résiste à ses coups,
Et tout se soumet à vous,
Voilà la ressemblance :
Vous prenez, charmans vainqueurs,
Lui, des villes, vous, des cœurs ;
Voilà la différence.

III. COUPLET.

Quel destin plus glorieux !
Vous triomphez en tous lieux ;
Voilà la ressemblance :
Lui, de nos fiers ennemis ;
Et vous, de tous vos amis ;
Voilà la différence.

IV. COUPLET.

La victoire qu'il conduit
Vole après vous & vous suit ;
Voilà la ressemblance :
Il la partage avec tous ;
Vous ne la devez qu'à vous ;
Voilà la différence.

PORTRAIT DE DEUX SŒURS,

Mesdames de TRACY *&* *de* DRUIS. *Cette derniere est Chanoinesse de Poulangi.*

Sur le même air que le précédent.

PREMIER COUPLET.

Vous avez, sans contredit,
Toutes deux beaucoup d'esprit ;
Voilà la ressemblance :

L'une pense joliment ;
Et l'autre solidement ;
Voilà la différence.

II. COUPLET.

Pour m'expliquer autrement,
Vous plaisez également ;
Voilà la ressemblance ;
L'une à l'esprit plus badin,
L'autre un jugement plus sain ;
Voilà la différence.

III. COUPLET.

Lorsque vous vous exprimez,
Toutes deux vous me charmez ;
Voilà la ressemblance :
L'une va comme le vent ;
L'autre pense auparavant ;
Voilà la différence.

IV. COUPLET.

Vous avez de quoi piquer
Qui voudroit vous attaquer ;
Voilà la ressemblance :
L'une laisse aller ses traits ;
L'autre ne s'en sert jamais ;
Voilà la différence.

V. COUPLET.

Du plaiſir qui vient s'offrir
L'une & l'autre aime à jouir ;
Voilà la reſſemblance ;
L'une veut le dévorer ;
L'autre aime à le ſavoûrer ;
Voilà la différence.

VII. COUPLET.

Vous avez toutes les deux
Dequoi rendre un homme heureux ;
Voilà la reſſemblance ;
L'une pour un favori,
Et l'autre pour un mari ;
Voilà la différence.

VIII. COUPLET.
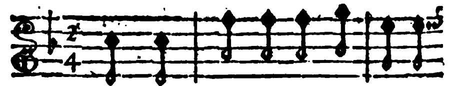
Je crois qu'il ſeroit bien doux
De pouvoir vivre avec vous ;
Voilà la reſſemblance ;
Avec l'une quelques jours ;
Avec l'autre pour toujours ;
Voilà la différence.

PORTRAIT

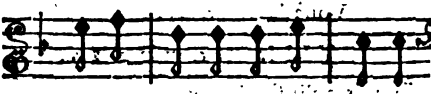
DE MADAME DE VERNOUILLET.

Cette Dame, femme de M. de Vernouillet, Conseiller au Grand Conseil, avoit dedemandé son Portrait à M. l'Abbé de l'Attaignant.

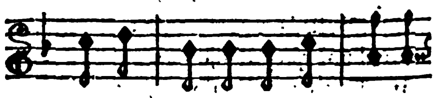
Sur l'air : Des Trembleurs.



POur pein- dre d'après n'a- ture
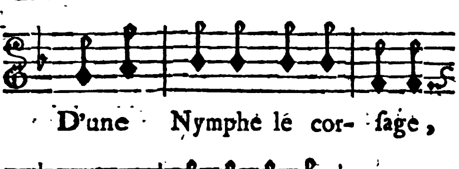


Vernouillet en migna- tu- re,



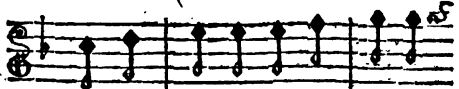
Il fau- droit que la pein- tu- re

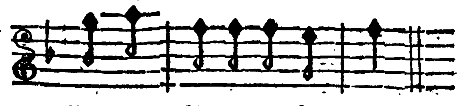


Pût ex- primer à la fois,



D'une Grace le vi- sage,





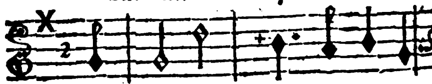


PORTRAIT

DE MADAME PORTAIL,

Femme du Président à Mortier de ce nom. Elle avoit exigé que l'Auteur fit d'elle un Portrait dont tous les vers fussent sur les mêmes rimes que son nom, afin qu'on vit qu'il n'avoit été fait que pour elle.

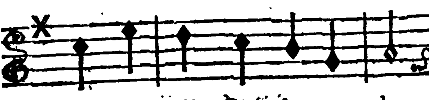

Sur l'air : Des voyelles.



VOis ces beaux yeux, Et ce jo-
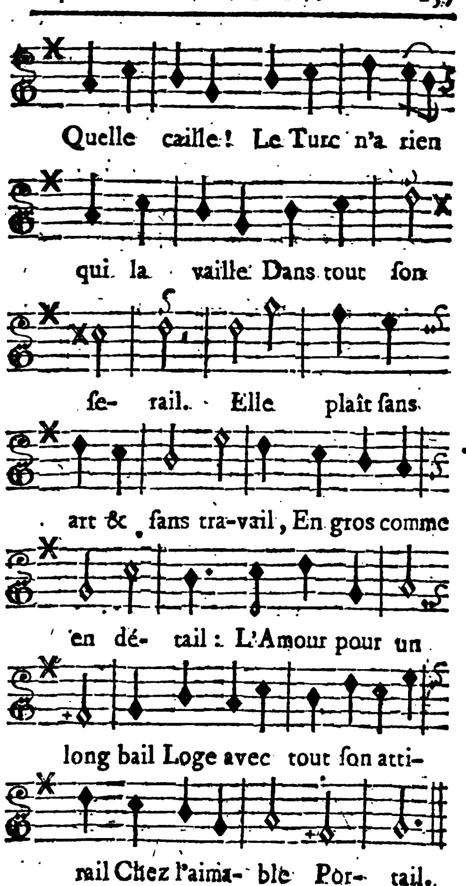


li poitrail, Ce tein de lys, Ces



dents d'é-mail, Ces le-vres de



co- rail. Quel or- to- lan,


Quelle caille! Le Turc n'a rien
qui la vaille: Dans tout son
se- rail. Elle plaît sans
art & sans tra-vail, En gros comme
en dé- tail: L'Amour pour un
long bail Loge avec tout son atti-
rail Chez l'aima- ble Por- tail.

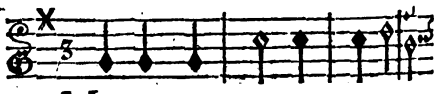
PORTRAIT

DE MADAME V....

Comme ce Portrait est un peu satyrique, on supprime ici le nom de la personne que l'Auteur a voulu peindre.

Sur l'air : Lisette est faite pour Colin.

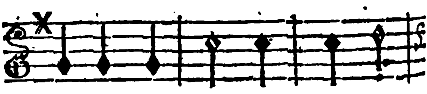
PREMIER COUPLET.
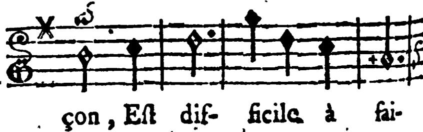


MA foi, ton portrait, V ***



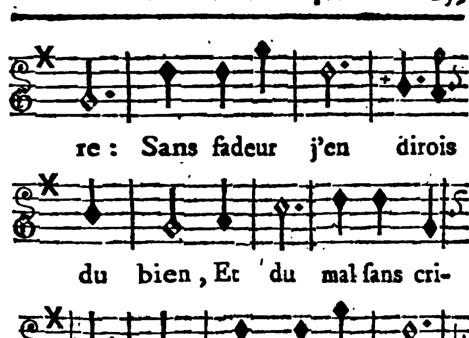
Pour un peintre sin- ce- re,



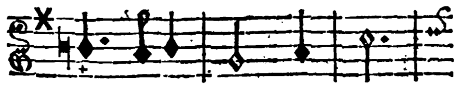
Entre nous soit dit sans fa-



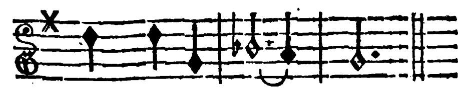
çon, Est dif- ficile à fai-



ti- que : Mais j'aime mieux



n'en dire rien, Qu'ê- tre



trop ve- ri- di- que.

II. Couplet.

Suivant ce qu'en dit un Auteur
Que je tiens pour grand Maître, *

* *M. Robé disoit qu'en voyant cette Dame il n'auroit pas de peine à devenir Manichéen.*

Je crois qu'un d'ouble Créateur
A composé ton être :
L'un te doua de mille appas,
Graces & gentillesses ;
L'autre te donna mille rats,
Caprices & foiblesses.

III. Couplet.

Avec un esprit délicat
Tu sçais joindre un cœur tendre ;
Mais ton oiseau, ton chien, ton chat,
Tous ont droit d'y prétendre :
Tantôt l'estime ou l'amitié
Te rend un juste hommage,
Et tantôt tu nous fait pitié
Par ton enfantillage.

IV. Couplet.

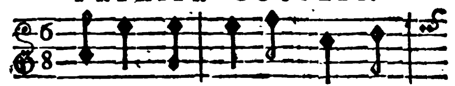
Oui je deviens Manichéen
Lorsque je t'examine ;
Tant je vois de mal & de bien
Dans la même machine :
Tu joins de quoi faire enrager
L'homme le plus paisible,
Et ce qu'il faut pour engager
Le cœur le moins sensible.

PORTRAIT
DE MADAME D'ARMAILLÉ,

Femme d'un Conseiller au Parlement qui avoit prié l'Auteur de faire son Portrait, & de dire d'elle le mal comme le bien.

Sur l'air : Des billets doux.

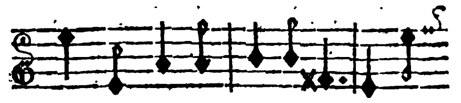
PREMIER COUPLET.



S'Il faut lan- cer un trait ma-
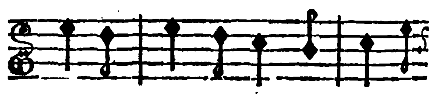


lin, Que l'on n'emprun-te point ma
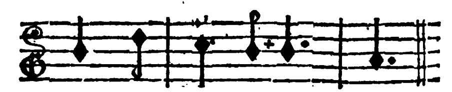


main, Je hais trop la saty- re : Mais



si l'on veut qu'en un cou-plet, I-





II. COUPLET.

Je dis, *ébaucher* seulement,
Iris, car ton regard charmant,
Ton gracieux sourire
Ont un je ne sçais quoi flateur,
Qui va jusques au fond du cœur;
Mais qu'on ne peut décrire.

III. COUPLET.

Quand tu voudras une chanson,
Je n'ai pas besoin qu'Apollon
Me mette en main sa Lyre;
C'est l'Amour qui m'inspirera;
Ce Dieu d'abord la dictera;
Je ne ferai qu'écrire.

PORTRAIT

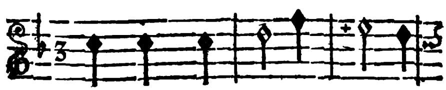
DE MADEMOISELLE MICHEL

Agée alors de dix ans.

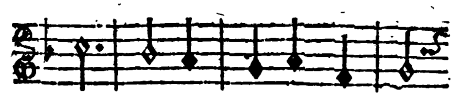
Ce Portrait devoit être placé avant celui qui est à la page 222 de ce volume. Voyez l'annotation qui est au commencement de cette même page 222.

Sur l'air : Que je regrette mon Amant.

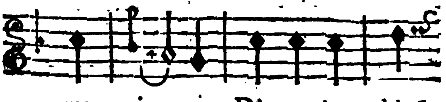
PREMIER COUPLET.



NOn, non, vous n'êtes plus en-



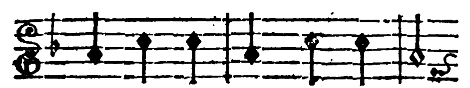
fant : Il faut bien-tôt qu'on vous



ma- ri- e ; Dès au-jour-d'hui


même, un a- mant. Vous ai-
me- roit à la foli- e:
Vous fai- tes tout si jo-li-
ment, Que vous plai-sez in- fi-
ni- ment. Vous ba-di- nez, Rai-
son- nez, Ja-bo- tez, Vous chan-

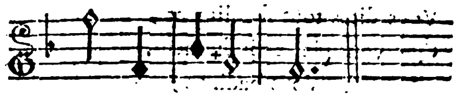
tez,



tez, Vous dan- ſez, Vous pen-ſez



ſi jo- li- ment, Que vous plai-



ſez in- fi- ni- ment.

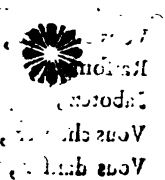
II. COUPLET.

Du gout, de l'eſprit, de la voix,
Les yeux vifs, la bouche riante,
Des graces juſqu'au bout des doigts,
En vous voilà ce qui m'enchante.
Vous faites tout ſi joliment,
Que vous plaiſez infiniment.
Vous badinez,
Raiſonnez,
Jabotez,
Vous chantez,
Vous danſez,

Vous penſez
Si joliment,
Que vous plaiſez infiniment.

III. COUPLET.

Que de graces dans vos façons !
Dans l'humeur que de gentilleſſe !
Que de tendreſſe dans vos ſons !
Dans vos diſcours que de juſteſſe !
Vous dites tout ſi joliment,
Que vous plaiſez infiniment.
Vous badinez,
Raiſonnez,
Jabotez,
Vous chantez,
Vous danſez,
Vous penſez
Si joliment,
Que vous plaiſez infiniment.

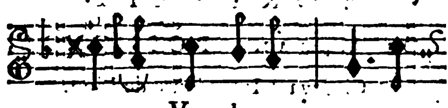


PORTRAIT
DE MADEMOISELLE PETIT PAS,
Fameuse Actrice de l'Opera pour le Chant.
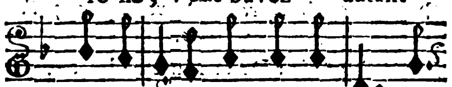
Sur l'air : De Blot.



VOus chantez comme u-ne Sy-



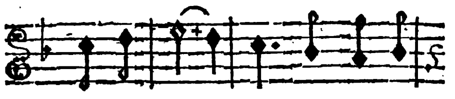
re-ne, Vous buvez autant



que Si- lene; Et vous aimez mieux



que Cy- pris; Des plaisirs vous ê-



tes la Rei- ne; Par tout vous
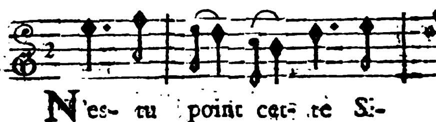


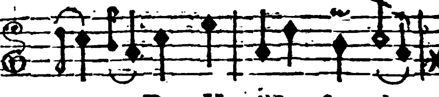
PORTRAIT
DE MADAME ROSSIGNOL,
Ci-devant Intendante de Lion.

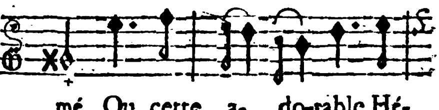
Voyez au sujet de cette Dame la page 7 de ce volume.

Sur l'air : De la Musette d'Ajax.

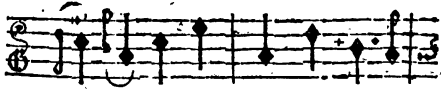
PREMIER COUPLET.



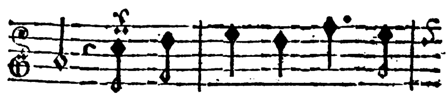




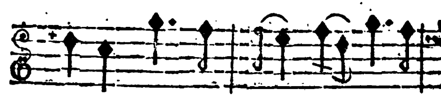
mé, Ou cette a- do-rable Hé-



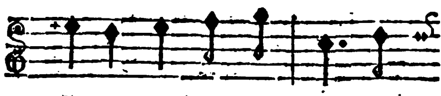
le- ne Par qui tout fut consu-



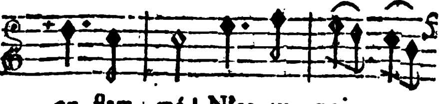
mé ? Dans tes sons que de ju-



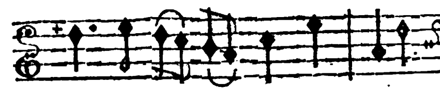
stesse ! Dans tes yeux que de ten-

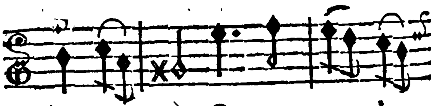


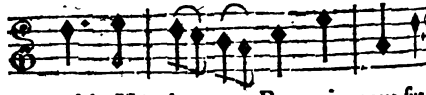
dresse ! Quel cœur n'en se- roit

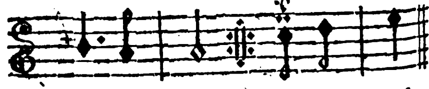


en flam- mé ! N'es- tu point cet-









II. COUPLET.

Ta tendre voix nous rapelle
Les accens de Philomele ;
Tant l'amour est bien exprimé.
N'es-tu point cette Sirene
Dont Ulisse fut charmé,
Ou cette adorable Helene
Par qui tout fut consumé ?

III. COUPLET.

Rossignol, tu nous retraces
Par tes talens & tes graces,
Tout ce que la fable a nommé.
N'es-tu point cette Sirene
Dont Ulisse fut charmé,
Ou cette adorable Helene
Par qui tout fut consumé ?

IV. COUPLET.

Parois-tu ? l'on croit voir Flore :
Danses-tu ? c'est Terpsicore ;
Tant chaque pas est bien formé.
N'es-tu point cette Sirene
Dont Ulisse fut charmé,
Ou cette adorable Helene,
Par qui tout fut consumé ?
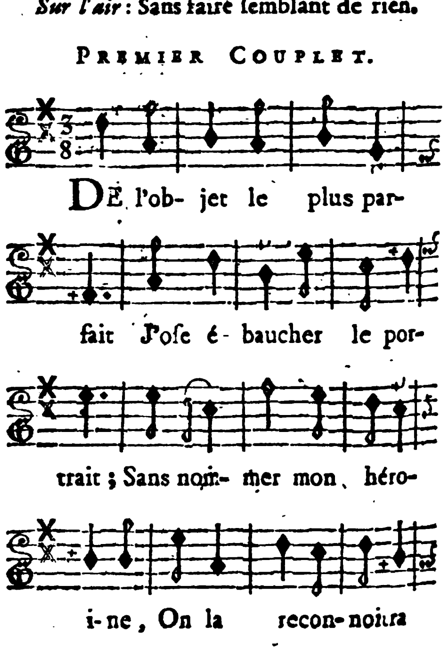


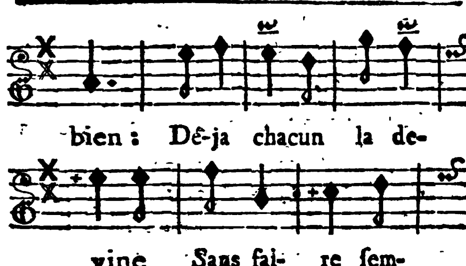
PORTRAIT

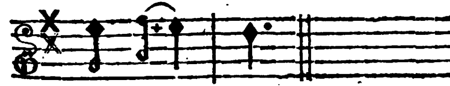
DE MADAME LA DUCHESSE D'ANTIN.

Sur l'air : Sans faire ſemblant de rien.

PREMIER COUPLET.







blant de rien.

II. COUPLET.

Tant de vertus, tant d'attraits
Ne se trouverent jamais
Dans une simple mortelle :
Quel doux & charmant maintien !
Quel grand air ! & qu'elle est belle
Sans faire semblant de rien !

III. COUPLET.

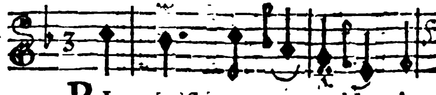
L'Amour lui-même touché
Des yeux de cette Psiché,
Se cache & tremble auprès d'elle ;
Car ce petit Dieu sçait bien
Qu'il faut aimer cette Belle
Sans faire semblant de rien.
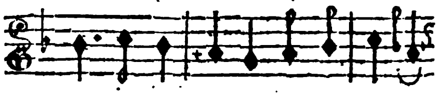
PORTRAIT

DE MADAME LA PRINCESSE DE ROHAN,
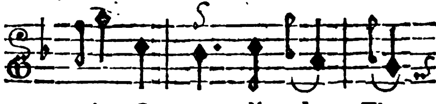
Auparavant Mme la Duchesse de PEQUIGNI, *morte en l'année* 1756. *Voyez la page* 61 *de ce volume.*

Parodie d'un air de Rameau.
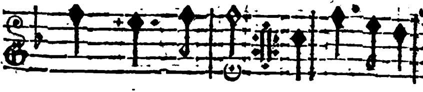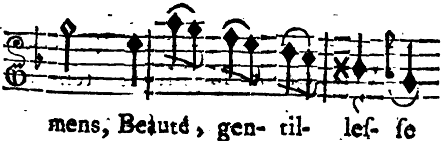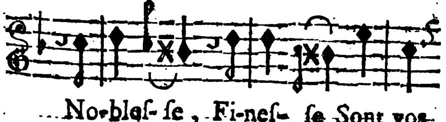









re Et de Terpsi-chore Est en-

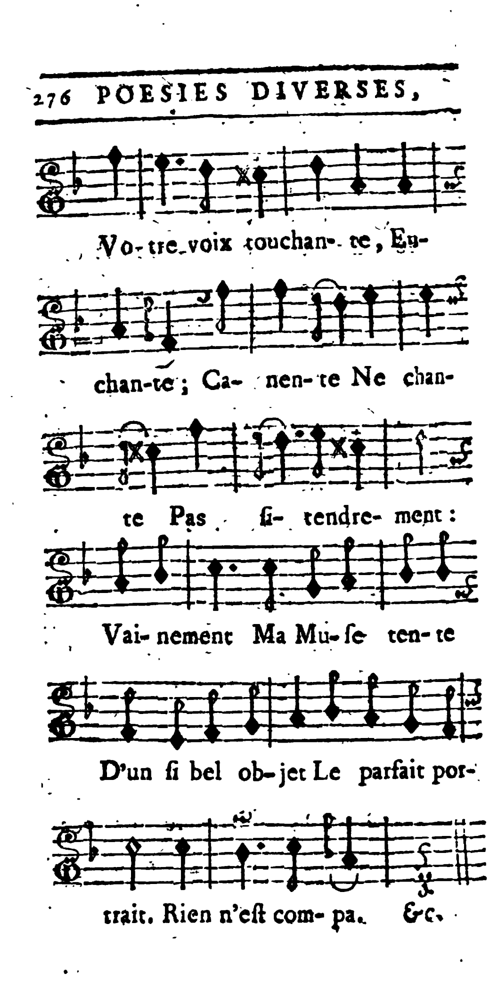

co-re Au des-sous De ce


qu'on voit en vous. Esprit, senti-


mens, Beauté, gen- til- les- se

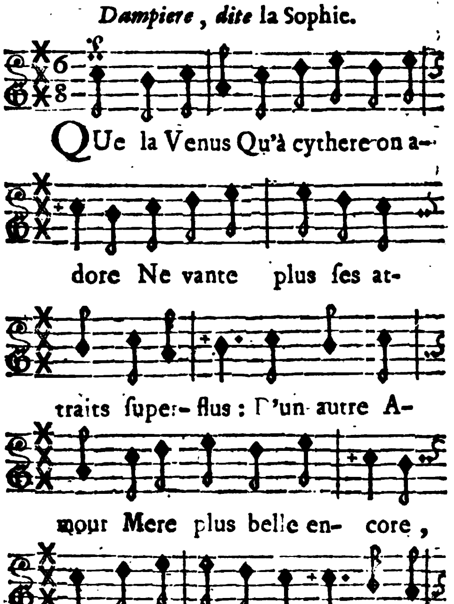

No-bles- se, Fi-nes- se Sont vos-


traits charmants. Rien n'est compa. &c.


Vo-tre voix touchan- te, En-
chan-te; Ca- nen-te Ne chan-
te Pas si- tendre- ment:
Vai- nement Ma Mu- se ten- te
D'un si bel ob- jet Le parfait por-
trait. Rien n'est com- pa. &c.

PORTRAIT
DE LA MEME.

Parodie d'une Piéce de Clavecin de M. de Dampiere, dite la Sophie.



FIN.

cour. C'eſt la So-phie, ou la

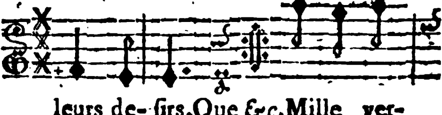
Venus cé- leſte, Au-près de qui

l'on voit d'un air modeſ- te, Les jeux

les plaiſirs, Les amours, les zéphirs,



Re- tenir leurs ſoupirs Et cacher



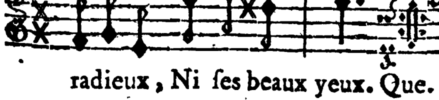
leurs de- ſirs. Que &c. Mille ver-

tus dont-elle suit les traces, Les
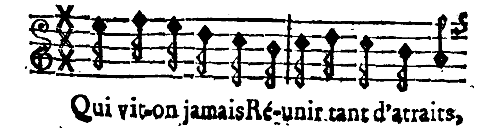
talens, les Graces L'ornent encor

mieux Que ses traits graci-
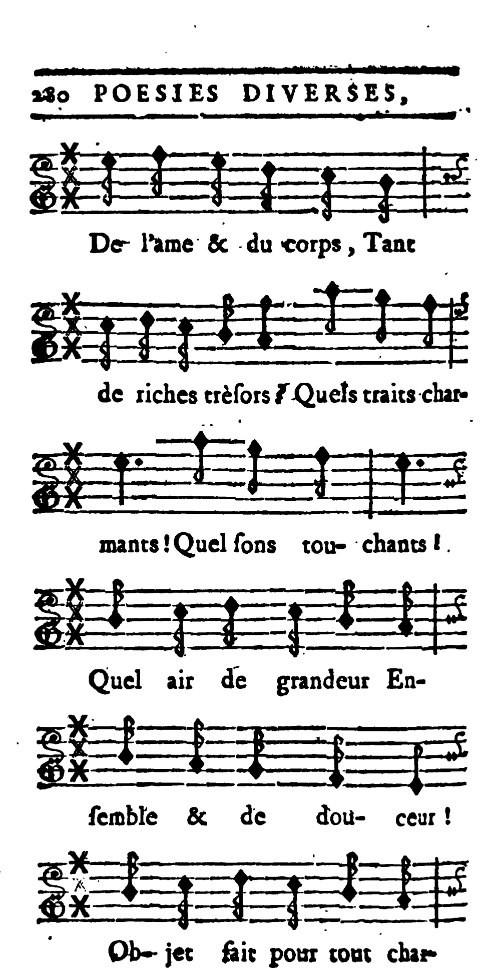
eux, Son port majestueux, Son teint
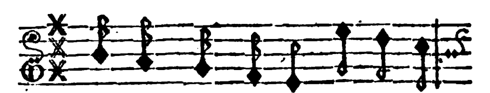


radieux, Ni ses beaux yeux. Que.
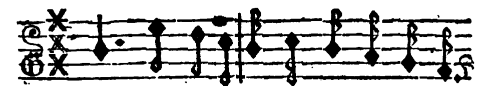


Qui vit-on jamais Ré-unir tant d'atraits,

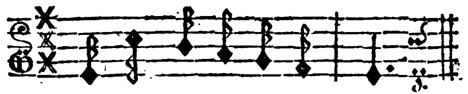

De l'ame & du corps, Tant
de riches trèsors ? Quels traits char-
mants ! Quel sons tou- chants !
Quel air de grandeur En-
semble & de dou- ceur !
Ob- jet fait pour tout char-



mer, Qu'on n'ose aimer, Mais admi-



rer, Mais ado-rer ; Fuyez loin de ses
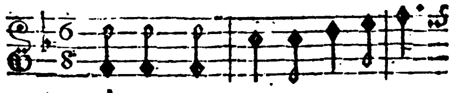


autels, Prophanes mor- tels. Que.

PORTRAIT.
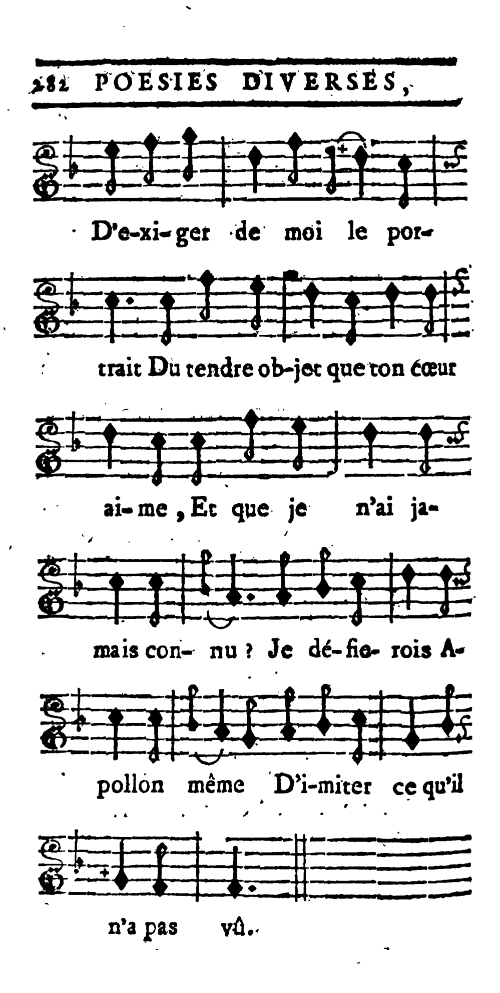
M. de Montfort, Ingenieur, & ami de l'Auteur, l'avoit prié de faire le Portrait de sa Maitresse que celui-ci ne connoissoit pas, & qu'il n'avoit jamais vue.

Sur l'air : M. le Prevôt des Marchands.

PREMIER COUPLET.



AMi, n'es- tu pas indis-cret


D'e-xi-ger de moi le por-
trait Du tendre ob-jet que ton cœur
ai-me, Et que je n'ai ja-
mais con- nu ? Je dé-fie-rois A-
pollon même D'i-miter ce qu'il
n'a pas vû.

II. COUPLET.

Prenons de Vénus les beaux yeux,
D'Hebé le souris gracieux,
Le sein & la bouche de Flore,
D'Amour même tous les appas,
Les bras & les mains de l'Aurore,
Avec la taille de Pallas.

III. COUPLET.

Sans doute ce portrait flateur
Est celui qu'au fond de ton cœur
A gravé le Dieu de Cithere :
Tu reconnois ces traits charmans ;
Mais c'est un portrait circulaire,
Qu'il a fait pour tous les amans.

IV. COUPLET.

Colin, en voyant ce portrait,
Y croira trouver trait pour trait
Tout ce qu'il adore en Lisette ;
Lisandre, les beautés d'Iris,
Pierrot, les charmes de Nanette,
Damon, les graces de Cloris.

V. COUPLET.

L'Amour, à travers son bandeau,
Fait voir tous les objets en beau :
L'Amant fameux de *Dulcinée*

Sert de modele aux amoureux ;
Une *Maritorne* fannée,
Eſt une Déeſſe pour eux.

VI. COUPLET.

Non, que l'objet qui t'a charmé
Ne ſoit bien digne d'être aimé :
Je le crois, mais conviens toi-même
Qu'on n'imagine la beauté
Que dans les traits de ce qu'on aime,
Et dont le cœur eſt enchanté.

PORTRAIT

DE MADAME LA BARONNE DE BLANCHE.

Cette Dame née à Prague, & veuve de M. le Baron de Blanche, Envoyé du Roi de Pologne dans pluſieurs Cours, étoit à Philisbourg lors de la priſe de cette ville. Elle vint de-là à Strasbourg & enſuite à Paris, où elle demeure préſentement.

Sur l'air : De Blot, *ci-devant page 267.*

PREMIER COUPLET.

DIeux ! quelle eſt ma ſurpriſe extrême !
Vous venez, dit-on, de Boheme ;

Non, non, vous deſcendez des Cieux,
Baronne plus belle qu'un Ange ;
Et, quoi qu'étrangere en ces lieux,
Vous n'y paroiſſez point étrange.

II. Couplet.

Que de graces, que de fineſſe,
Que d'attraits & de gentilleſſe !
Que votre accent a de douceur !
Qu'il ſied bien à votre viſage !
Ce joli jargon parle au cœur,
Bien mieux que le plus pur langage.

III. Couplet.

Mais un langage encor plus tendre,
Et qui de tous ſe fait entendre,
C'eſt celui que parlent vos yeux ;
Et leur impreſſion ſecrette,
Juſques aux plus ſauvages lieux
N'auroit pas beſoin d'interprête.

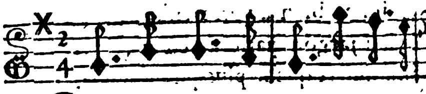
PORTRAIT

DE MADEMOISELLE DANGEVILLE,

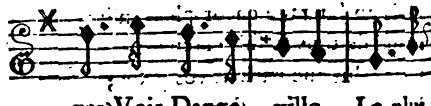
Actrice de la Comédie Françoise. *Voyez la page 258 du premier volume.*

Sur l'air : Du Tambourin de Jephté.

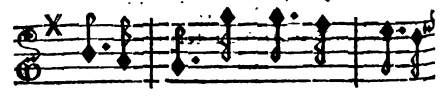
PREMIER COUPLET.
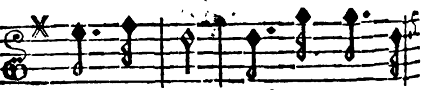


COmment, sans danger De s'enga-



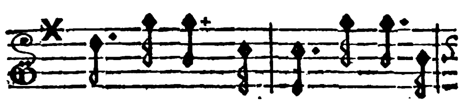
ger? Voir Dange- ville, Le plus



in-constant Par elle est fi- xé



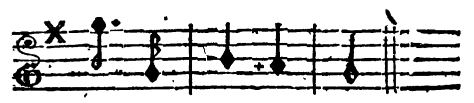
dans l'in- stant. Mais c'est sans re-



tour; Un tendre a- mour Eſt inu-



tile : Sans vouloir ai- mer, El-



le veut tout char- mer.

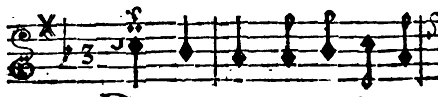
II. Couplet.

Les yeux de Cypris,
D'Hébé le ris,
Le teint de Flore,
Du goût, de la voix,
Des graces juſqu'au bout des doigts.
La légereté,
Et la gaité
De Terpſichore,
Forment le portrait
De ce charmant objet.

PORTRAIT

DES FILLES DE L'OPERA.

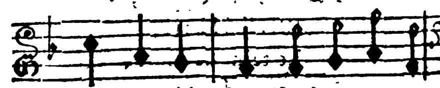
Parodie de l'air de l'Opera des Sens : De l'amour tout subit les loix. *Sur les mêmes rimes.*



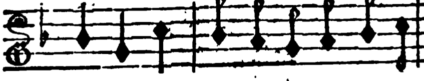
DE l'A-mour me-prisant les



loix, Nous aimons sans gout & sans
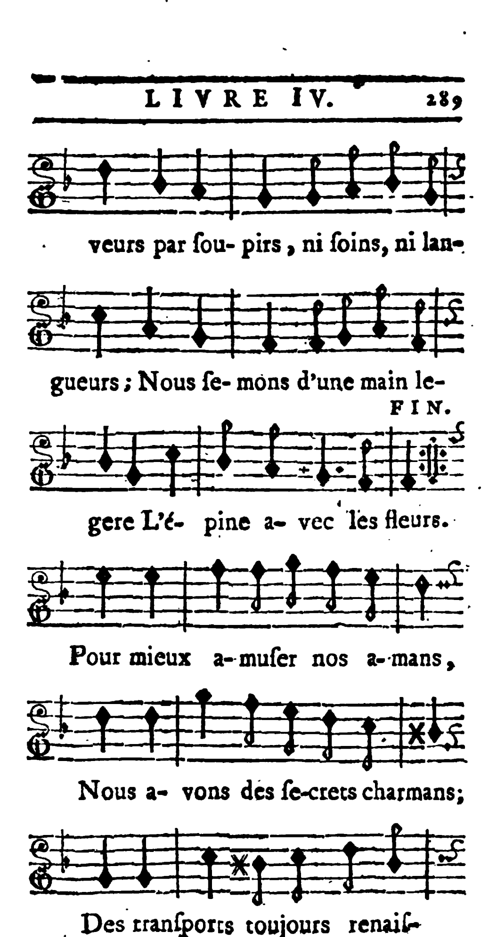


choix, En pa- yant chacun peut nous
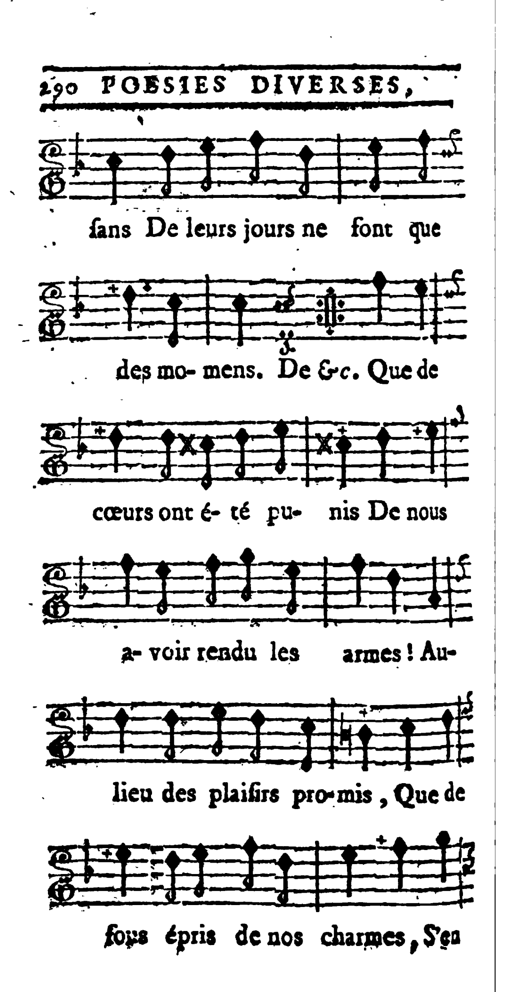


plaire, Et nous a- busons de nos

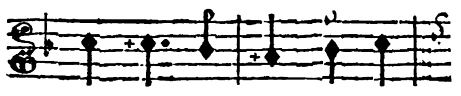
droits. On n'obtient jamais nos fa-

veurs

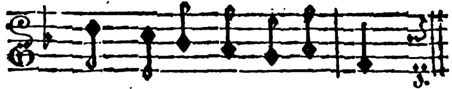

veurs par ſou- pirs, ni ſoins, ni lan-
gueurs; Nous ſe- mons d'une main le-
FIN.
gere L'é- pine a- vec les fleurs.
Pour mieux a-muſer nos a-mans,
Nous a- vons des ſe-crets charmans;
Des tranſports toujours renaiſ-



ſans De leurs jours ne ſont que
des mo- mens. De &c. Que de
cœurs ont é- té pu- nis De nous
a- voir rendu les armes ! Au-
lieu des plaiſirs pro-mis, Que de
fous épris de nos charmes, S'en



ſont re- pen- tis! Trop heu-



reux d'être ſage à ce prix. D 2.

PORTRAIT
DE MONSIEUR DE COIGNI.

Ce Seigneur, fils du Maréchal de France de ce nom, périt malheureuſement il y a quelques années. Il fut regretté du Roi & de toute la Cour. Peu d'hommes ont poſſedé des qualités auſſi aimables, & peu de courtiſans ont été plus aimés.

Sur l'air : De Blot, *ci-devant page* 267.

PREMIER COUPLET.

COmblé des dons de la nature,
Coigny prévient par ſa figure;
Et brave & galant tour à tour;
Son courage égale ſa grace:

Fait pour la gloire & pour l'amour,
Il semble le Dieu de la Thrace.

II. COUPLET.

Que sa douceur & son courage
Forment bien, par leur assemblage,
Le caractere du Héros !
Cet Hercule, que rien n'égale,
N'eût point illustré ses travaux,
S'il n'avoit filé pour Omphale.

PORTRAIT

DE MONSIEUR LE BARON DE REICH.

Ce Gentilhomme Allemand, bon buveur, étoit souvent à Saverne chez feu M. le Cardinal de Rohan, où l'Auteur fit ces Couplets.

Sur l'air : De la Musette d'Ajax, *ci-devant page* 268.

PREMIER COUPLET.

EST-ce le Pere Silene
Ou le Baron que je vois ?
C'est sa trogne, sa bedaine,
Son air, son geste & sa voix.
Quelle vigueur pour son âge !
Quel aimable badinage !

Quels propos joyeux & grivois !
Est-ce le Pere Silene
Ou le Baron que je vois !
C'est sa trogne, sa bedaine,
Son air, son geste & sa voix.

II. COUPLET.

Tel au milieu des Bacchantes,
Par ses Chansons pétulantes,
Il les amusoit autrefois.
Est-ce le Pere Silene
Ou le Baron que je vois ?
C'est sa trogne, sa bedaine ;
Son air, son geste & sa voix.

III. COUPLET.

Rappellons-nous la mémoire
De ses prouesses à boire,
Et de ses amoureux exploits.
Est-ce le Pere Silene
Ou le Baron que je vois ?
C'est sa trogne, sa bedaine ;
Son air, son geste & sa voix.

IV. COUPLET.

Le petit Dieu de Cythere
Plus d'une fois l'a vû faire
Un *vuidre-com* * de son carquois.

* *Vase à boire ; terme Allemand.*

Eſt-ce le Pere Silene
Ou le Baron que je vois ?
C'eſt ſa trogne, ſa bedaine,
Son air, ſon geſte & ſa voix.

V. COUPLET.

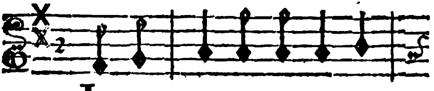
Taupe à lui, tous à la ronde.
Qu'à nos chants l'écho réponde,
Et répete cent & cent fois ;
Eſt-ce le Pere Silene
Ou le Baron que je vois ?
C'eſt ſa trogne, ſa bedaine,
Son air, ſon geſte & ſa voix.

PORTRAIT

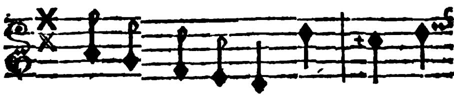
DE FEU MONSIEUR LE MARÉCHAL DE LOWENDAL.

Les Portraits ſuivans n'ont pas encore été imprimés, & n'ont été faits qu'après l'édition des Piéces dérobées. *Voyez la page 250 de ce ſecond volume.*

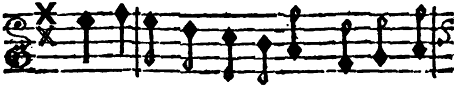
Sur l'air : De la marche des Houlans : à pied comme à cheval.



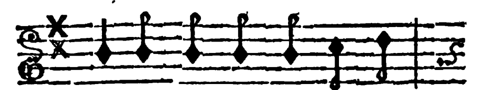
JE peins un Maré-chal Bra-



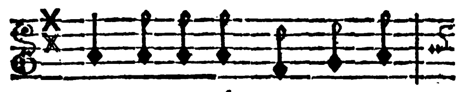
ve comme Anni- bal, Au port ma-



jestueux & Marti- al, Soutien du



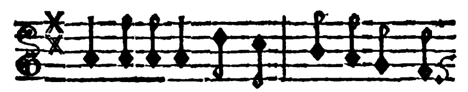
Sceptre Royal, A Berg-op-
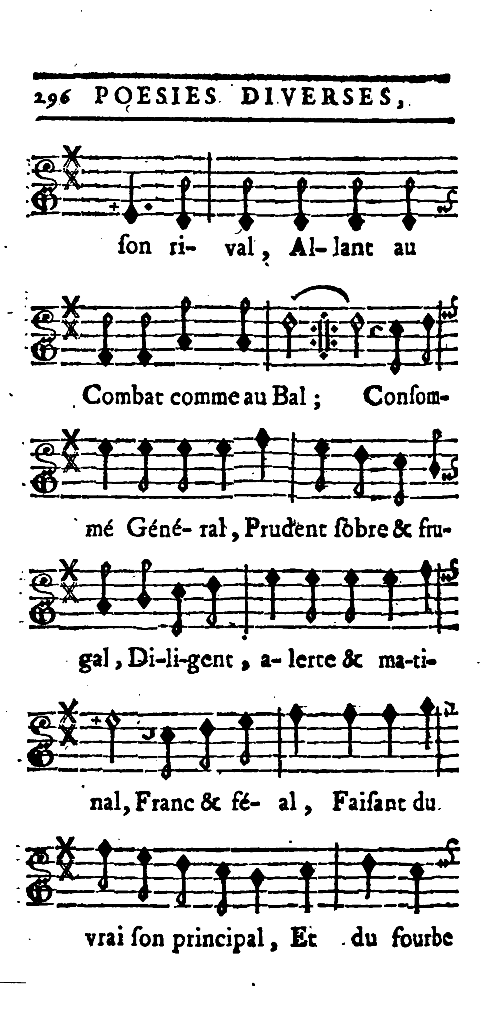


zoom si fa- tal, Qui fit tant



de ba-ca-nal Dans le camp



Impe-ri-al, L'a mi de Maurice &

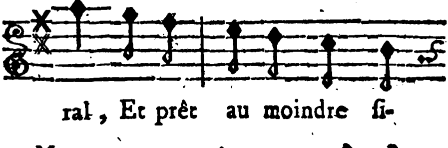

son ri- val, Al- lant au
Combat comme au Bal; Consom-
mé Géné- ral, Prudent sobre & fru-
gal, Di-li-gent, a- lerte & ma-ti-
nal, Franc & fé- al, Faisant du
vrai son principal, Et du fourbe

en-ne-mi ca- pi- tal ; Fer-

me, conſtant, toujours é- gal ;

Ami ſincere & loyal ; Amant ten-

dre & cordi-al ; Genereux & libe-



ral, Et prêt au moindre ſi-



gnal. Ce Heros dont le Che-

val A- voit pour nom Bu-ce-

phal, Près de lui n'eſt qu'un bru-

tal. Ce portrait n'eſt pas ſi

mal: En re- connois-tu l'o ri- gi-

nal? Oui, trait pour trait c'eſt Lovendal.



PORTRAIT
DE DON MAYEUR,
Abbé de Clairvaux, de l'Ordre des Bernardins.

Sur le même air que le précédent.

JE peins ce général
De Clairvaux ou Clairval,
Qu'à sa mine on prendroit pour Annibal,
Tant il a l'air martial
Malgré l'habit monacal;
Qui sçait, au moindre signal,
Faire obéir tout vassal,
Sans prendre un ton bourru ni brutal;
Mais un air verd quoiqu'amical.
Généreux, liberal,
Doux, sincere & loyal,
Et d'un zèle vraiment pastoral,
Compatissant, cordial;
Pere tendre & féal,
Qui d'un pas ferme & toujours égal,
Conduit & régit son bestial.
Équitable, impartial,
Aussi reglé qu'un Journal,

Son exemple est un phanal ;
Le bien est son point final ;
Le plus grand bien son rival ;
Et son dessein principal
Dont il fait son capital,
Est de détruire le mal
Et de soutenir l'ordre Claustral.
Voilà Don Mayeur en total.

PORTRAIT
DE MONSIEUR MONNET,
Directeur de l'Opera Comique.

Il a déja été parlé de M. Monnet dans le premier Tome, page 136.

Sur le même air que le précédent.

PEau bise & poil brunet,
Dents blanches comme lait,
Le regard d'un furet,
Le corps bien-fait,
L'air guilleret
Et folet ;
Ni trop sec ni trop replet ;
Grand ni basset,

Beau ni laid;
Rable nerveux de mulet,
Ami reconnois-tu ce portrait ?
Oui, trait pour trait,
Voilà Monet.
En amour volage & coquet
Comme un roquet,
Semillant & vif comme un friquet;
Toujours, pour remplir son gousset,
Allant au fait,
Et jamais distrait
De son objet.
Industrieux, sage & discret;
Aussi ribaud qu'un baudet,
Aussi futé qu'un minet,
Aussi flateur qu'un barbet,
Conduisant bien son bidet,
Sachant donner le torquet,
Plumant sans bruit le poulet,
Trompant Suson & Babet,
Engeolant par son caquet,
Ami, Maître, Maitresse & Valet,
Oui, trait pour trait,
Voilà Monet.

PORTRAIT

DE MONSIEUR LE MARÉCHAL DE RICHELIEU,

Lorsqu'il assiégeoit Port Mahon.

Sur l'air : Du Menuet d'Exaudet, *ci-après page 314.*

RICHELIEU
En tout lieu
Se signale;
Pour le mirthe ou le laurier,
Bon Amant, bon guerrier,
Son ardeur est égale.
Tour à tour
En amour,
A la guerre,
Ville, Maitresse, Ennemis
Par lui dabord sont mis
Par terre.
Toujours sûr de la victoire,
Au moindre signal de gloire,
Il est prêt,
Dès qu'il plait
A son Maître

Qui sçait qu'il triomphera
Sitôt qu'on le verra
Paroître.
Vange-moi,
Dit son Roi;
L'Angleterre
Vient d'attaquer mes Vaisseaux:
A Mahon, sur les flots
Va porter mon tonnerre.
Il descend;
Tout se rend:
A ses charmes
Le beau sexe rend son cœur;
L'Anglois à sa valeur
Les armes.

PORTRAIT
DE MADAME DURUMIN,
Petite fille de Madame de Pompone.

Sur l'air: De la marche des Houlans, *ci-dev. page* 294.

LOrsque le verre en main
L'aimable Duremin
Chante d'un air badin.

Joyeux refrain,
Son gosier met tout en train:
De mille amours un essain
Vole & fait fuir le chagrin;
Le plaisir renaît soudain.
Cette Belle est l'ame d'un festin;
Elle animeroit un Rabbin.
Qu'elle verse du vin,
C'est un nectar divin;
Et tel qu'Hebé le verse à Jupin.
Œil assassin
Sans dessein,
Souris tendre & malin.
Des graces c'est le vrai magasin
Que ses yeux, sa bouche & son sein.
De l'esprit comme un lutin;
Le goût délicat & fin,
Et le gosier d'un serin.
Qui la voit résiste envain;
La raison n'est pas un frein,
Et son triomphe est certain.
Tous les cœurs sont son butin;
Son empire est souverain;
Elle séduiroit le plus grand Saint,
Et damneroit un Capucin.

PORTRAIT DE THÉMIRE.

Voyez la page 111 du Tome premier, & les pages 8 & 247 de celui-ci.

Sur le même air que le précédent.

PEau blanche comme lait,
Cheveux noirs comme jais,
Joli nez, fait
De Vénus en cachet.
Regard vif, tendre & coquet,
Souris malin & follet,
Sein blanc, ferme & rondelet,
Taille fine, & tout parfait
Depuis le talon jusqu'au sommet,
De Thémire c'est le portrait.
Tout enchante, tout plaît
Dans ce gentil objet.
Tel qui la voit est pris au gobet;
Faites dans un seul sujet
Des graces un extrait,
Et vous l'aurez peinte trait pour trait.
Ce qu'elle voit elle le sçait;
Le vieillard & le roquet,
Le robin & le plumet,
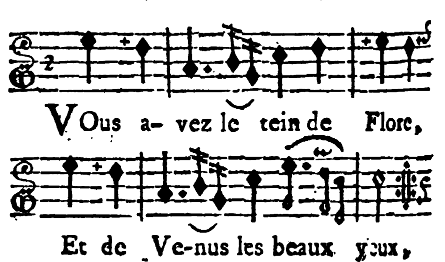
Financier, petit collet,
Tous donnent dans le torquet.
L'Amour la suit en barbet ;
Mais malheur à l'indiscret
Qui la prendra tout à fait ;
Car, s'il n'est pas son valet,
Il poura bien avoir son paquet.
De Thémire c'est le portrait.

PORTRAIT

DE MADEMOISELLE DE BERVILLE,

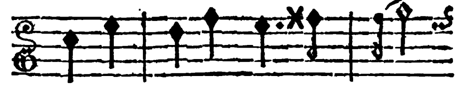
Fille du Lieutenant Général de ce nom, qui vouloit que M. Roy, le Poëte Lyrique, & M. l'Abbé de l'Attaignant la chantassent alternativement en impromptu. On ne rapporte ici que les Chansons de M. l'Abbé de l'Attaignant. *Voyez le Tome I. pag.* 261.

Sur l'air : Votre cœur aimable Aurore.

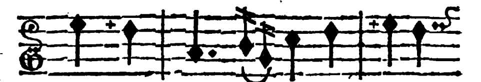




La tail- le de Ter-psi- co- re,



Et son esprit qui vaut mieux;



Vous ê- tes comme Pan- dore



Qu'embel-li- rent tous les Dieux.

Après le premier Couplet Mlle de Berville dit : Encore.

Faut-il vous le dire encore ?
Vous triomphez en tous lieux;
Vous brillez dès votre aurore
Comme un soleil radieux;
Mais quand aucun ne l'ignore,
Vous le sçavez encor mieux.

Elle dit : Encore.

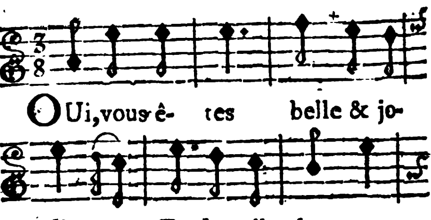
Belle comme un petit Ange,
Vos yeux peuvent tout dompter;
Mais c'eſt un travers étrange
De le faire répéter;
N'aimez point tant la loüange;
Songez à la mériter.

Encore, *dit la Demoiſelle.*

Quoique mon cœur vous adore,
Craignez de me révolter;
Vous dites toujours encore;
On ne peut vous contenter.
Je ne ſuis point un Centaure,
Et ne puis tant répéter.

POUR LA MEME.

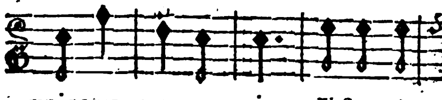
Sur l'air : Sans le ſçavoir.



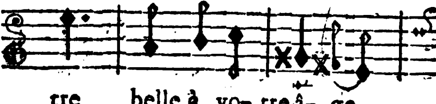
ces rem- pli-e : Chacun eſt

charmé de vous voir : Mais vous plai-

riez bien d'avan- tage, En ſentant



moins vo- tre pou-voir. Il faut ê-



tre belle à vo- tre â- ge,



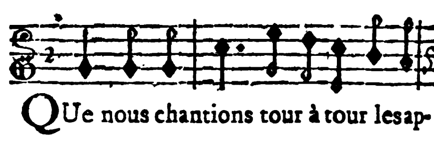
Sans le ſça- voir.

POUR LA MEME.

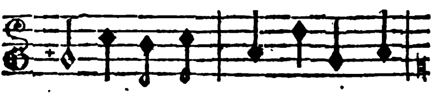
Sur ce qu'elle aimoit à s'entendre célébrer alternativement par M. Roy & M. l'Abbé de l'Attaignant.

Sur l'air : C'est-là ce qui m'étonne.

PREMIER COUPLET.



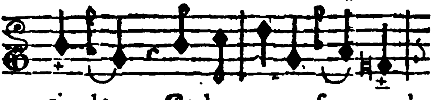
QUe nous chantions tour à tour les ap-
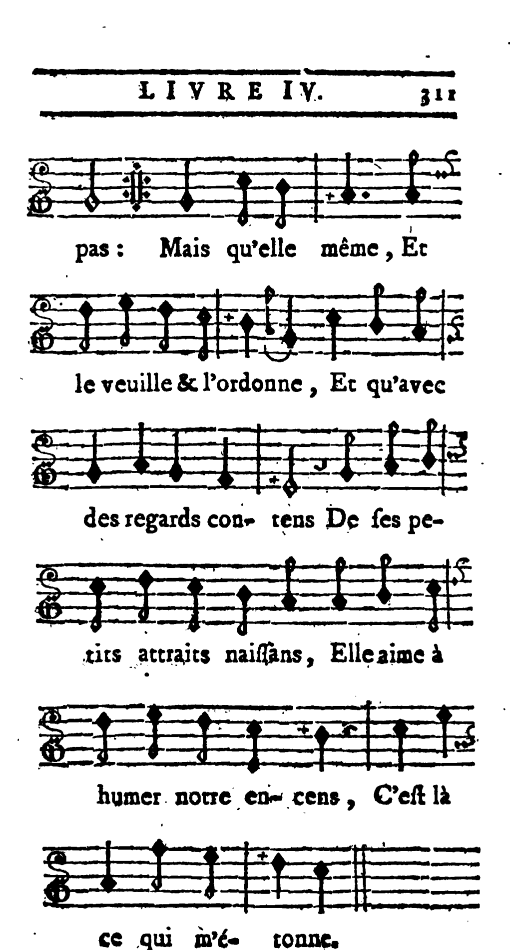


pas De l'aima- ble & jeune Ber-



vil- le, A l'amour rien n'est diffi-



ci- le ; Ce-la ne me sur- prend


pas : Mais qu'elle même, Et
le veuille & l'ordonne, Et qu'avec
des regards con- tens De ses pe-
tits attraits naissans, Elle aime à
humer notre en- cens, C'est là
ce qui m'é- tonne.

II. COUPLET.

Qu'Amour épris par tout ſuive vos pas;
Que pour vous il quitte ſa mere,
Et que ce Dieu cherche à vous plaire,
Cela ne me ſurprend pas;
Mais que craignant qu'il ne vous abandonne,
On vous l'entende rapeller,
Et que vous oſiez lui parler;
Qu'on vous le voye cajoler,
C'eſt-là ce qui m'étonne.

III. COUPLET.

Que mille amans charmés de vos appas,
Tour à tour chantent vos louanges;
Que l'on vous mette au rang des Anges,
Cela ne me ſurprend pas;
Mais quand je vois votre maman mignone
Avec de Bar * vous éxalter,
Et ſans crainte de vous gâter,
Devant vous-même vous vanter,
C'eſt-là ce qui m'étonne.

* *Madame la Comteſſe de Bar.*

PORTRAIT

PORTRAIT DE LA MEME.

Sur l'air : Lorſque l'amour eſt à la chaſſe. *ci-devant page* 206.

PREMIER COUPLET.

Rien à la Cour, rien à la ville
N'eſt auſſi charmant que Berville ;
Et la Muſe la plus ſtérile
Dabord pour Elle enfanteroit.
A ſon regard tout eſt facile ;
Même un mort reſſuſciteroit.

II. COUPLET.

Oüi, c'eſt une Nimphe charmante,
Soit qu'elle parle ou qu'elle chante ;
En ſe taiſant même elle enchante :
Ses regards valent bien ſa voix ;
Et ſi ſa bouche eſt éloquente,
Ses yeux le ſont plus mille fois.

PORTRAIT
DE MADAME FAVART,
Célebre Actrice de la Comédie Italienne.

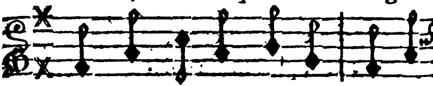
Un ami de Madame Favart *avoit dit à M. l'Abbé de l'Attaignant qu'il étoit surpris qu'ayant fait des Couplets à l'honneur de tant de gens, il n'eût pas célébré les talens de cette charmante Actrice. L'Auteur lui répondit par le couplet suivant.*

Sur l'air : Du Menuet d'Exaudé.

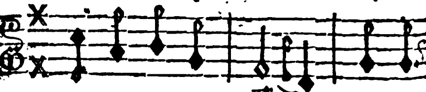


J'Ai chanté La beauté, La jeu-

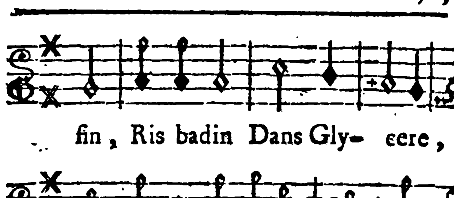
nesse, Tout ce qu'on nomme agré-



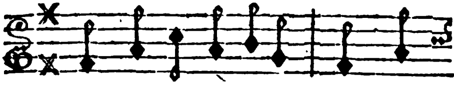
ment, Don de plaire & ta-lent, Gra-



ces & gen-til- lef- fe ; . Regard



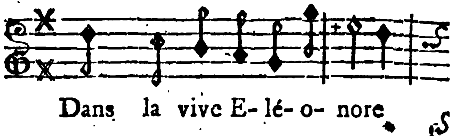
fin, Ris badin Dans Gly- cere,



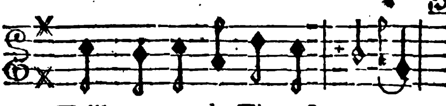
Dans Chloé jo-li mi- nois, De
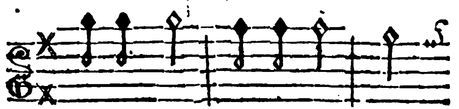


The-mire la voix Lége- re.
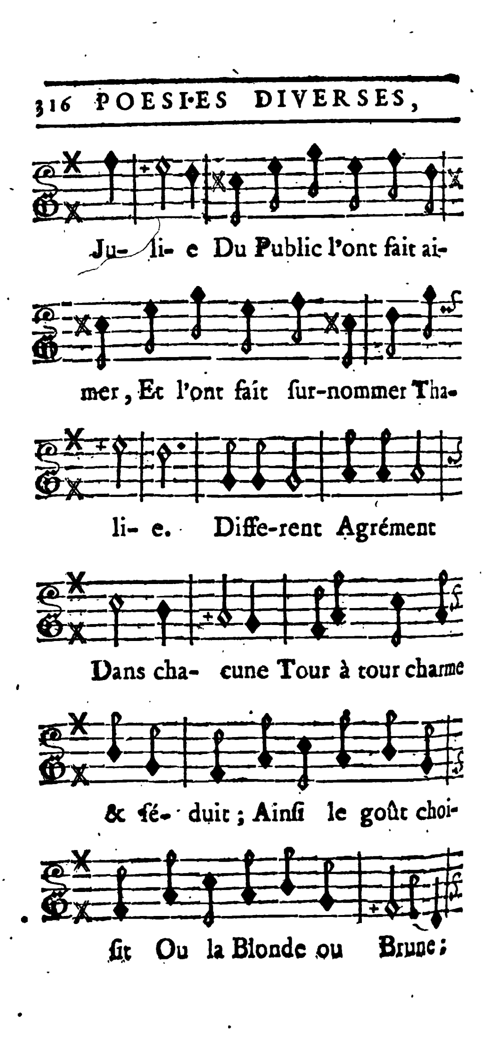


Dans la vive E- lé- o- nore
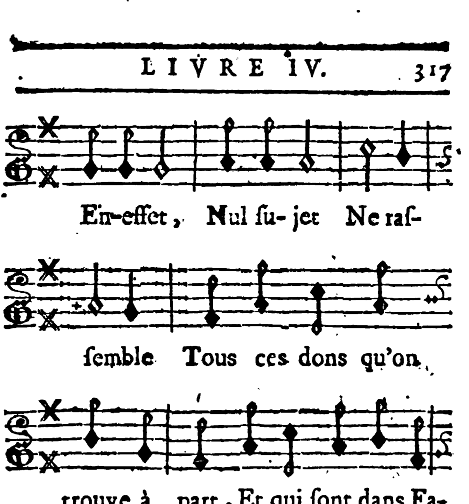


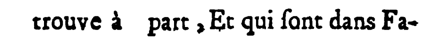
Taille & pas de Therpsi-co- re;
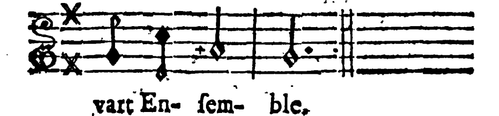


Gestes, tons & façons Dans


Ju- li- e Du Public l'ont fait ai-
mer, Et l'ont fait sur-nommer Tha-
li- e. Diffe-rent Agrément
Dans cha- cune Tour à tour charme
& sé- duit; Ainsi le goût choi-
sit Ou la Blonde ou Brune;


En-effet, Nul ſu- jet Ne raſ-
ſemble Tous ces dons qu'on


trouve à part, Et qui ſont dans Fa-


vart En- ſem- ble.



PORTRAIT

DE MADEMOISELLE CORALINE,

Charmante Actrice de la Comédie Italienne.

On avoit invité l'Auteur à diner avec Mlle Coraline, & au dessert, comme on le pressoit de chanter, il fit ce couplet.

Sur le même air que le précédent.

DEux grands yeux
Radieux,
Vifs & tendres,
Plus beaux mille fois que ceux
Dont les funestes feux
Mirent Pergame en cendres.
Le souris
De Cypris,
Tresse blonde,
Mine pleine d'agrémens,
Et les plus belles dents
Du monde.
Tein de lys & sein d'albâtre,
Le port d'un Cléopatre,
Et deux bras

Ronds & gras ;
Chaque veine ,
En relève la blancheur
Par certains traits, couleur
D'ebene.
La santé ,
La gaité
De Thalie ,
Toute sa vivacité ,
Sa volubilité ,
Ses graces , sa folie.
A ces traits ,
Tous d'après
Mon modèle ,
C'est Caroline , dit-on ;
Hé , oui , dit Cupidon ,
C'est Elle.
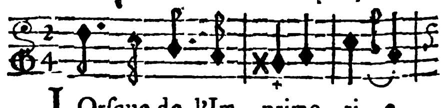


PORTRAIT.

De Mademoiselle MARBOURG,

Fille aimable & galante, qui avoit prié un de ses amis de la mener dans une Imprimerie pour y voir travailler les Ouvriers, & qui, sans s'y attendre, lorsque la Feuille sortit de dessous la Presse, y trouva la Chanson suivante. Cette Piéce a été attribuée à M. l'Abbé de l'Attaignant, parce qu'on a cru y retrouver son stile & son goût. Il ne s'en est point défendu, & pour cette raison on ne fait nulle difficulté de la placer ici.

Sur l'air : Du Cap de Bonne Espérance.
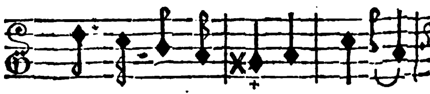
PREMIER COUPLET.
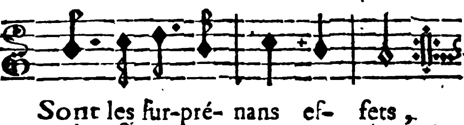


LOrsque de l'Im- prime- ri- e



Vous admi- rez les se- crets,



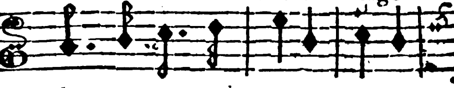
Qui de l'art & du ge- ni- e



Sont les ſur-pré- nans ef- fets,

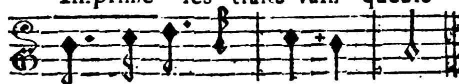


J'ad-mire bien da-van- tage



Comment un jo- li vi- ſa- ge

Imprime ſes traits vain- queurs



Dans le fond de tous les cœurs.

II. COUPLET.

Les reſſorts de cette Preſſe
Se comprennent aiſément ;
Je conçois l'art & l'adreſſe
De tout cet arrangement ;
Mais je ne ſçaurois comprendre
Comment un ſeul regard tendre
Grave tant de traits vainqueurs
Dans le fond de tous les cœurs.

Or

III. Couplet.

Cet air fin, ce doux ſourire,
Ce je ne ſçais quoi charmant,
Qu'en vous tout le monde admire;
Marbourg, dites-nous comment,
Quand l'Art n'y ſçauroit atteindre,
Dans l'inſtant il va ſe peindre
Et porter des traits vainqueurs
Juſqu'au fond de tous les cœurs.

IV. Couplet.

Ce n'eſt qu'avec l'art de plaire
Que s'impriment tant d'attraits,
Avec un beau caractere,
Qui ne s'efface jamais.
J'en fis l'épreuve moi-même,
Quand le Dieu qui fait qu'on aime
Grava vos attraits vainqueurs
Sur le plus tendre des cœurs.

V. Couplet.

Amour, c'eſt de ton Empire
L'ornement & le ſoutien;
Dès qu'on la voit, on deſire;
Qui l'aime, n'aime plus rien.
Ta Maman n'eſt pas plus belle,

Et ne ſçait pas l'art mieux qu'elle,
D'imprimer des traits vainqueurs
Dans le fond de tous les cœurs.

VI. COUPLET.

Eſt-il vrai, Dieu de Cithere,
Qu'une fois tu t'y mépris ?
Que tu la pris pour ta mere
A ſon aimable ſouris ?
Ta mépriſe eſt excuſable ;
Car ce ſourire adorable
Imprime ſes traits vainqueurs
Juſqu'au fond de tous les cœurs.

VII. COUPLET.

Sa beauté fait ſa parure ;
Elle plaît ſans ornemens,
Et ne doit qu'à la nature
Tout ce qu'elle a d'agrémens :
Ses petites façons vives,
Ses graces toujours naïves
Impriment leurs traits vainqueurs
Juſqu'au fond de tous les cœurs.

VIII. COUPLET.

Amour, c'eſt-là ton Ouvrage ;
En eſt-il de quelque Auteur,

Qui mérite davantage
Tous les ſoins de l'Imprimeur ?
Heureux, qui met ſous la Preſſe
Un Ouvrage, qui ſans ceſſe
Imprime des traits vainqueurs
Juſqu'au fond de tous les cœurs !

PORTRAIT

DE MADEMOISELLE D'ALLARD,

Fille de M. d'Allard, ancien Ecuyer du Roi, Seigneur de Chatou.

Sur l'air : Du Menuet d'Exaudé, *ci-devant page 314.*

JEune Hebé,
Un Abbé
Dont la plume
Rend exactement les traits ;
Et qui de maints portraits
A fait plus d'un volume,
De ſa main,
A deſſein
De vous peindre :
Il rend le mal & le bien ;
Pour vous, vous n'avez rien

A craindre.
Vous êtes belle & jolie;
Votre phisionomie
Et vos yeux
Gracieux,
Pleins de flame
Jusqu'au fond vous laissent voir;
Car l'œil est le miroir
De l'ame.
La douceur,
La candeur,
Ce me semble,
Sont vos moindres attributs;
Talens, graces, vertus
Chez vous d'accord ensemble;
Tout cela
Dit déja
Et reclame
Le bonheur dont jouira
Celui qui vous aura
Pour femme.
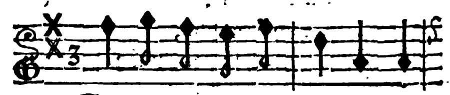


PORTRAIT

DE MADEMOISELLE CAMARGO,
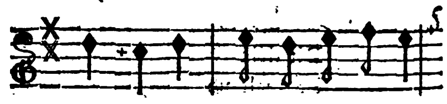
Célebre Actrice de l'Opera pour la Danse.

Ce Portrait qui a déja paru dans le Recueil des Piéces dérobées, *ne se trouve point ici à sa place. Il a été oublié à la page 288. Mlle Camargo est retirée de l'Opera depuis plusieurs années.*

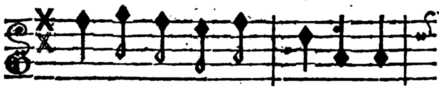
Sur l'air : Ma charmante Javotte.
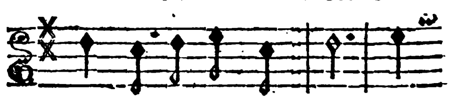


CAmargo, que de gra-ces! Ter-



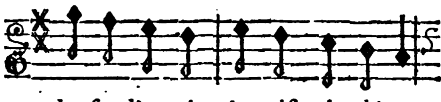
psi- cho-re ne t'é-ga-le pas :



Les amours sur tes traces Ont



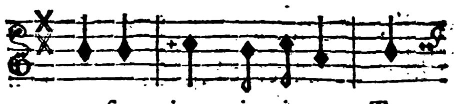
peine à suivre tes pas. Tu
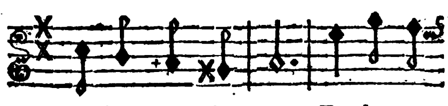


danses d'un air plus vif, plus léger :



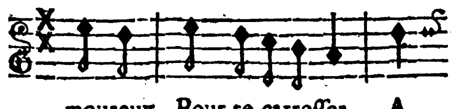
Qu'ils ne peu- vent volti-ger : Ils



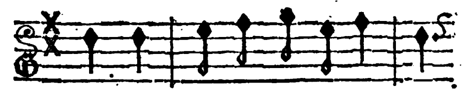
ne sçauroient i- mi- ter Ton
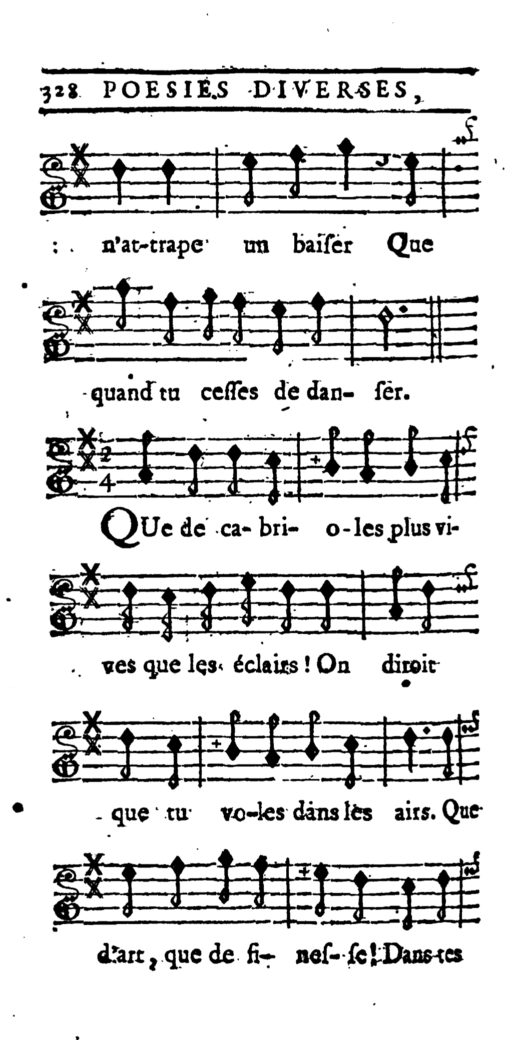


a- dresse à sau- ter. Zephyr a-
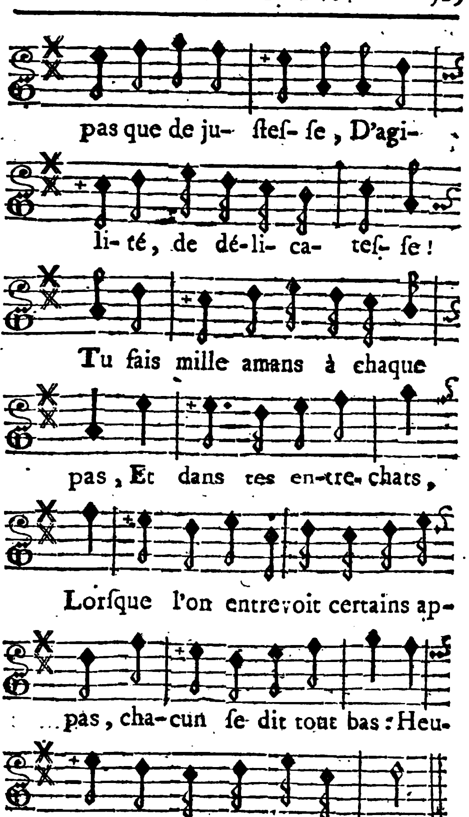


moureux, Pour te carresser, A
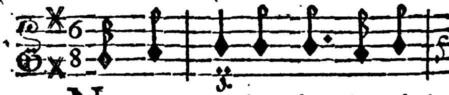


beau cou- rir & s'empresser, Il


n'at-trape un baiſer Que
quand tu ceſſes de dan- ſer.
QUe de ca- bri- o-les plus vi-
ves que les éclairs ! On diroit
que tu vo-les dans les airs. Que
d'art, que de fi- neſ- ſe ! Dans tes
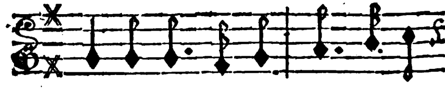

pas que de ju- ſteſ- ſe, D'agi-
li- té, de dé-li- ca- teſ- ſe!
Tu fais mille amans à chaque
pas, Et dans tes en-tre-chats,
Lorſque l'on entrevoit certains ap-
pas, cha-cun ſe dit tout bas: Heu-
reux qui la tient dans ſes bras!

PORTRAIT DE NOS PETITS MAITRES.

Sur l'air : Paris est au Roi.



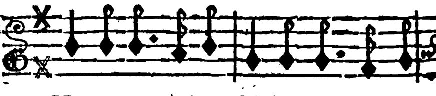
NOs jeu- nes blondins sont de
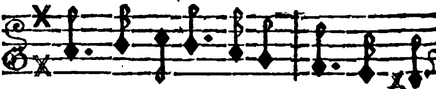


vrais pantins ; On di- roit que leur



corps se meut par ressorts ; Pincés,



Maronés, lèchés, bichonés, sentant



l'ambre & l'iris comme des pots pour-

ris : Les toi let- tes des co-
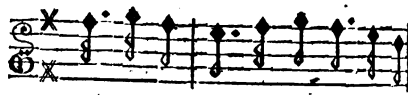
quêt-tes ne du-rent pas plus long-

tems : Ils s'ad- mirent, ils se

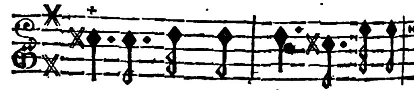
mirent dans leurs agrémens, Leurs a-

ju-ſtemens, Nos jeu &c. Froid au

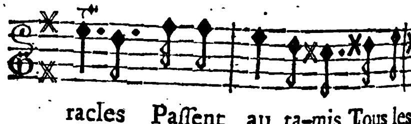
ſu-per-la-tif, Leur ton eſt dé-ci-



ſif ; En a- mour ils font tous des mi-



racles : Aux ſpe- ďa- cles, Ces O-



racles Paſſent au ta-mis Tous les



beaux eſ-prits. Nos jeunes &c.



PORTRAIT
DES AMOURS,
A la Cour, à la Ville, au Village.

C'est un Paysan qui parle.

Sur l'air ; Du Menuet-d'Exaudé, *ci-devant page* 314

LEs grandeurs,
Les honneurs,
La fortune,
Tout cela me tente peu,
Je vous en fais l'aveu ;
Trop de bien importune.
Etre aimé
Et charmé
D'une Belle,
C'est-là le souverain bien ;
Tout le reste n'est rien
Sans elle.
Tenez, dans notre Village,
On n'en veut pas d'avantage.
Un objet
Qui nous plaît

Peut ſuffire ;
Joyeux, on nous voit ſauter,
Courir, danſer, chanter
Et rire.
Quelquefois
Vos Bourgeois
Qu'on envie,
Au ſein même des plaiſirs
Pouſſent de gros ſoupirs ;
Quelle mélancolie !
A la Cour,
Ce ſéjour
Où tout brille,
On rit d'un ris emprunté,
Quand chez nous la gaîté
Pétille.

FIN

du quatriéme & dernier Livre du Tome ſecond de ces Poëſies.

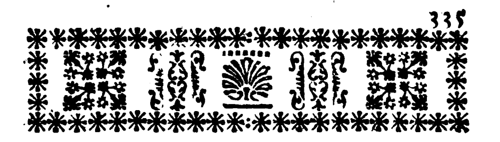


TABLE DES PIECES

Contenues dans ce Volume.

LIVRE PREMIER.

MADRIGAL *à Mlle Michel.* Page 1
Autre, *à la même.* 4
Autre, *pour la même.* Ib.
Autre, *à la même, en lui envoyant un Serin.* 5
Madrigal, *sur la Maitresse de son ami.* Ib.
Madrigal, *sur l'absence d'une Maitresse.* 6
Madrigal, *à une Maitresse sur le départ d'un Rival.* Ib.
Madrigal, *à Madame Rossignol, Intendante de Clermont, ensuite Intendante de Lyon, sur sa belle voix.* 7
Autre, *à la même.* Ib.
Madrigal, *à Madame le Leu. Cette Dame envoyoit demander des nouvelles de*

l'Auteur qui avoit mal à la jambe. 8
Autre, *à la même.* Ib.
Madrigal, *sur le Papillon.* 9
Madrigal, *à Madame de Richerant, parente de l'Auteur qui l'alloit voir, & qui la trouva s'habillant.* Ib.
Madrigal, *à Mlle d'Herbigni. Cette Demoiselle avoit chanté la Cantatille de l'Inconstance, & elle disoit qu'elle l'aimoit beaucoup : sur quoi l'Auteur fit cet Impromptu.* 10
Madrigal. 11
Madrigal, *à Madame la Comtesse de B... qui avoit défié l'Auteur de faire des vers pour une vieille Dame, la Comtesse de P... dont le visage ressembloit au masque de Vertumne.* Ib.
Epigramme, *à la femme d'un Avocat de Reims, ami de l'Auteur.* 12
Epigramme, *à un mauvais Auteur de Reims, qui avoit fait un recueil de Piéces détachées.* Ib.
Autre, *au même.* 13
Epigramme, *pour un Mari pédant.* Ib.
Epigramme, *à M. le Maréchal de Saxe, lorsque le Roi lui donna le Gouvernement des Pays-Bas.* 14
Autre, *au même, sur le même sujet.* Ib.
Autre, *au même, sur le même sujet.* 15
Epigramme, *à une jeune Demoiselle qui n'étoit pas jolie, mais qui peignoit parfaitement. Elle avoit prié l'Auteur de*

faire son portrait en vers, lui promettant en revanche de le peindre lui-même ; mais elle n'attrapa point sa ressemblance. Ib.
Epigramme, *contre une personne qui, après avoir maltraité l'Auteur, lui témoignoit beaucoup d'amitié, dans la crainte, disoit-elle, qu'il ne fît des vers contre elle.* 16
Epigramme, *à un Ami contre son Rival.* Ib.
Autre, *au même contre le même.* 17
Epigramme, *sur ses Maitresses & ses Rivaux.* Ib.
Epigramme, *à M. l'Abbé Gueret, qui avoit badiné avec l'Auteur sur ce que celui-ci avoit acheté un fort beau Crucifix à l'inventaire d'Arlequin, & une Duchesse à celui d'un Docteur de Sorbonne.* 18
Epigramme, *contre une grande voix fausse.* Ib.
Epigramme, *sur un jeune homme de la ville de Reims.* 19
Epigramme, *à Madame d'Hérouville, qui avoit jetté de l'eau au visage de l'Auteur.* 20
Epigramme, *sur une personne qui avoit trop loué l'Auteur.* 21
Epigramme, *sur une personne qui avoit fait de mauvais vers contre l'Auteur.* Ib.
Epigramme, *sur feu M. Sigogne.* 22
Epigramme, *à M. de Begnicourt, sur*

trois sœurs dont il paroissoit mépriser le suffrage. C'étoient les Demoiselles Rouiller, Directrices de la Poste de Reims. Ib.
Epigramme, *à Mlle de Bourcolle.* 23
Epigramme, *à sa Maitresse, sur une Nôce du voisinage.* Ib.
Epigramme, *sur la Tragédie de Genseric de Madame Des-Houlieres. Cette Epigramme & les suivantes paroissent imprimées pour la premiere fois dans ce Recueil. Celle-ci est une traduction d'une Epigramme Latine.* 24
Epigramme. Ib.
Epigramme, *sur la mort de M. l'Archevêque de Tours, qui arriva dans le temps que le Clergé refusoit de payer le vingtiéme.* 25
Epigramme, *sur une Demoiselle un peu coquette, qui venoit de se marier.* Ib.
Epigramme, *à M. André, qui aime la Chimie, & a passé pour avoir trouvé la Pierre Philosophale. Il a une fille fort jolie & fort aimable qui a donné lieu à cette Epigramme.* 26
Epigramme, *à Mlle Lionnois, Actrice de l'Opera, dansant sous la forme du Diable sur ce Théâtre dans l'Opera de Zoroastre.* Ib.
Epigramme, *à une Dame avec qui l'Auteur étoit à l'Hôtel-de-Ville pour voir le Feu.* 27
Epigramme, *à M. Liottard, Peintre, qui*

faisoit le portrait d'une belle Angloise. Ib.

Epitaphe *de M. Godinot, Chanoine de Reims. Ce qui regarde M. Godinot n'a pas besoin d'une annotation particuliere après ce qui a été dit de ce Chanoine à la page* 78 *du deuxiéme Livre des Epîtres, Tome premier. On ajoutera seulement, qu'étant accusé de Jansénisme, on délibera après sa mort dans son Chapitre, si on lui refuseroit la sépulture. Le Chapitre de Reims avoit autrefois appellé de la Bulle* Unigenitus; *M. Godinot fut le seul qui ne révoqua pas son appel.* 28

Epitaphe *de M. le Maréchal de Saxe.* 30

Autre, *du même, sur ce qu'étant mort Lutherien, il ne pouvoit être enterré en terre sainte.* Ib.

Epitaphe *de M. le Maréchal de Lowendal mort à Paris le* 27 *du mois de Mai* 1755. *âgé de* 55 *ans. Il a été enterré dans l'Eglise de S. Sulpice le* 31 *du même mois.* 31.

Autre, *du même. L'Epitaphe suivante, telle qu'on la rapporte, n'est pas de M. l'Abbé de l'Attaignant. On en ignore l'Auteur. Elle fut mise dans le Mercure de France du mois de Juin* 1755, *second vol.* pag. 20. *Mais bien longtems avant qu'elle parût c'est-à-dire le lendemain de la mort de M. de Lovendal, j'avois entendu dire à notre Poëte que la mort le prenoit, comme Achile, par*

le talon. Il se peut faire que l'Auteur de ces vers ait pris de lui cette pensée. Ib.

Epithalame, *pour le mariage de Mlle de la Salle. Il a déja été fait mention de cette Demoiselle de Reims à la page* 107 *du deuxiéme Livre des Epîtres, Tome premier. Elle épousa un Gentilhomme avec lequel elle quitta Reims.* 32

Epithalame, *pour un homme fort vieux qui épousoit une vieille Demoiselle.* 33

Epithalame, *pour le mariage du Prince de Condé avec la Princesse de Soubize* 36

Epithalame, *pour Mlle le Gendre, fille de feu M. le Gendre, Président de la Chambre des Comptes, qui épousoit M. Du-Fort, Introducteur des Ambassadeurs.* 38

Rondeau, *à Madame Sanson. Voyez la page premiere du Livre des Epîtres, Tome premier. Il y est déja parlé de Madame Sanson.* 40

Rondeau, *à Madame Coquebert, pour le jour de sa fête. Voyez ce qui a été dit de cette Dame de Reims dans le deuxiéme Livre des Epîtres, Tome premier, page* 109. 41

Sonnet, *dont les bouts-rimés ont été donnés à l'Auteur par Madame de Boulogne.* 42

Autre, *en bouts-rimés, donnés par la même.* 43

Sonnet, *au nom de Mlle de Fulvi qui*

avoit été élevée au Couvent des Religieuses de la Madeleine, par Madame de Gravelle. Cette Dame avoit eu une maladie dont elle avoit pensé mourir. L'Auteur met dans la bouche de Mlle de Fulvi le Sonnet suivant qui paroît ici pour la premiere fois. 44

Fable. *La Voliere & le Pinçon, à Julie. Cette Fable est adressée à la même personne à laquelle l'Auteur a écrit les Epîtres XIII. XIV. & XV. du premier Livre, Tome premier, sous le nom de* Julie, *& l'Epître XXV. du quatriéme Livre, page 260 sous celui de Madame de* Serriere, *Religieuse de Panthemont. Voyez aussi l'Epître II. du deuxiéme Livre, page 60. On a pu voir par l'Epître XXV. du quatriéme Livre page 260. qu'il n'est pas probable que la personne à qui cette Fable est adressée, ait jamais éprouvé les retours fâcheux du jeune Pinçon. Aussi ce n'étoit ni par légereté, ni par aucun motif humain qu'elle avoit embrassé l'état religieux.* 45

Fable. *Le Perroquet & le Serin. Cette Fable a été faite à la priere de Madame de Boulogne qui souhaitoit que l'Auteur fit un parallele entre lui & l'Abbé de Grécourt. Celui-ci faisoit de jolis contes, mais quelquefois un peu trop libres. Il étoit d'ailleurs ex-*

trêmement mordant soit dans ses vers, soit dans la conversation. M. l'Abbé de l'Attaignant est le Serin de cette Fable. Il ne faisoit guère alors que des Chansons qu'il chantoit avec ce goût & ce talent que tout le monde lui connoit. Du côté du caquet, M. l'Abbé de l'Attaignant ne le cédoit peut-être pas à M. l'Abbé de Grécourt. L'Abbé Desfontaines en parlant de l'Abbé de Grécourt dans le premier Tome de ses jugemens, page 277, disoit : L'Abbé de Grécourt aimoit beaucoup à conter; mais il contoit à la provinciale, étoit long, entassoit Episodes sur Episodes, & assommoit à la fin. *Le même Abbé Desfontaines dit au même endroit.* En qualité de Diacre, l'Abbé de Grécourt eut une fois permission de prêcher à Tours. J'assistai à son Sermon sur la *Médisance*. Quel Sermon ! C'étoit une satyre sanglante contre toutes les femmes de la Ville qu'il déchiroit par des portraits assez ressemblans. Sa plume & sa langue l'ont fait exclure de la plupart des maisons de Tours. 50

Ode, *sur le Saint Sacrifice de la Messe. M. l'Abbé Gaudru, Chanoine de Reims, auquel l'Epître VI. du Livre II. Tome premier est adressée, avoit composé une Hymne en Latin que M. l'Abbé de l'Attaignant, son confrere, a traduite.* 51

Ode philosophique. 56
Ode. *C'est ici une traduction libre de la cinquiéme Ode du premier Livre des Odes d'Horace. Quand l'Auteur eut rompu avec Mlle de ***, il fit souvent de semblables piéces. Il l'avoit si fort aimée, que tous les vers qu'il faisoit alors avoient rapport à l'infidélité de sa Maitresse ; & s'il a traduit en François cette Ode Latine, c'est parce qu'elle peint au mieux ce qu'il éprouvoit dans ce tems là.* 59
Ode à Bacchus. *Après avoir éprouvé les infidélités dont il se plaint dans la Piéce précédente, l'Auteur composa l'Ode suivante, où il se propose de gouter d'autres plaisirs que ceux de l'Amour. Mais ceux qui le connoissent conviennent tous que s'il se voue à Bacchus, ce n'est que comme convive aimable ; personne n'usant de sa liqueur avec plus de modération.* 61
Ode, *à Madame la* Princesse *de* Rohan, *contre qui on avoit fait des couplets satiriques.* 64

LIVRE SECOND.

Bouquet, *à Madame de* Rohan, *Abbesse de Marquette. Ce n'est pas celle qui occupe aujourd'hui cette place ; c'étoit feue Madame sa Tante, sœur de M. l'Ar-*

chevêque de Reims, du Prince Constantin & du Prince de Montauban. Voyez l'Epître XXIX du Livre IV. Tome I. adressée à la nouvelle Abbesse. 66

Bouquet, *à feu M. le Cardinal de Rohan pour la fête de S. Jean-Baptiste dont il portoit le nom. M. le Cardinal de Rohan est mort à Paris en l'année* 1749. *Il y a dans ce Recueil une Epître adressée à son Eminence, Tome I. pag.* 132. *& une autre adressée à un ami sur le séjour de Saverne, où le Prélat avoit son palais. Voyez le même volume, pag.* 134. 68

Bouquet, *à Mlle de Champeaux. Voyez ce qui est dit de cette Demoiselle à la page* 108 *des Epîtres, Tome I. On pourra voir dans cette Epître qu'il s'agit de Madame de Pouilly de Reims, dont Mlle de Champeaux étoit la niéce. Les exemples & les leçons de Madame de Pouilly étoient bien capables d'operer l'heureux effet que l'Auteur présage à cette Demoiselle* 70

Bouquet, *à une belle & sainte Religieuse pour le jour de la fête de S. Antoine dont elle porte le nom.* 71

Bouquet *après coup à Madame* *** Ib.

Portrait *de M. l'Abbé Gueret, Curé de S. Paul à Paris. On écrivoit à M. l'Abbé de l'Attaignant, qui étoit alors son paroissien, que l'on désiroit que ce digne*

Pasteur, déja avancé en âge, suspendit ses Conférences pour se reposer; ce qui donna lieu à notre Poëte de faire cette réponse. 72
Suite du même sujet.. *Lès vers suivans ont été tirés d'une autre Lettre.* 73
Portrait *de Mlle de la Salle. Il a été déja parlé de cette Demoiselle en plusieurs endroits. Dabord dans le volume des Epîtres, Tome I. pag.* 107. *ensuite dans le Tome II. où se trouve son Epithalame, page* 32. 74
Portrait *de Madame de Pouilly. Voyez l'Epître XVI. du Livre II. Tome I. page* 107. 75
Portrait *de Madame *** femme aimable & galante autrefois; aujourd'hui toujours aimable.* 76
Portrait *de Madame la Marquise de V.G.C.* 78
Portrait *de Mlle Gaussin, de la Comédie Françoise.* 79
Portrait *de Mlle d'Aubigni, femme aimable & galante.* 80
Portrait *de Madame la Comtesse Sabatini, Italienne. Cette Dame se nommoit Madeleine, & l'Auteur a saisi cette circonstance pour faire ainsi son Portrait.* 82
Inscription, *pour être mise sous le Portrait de M. l'Archevêque de Reims.* 84
Autre. Ib.
Autre. Ib.

Autre. 85
Inſcription *ſur un Tableau allégorique qu'une Dame avoit fait en découpure, où il y avoit un homme tendant des filets au clair de la Lune, & qui ne prenoit que des Papillons.* Ib.
Autre. Ib.
Autre. 86
Inſcriptions *qui ſervoient à décorer l'édifice conſtruit pour un Feu d'Artifice à Reims, ſous le nom de* Temple de la félicité publique. *M. Deſſeaux, Chanoine de Reims, dont il a été parlé pluſieurs fois dans le volume des Epîtres à la page* 88 *& ſuivantes & à la page* 198, *avoit fait en Latin & traduit en François les Deviſes & les Emblêmes d'une Fête que la ville de Reims donna à la naiſſance de Monſeigneur le Duc de Bourgogne. M. l'Abbé de l'Attaignant écrivit à cette occaſion la Lettre ſuivante à M. Deſſeaux ſon ami.* Ib.
Compliment *à la Reine lorſqu'elle paſſa à Reims lors de la convaleſcence du Roi.* 106
Compliment au Roi *par M. le Camus lorſqu'il étoit Premier Préſident de la Cour des Aides. On ſçait que lorſque le Roi revint de l'armée, les Cours Souveraines allerent le complimenter. M. le Camus porta la parole pour ſa Compagnie, & ſon Compliment ayant été im-*

primé , M. l'Abbé de l'Attaignant , ſans y preſque rien changer , le mit en vers de la maniere ſuivante. Ces vers n'avoient pas encore été imprimés. 107

Compliment *à Madame la Ducheſſe Dumaine , prononcé par trois jeunes Demoiſelles repréſentant les trois Graces à la rentrée ou l'ouverture du Théâtre de Madame la Ducheſſe Dumaine à Sceaux. Deux de ces Dèmoiſelles étoient Meſdemoiſelles de Lowendal , filles du feu Maréchal. Madame la Ducheſſe Dumaine avoit été durant près de ſix mois dans une de ſes terres , & pendant ce tems-là les ſpectacles de Sceaux avoient été interompus.* 108

Compliment *à M. le Cardinal de Rohan lorſqu'il poſa la premiere pierre du bâtiment de l'Abbaye de Panthemont. Ce Compliment fut prononcé par une jeune Penſionnaire.* 109

Compliment *à M. le Comte de Brionne lorſqu'il reçut le Cordon bleu. Cette Piéce paroît aujourd'hui pour la premiere fois.* 110

Stances. *L'Hermaphrodite , à Madame le Lievre. On auroit pû placer cette Piéce parmi les Portraits ; c'eſt en effet celui de la perſonne aimable , charmante , pleine d'eſprit & de raiſon à qui elle eſt adreſſée. Madame Le Lievre , femme du Diſtillateur du Roi de*

ce nom, si célèbre par ses liqueurs excellentes, est aussi belle qu'elle a d'esprit. 111
Stances, *à Mlle de M.* 112
Stances *sur la même. Cette Demoiselle avoit dit à une personne qu'elle croyoit que l'Auteur avoit renoncé à l'amour & étoit devenu dévot. Ce propos fut redit à notre Poëte qui y répondit.* 114
Stances *à M. le Maréchal de Saxe, à l'occasion du Mariage de Monseigneur le Dauphin avec la Princesse de Saxe.* 115
Stances *ou réflexions sérieuses de l'Auteur.* 116
Stances *à Madame de Changi, parente de l'Auteur, sur sa Maison de campagne à Chatoux auprès de Saint-Germain-en-Laye, où M. l'Abbé de l'Attaignant passoit avec elle une partie de l'Eté.* 122

LIVRE TROISIÉME.

Vers Lyriques *sur la bataille de Fontenoi.* 124
Vers *sur le même sujet, dont toutes les rimes se terminent en* aille. 130
Vers pour le Roi *à son retour de l'Armée.* 131
Vers *à Messieurs du Hautmenil & Joly, l'un ancien Officier, & l'autre homme de Finance, qui jouoient, le premier de*

la Guittare , & l'autre du Dessus de Viole chez Madame Bertin de Blagny , qui est aujourd'hui Mme Delpêche , & qui n'est pas morte comme on l'a dit à la p. 136. Elle est la mere de M. Bertin qui éxerce la Charge des Parties Casuelles. 136

Vers *à M. l'Archevêque de Reims , en lui donnant un petit Recueil de ses Chansons qu'il avoit demandé à l'Auteur.* 137

Vers *à M. de Boulogne , en lui envoyant pour Etrennes un petit Chien d'émail enchaîné.* Ib.

Vers *à Madame de Boulogne , en lui envoyant un Chat.* 138

Vers *à l'occasion de la maladie de Monseigneur le Dauphin.* 139

Vers *à Madame Bourette , ci-devant Madame* Curé , *qui avoit envoyé à l'Auteur des vers qu'elle avoit faits sur la convalescence de Monseigneur le Dauphin.* 141

Vers *à M. d'Herouville , parent de l'Auteur , pour le premier jour de l'an. M. le Comte d'Herouville de Claye , Lieutenant Général des armées du Roi , & Inspecteur d'Infanterie , venoit d'être pourvu par le Roi du Commandement du Languedoc.* 142

Vers *de Mlle Thorel à l'Auteur , avec la Réponse. Cette Demoiselle est la sœur de Madame Chapotin à qui l'Epitre*

XXII. *du* Tome I. *Livre quatriéme page* 252 *est adressée. Voyez aussi l'Epitre* XXIII. *à la même, page* 253 *où il est parlé de Mademoiselle Thorel.* Ib.
Réponse. 143
Vers *que fit l'Auteur un jour qu'une nombreuse compagnie étoit venue lui demander à diner.* 144
Vers *à M. l'Abbé Guenard, qui possède une charge chez Madame la Dauphine.* 145
Vers *à Mlle Gaussin, de la Comédie Françoise. Dans de petits vers qui avoient été faits à la louange de cette aimable Actrice, on ne célebroit que sa beauté, & l'on ne disoit rien de ses talens pour le Théâtre. On louoit en particulier ses* beaux yeux : *ce qui lui fit dire en badinant, que si on l'avoit regardée de bien près, on auroit vû qu'elle avoit* un Dragon dans l'œil. *Le landemain on lui envoya la Piéce suivante sans nom d'Auteur. Comme bien des personnes ont crû y reconnoître le goût & le stile de M. l'Abbé de l'Attaignant, on ne fait point de difficulté de la lui attribuer dans ce Recueil; d'autant plus qu'il ne l'a pas désavouée.* 146
Vers *à Madame de Flassigny, femme très-aimable, qui avoit beaucoup pleuré la mort de son Fils.* 147
Vers *sur Madame d'Esta, jolie femme à qui l'Auteur les envoya sans se nommer.* 148

L'Embaras du choix, *à M. l'Abbé de la P. qui avoit invité l'Auteur à diner chez lui avec Madame Le L. & deux autres Dames fort aimables. Notre Poëte fit à table même les vers suivans qui n'ont point encore été imprimés. Au sujet de Madame Le L. Voyez le Livre second de ce deuxiéme Tome, page* 111. 150
Déclaration. 151
Invitation. 152
Caprice. 153
Étrennes, *à Madame de la Martelliere. Voyez dans le vol. des Ep. la p.* 136. 154
Jalousie. *Cette Piéce a été faite au nom de Madame la Marquise de Soyecourt à Madame de Colande.* 155
Union, *à M. de Coiseau lorsqu'il épousa Mademoiselle Pouletier. Ils sont morts l'un & l'autre.* 157
Le Plaisir, *à M. l'Abbé de la Porte, qui avoit demandé à l'Auteur quand est-ce qu'il renonceroit aux plaisirs.* 158
Le Portrait. *Vers adressés au Portrait d'une Maitresse.* 160
Rève, *à Madame la Marquise de Sourdis, qui avoit eu la fievre & le transport dans lequel elle disoit qu'elle avoit pensé à l'Auteur & rêvé qu'elle l'aimoit.* 162
Indifference. *M. de Gravelle, Capitaine au Régiment des Gardes François-*

ses, parent de l'Auteur, apprenoit la composition de la Musique. Il avoit demandé à M. l'Abbé de l'Attaignant des paroles sur lesquelles il pût mettre des airs de sa composition. L'Auteur lui donna les cinq Piéces suivantes. 163

Le Bouquet. *Pour deux Demoiselles de Reims qui se nommoient Nicoles, sçavoir Mlle de la Salle & Mlle d'Herbigni. Voyez ce second Volume, page 10 & page 32.* 164

Musette. 165

Les Amans aisés. 167

Le Villageois qui cherche son Veau. 168

Le Cabinet du Philosophe. 169

L'Epitalame, *Cantatille, mise en Musique par M. Mouret, à l'occasion du mariage de Mlle de Boulogne avec M. le Marquis de l'Hopital.* 172

Minerve, *Cantate, sur la convalescence de Madame la Duchesse de Tallard, Gouvernante des Enfans de France, qui avoit eu la petite verole quelque tems après M. le Dauphin. Madame de Tallard est morte en 1755.* 175

L'Amour Apollon, *Cantatille, à Mlle Dumay, fille du Notaire de ce nom, pleine de graces & de talens, qui devoit la mettre en musique.* 178

Les Talens Lyriques, *Cantate, à Mlle de la Salle. C'est la même dont il est parlé à la page 32 de ce volume.* 180

Le Lys, *Cantatille, pour la convalescence de Monseigneur le Dauphin, mise en musique par M. le Tourneur, Maître de Musique de Madame la Dauphine & de Mesdames de France.* 182

Bouquet *des Demoiselles Pensionnaires de l'Abbaye Royale de Saint Etienne de Reims, le jour de la fète de Madame l'Abbesse. C'est Madame de Grieux. M. l'Abbé de l'Attaignant se trouvant en 1755, à Reims, fut prié de faire ce Bouquet pour le jour de S. François, Patron de cette Dame.* 184

Dépit amoureux. *Cette Piéce fut faite par un Amant (M. D. L.) qui avoit été quitté par sa Maitresse (M. D M.) L'Amant s'étant vengé de l'infidelité de sa Maitresse par cette piéce de vers, un de ses amis lui en fit des reproches, disant qu'il falloit toujours* respecter l'idole à laquelle on avoit sacrifié, *quelque sujet de mécontentement qu'on en eut reçu. Cette petite reprimande donna lieu à la réponse suivante. C'est une Parodie de la Passacaille d'Armide;* Les plaisirs ont choisi pour azile, &c. 197

Parodie de la Passacaille d'Armide. 203

LIVRE QUATRIÉME.

Portrait *de Mademoiselle le Maitre, amie de l'Auteur, & niece de deux Chanoines de l'Eglise de Rheims. Cette Demoiselle demeure à Paris.* 206

Portrait *de Madame de la Martelliere. Cette Piéce est une réponse à un Couplet dans lequel M. de Mondorge avoit fait le Portrait de cette Dame sous le nom d'*Iris. *Voyez ce qui concerne Madame de la Martelliere à la page 136 du premier volume de ces Poësies ; c'est le volume des Epitres.* 209

Autre Portrait *de la même, au Peintre qui faisoit le Portrait de Madame de la Martelliere.* 212

Portrait *de Madame la Comtesse d'Entragues, dont on avoit demandé à l'Auteur le Portrait en Chanson.* 214

Portrait *de Mlle Mabert, fille aimable & galante.* 216

Portrait *de Mlle Michel. Voyez ce qu'on a déja dit de cette jeune Demoiselle dans le premier volume, Epitre VI, page 30 ainsi que dans quelques-unes des Epitres précédentes ; & dans ce volume-ci pages 3, 4 & 5.* 222

Portrait *de Mlle Catette, jeune Demoiselle que feu Madame la Princesse d'Epinoi élevoit chez elle, & qui est morte depuis, mariée à un Avocat au Conseil.* 223

Portrait *de Madame de Boulogne, qui avoit exigé que l'Auteur fit d'elle un portrait critique; mais comme elle est belle, spirituelle & vertueuse, l'Auteur en voulant la critiquer, n'a pu faire qu'un éloge très délicat.* 227

Portrait *de M. l'Abbé de l'Attaignant. Madame de Boulogne ayant vû le Portrait précédent, voulut à son tour faire celui de l'Auteur. On l'a mis ici, & ce n'est pas le moindre ornement de ce Recueil.* 230

Réponse de l'Auteur. 231

Portrait *de Madame la Comtesse de Pons, auparavant* Mlle *de* BRETEUIL. 233

Portrait *de Madame la Princesse de Montauban.* 234

Portrait *de Mlle Coquebert, aujourd'hui Madame de* MAILLEFER, *de Reims.* 236

Portrait *de Madame de Pouilly, de Reims. Il a déja été fait mention plusieurs fois de cette Dame dans quelques uns des Livres précédens. Voyez les pages* 107 *du premier volume, & les pages* 75 *de celui-ci.* 238

Portrait *de Madame la Présidente de Noinville, auparavant Mlle de* SIMIANE, *une des plus belles Mains de France sur le Clavecin.* 240

Portrait *de Madame de Vaujour, aujourd'hui Madame la Duchesse de la* VALIERE. 243

Portrait *de Madame de Beaupré, ci-devant Intendante de Champagne.* 245

Portrait *de deux Dames de Reims, Madame* LE LEU *&* *Madame* ROLAND. *La premiere est morte au mois d'Avril* 1756. *Voyez au sujet de ces deux Dames les pages* 99 *&* 111 *du Tome premier, & la page* 8 *de ce Tome ci.* 247

Portrait *de Monsieur & de Madame de Lowendal. Voyez deux Epitaphes de M. de Lowendal pag.* 31 *de ce volume.* 250

Portrait de deux sœurs, *Mesdames de* TRACY *& de* DRUIS. *Cette derniere est Chanoinesse de Poulangi.* 251

Portrait *de Madame de Vernouillet. Cette Dame, femme de M. de Vernouillet, Conseiller au Grand Conseil, avoit demandé son Portrait à M. l'Abbé de l'Attaignant.* 254

Portrait *de Madame Portail, femme du Président à Mortier de ce nom. Elle avoit exigé que l'Auteur fit d'elle un Portrait dont tous les vers fussent sur les mêmes rimes que son nom, afin qu'on vit qu'il n'avoit été fait que pour elle.* 256

Portrait *de Madame de ***. Comme ce Portrait est un peu satyrique, on a supprimé le nom de la personne que l'Auteur a voulu peindre.* 258

Portrait *de Madame d'Armaillé, femme d'un Conseiller au Parlement qui avoit*

prié l'Auteur de faire son Portrait, & de dire d'elle le mal comme le bien. 261
Portrait *de Mlle Michel, âgée alors de dix ans.* 263
Portrait *de Mademoiselle Petit Pas, fameuse Actrice de l'Opera pour le Chant.* 267
Portrait *de Madame Rossignol, ci-devant Intendante de Lion Voyez au sujet de cette Dame la* p. 7 *du second vol.* 268
Portrait *de Mme la Duchesse d'Antin.* 272
Portrait *de Madame la Princesse de Rohan, auparavant Madame la Duchesse de* PEQUIGNI, *morte en l'année* 1756. *Voyez la page* 64 *du second volume.* 274
Portrait de la même. 277
Portrait. *M. de Montfort, Ingenieur, & ami de l'Auteur, l'avoit prié de faire le Portrait de sa Maitresse que celui-ci ne connoissoit pas, & qu'il n'avoit jamais vuë.* 281
Portrait *de Madame la Baronne Blanche. Cette Dame née à Prague, & veuve de M. le Baron de Blanche, Envoyé du Roi de Pologne dans plusieurs Cours, étoit à Philisbourg lors de la prise de cette ville. Elle vint de-là à Strasbourg & ensuite à Paris, où elle demeure présentement.* 284
Portrait *de Mademoiselle d'Angeville, Actrice de la Comédie Françoise. Voyez la page* 258 *du premier volume.* 286

Portrait des Filles de l'Opera. 288
Portrait *de M. de Cogni. Ce Seigneur, fils du Maréchal de France de ce nom, périt malheureusement il y a quelques années. Il fut regretté du Roi & de toute la Cour. Peu d'hommes ont possedé des qualités aussi aimables, & peu de courtisans ont été plus aimés.* 291
Portrait *de M. le Baron de Reich. Ce Gentilhomme Allemand, bon buveur, étoit souvent à Saverne chez feu M. le Cardinal de Rohan, où l'Auteur fit ces Couplets.* 292
Portrait *de feu M. le Maréchal de Lowendal.* 294
Portrait *de Don Mayeur, Abbé de Clairvaux, de l'Ordre des Bernardins.* 299
Portrait *de M. Monnet, Directeur de l'Opera Comique. Il a déja été parlé de M. Monnet dans le Tome I. page 136.* 300
Portrait *de M. le Maréchal de Richelieu, lorsqu'il assiégeoit Port Mahon.* 01
Portrait *de Madame Durumin, petite fille de Madame de Pompone.* 303
Portrait de Thémire. *Voyez la page* 111 *du Tome premier, & les pages* 8 *&* 247 *de celui-ci.* 303
Portrait *de Mlle de Berville, Fille du Lieutenant Général de ce nom, qui vouloit que M. Roy, le Poëte Lyrique, & M. l'Abbé de l'Attaignant la chantassent alternativement en impromptu.*

On ne rapporte ici que les Chansons de M. l'Abbé de l'Attaignant. Voyez le Tome premier, pag. 261. 304
Pour la même. 308
Pour la même, *sur ce qu'elle aimoit à s'entendre célébrer alternativement par M. Roy & M. l'Abbé de l'Attaignant.* 310
Portrait de la même. 313
Portrait *de Madame Favart, célebre Actrice de la Comédie Italienne. Un ami de Madame Favart avoit dit à M. l'Abbé de l'Attaignant qu'il étoit surpris qu'ayant fait des Couplets à l'honneur de tant de gens, il n'eût pas célébré les talens de cette charmante Acrice. L'Auteur lui répondit par le couplet suivant.* 314
Portrait *de Mlle Coraline, charmante Actrice de la Comédie Italienne. On avoit invité l'Auteur à diner avec Mlle Coraline, & au dessert, comme on le pressoit de chanter, il fit ce couplet.* 313
Portrait *de Mlle Marbourg, fille aimable & galante, qui avoit prié un de ses amis de la mener dans une Imprimerie, pour y voir travailler les Ouvriers, & qui, sans s'y attendre, lorsque la Feuille sortit de dessous la Presse, y trouva la Chanson suivante. Cette Piéce a été attribuée à M. l'Abbé de l'Attaignant, parce qu'on a cru y retrouver son stile & son goût. Il ne s'en est point défendu,*

& pour cette raison on ne fait nulle difficulté de la placer ici. 320

Portrait *de Mlle d'Allard, fille de M. d'Allard, ancien Ecuyer du Roi, Seigneur de Chatou.* 324

Portrait *de Mlle Camargo, Célebre Actice de l'Opera pour la Danse. Ce Portrait a déja paru dans le Recueil des* Piéces dérobées. *Mlle Camargo est retirée de l'Opera depuis plusieurs années.* 326

Portrait de nos Petits-Maîtres. 330

Portrait des Amours, *à la Cour, à la Ville, au Village.* 333
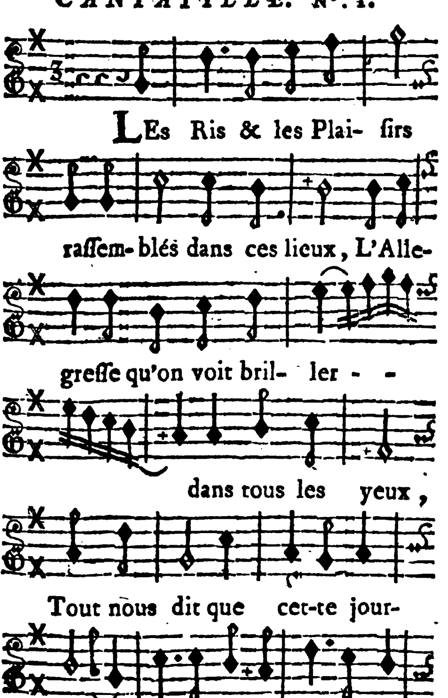
FIN

de la Table des Poësies contenues dans ce second Volume.
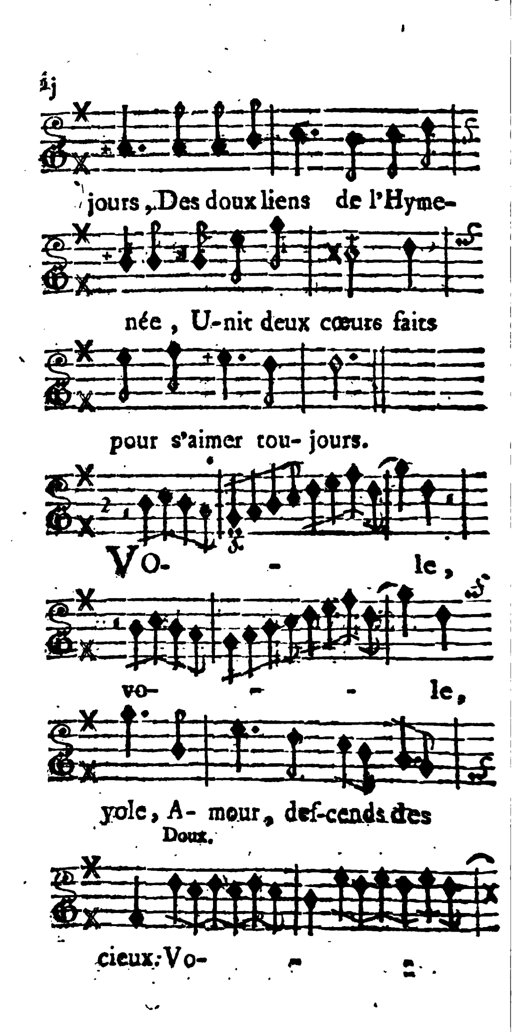
On a mis à la suite de cette Table quelpiéces notées dont les vers se trouvent à leur place dans le corps de l'ouvrage.

EPITHALAME,
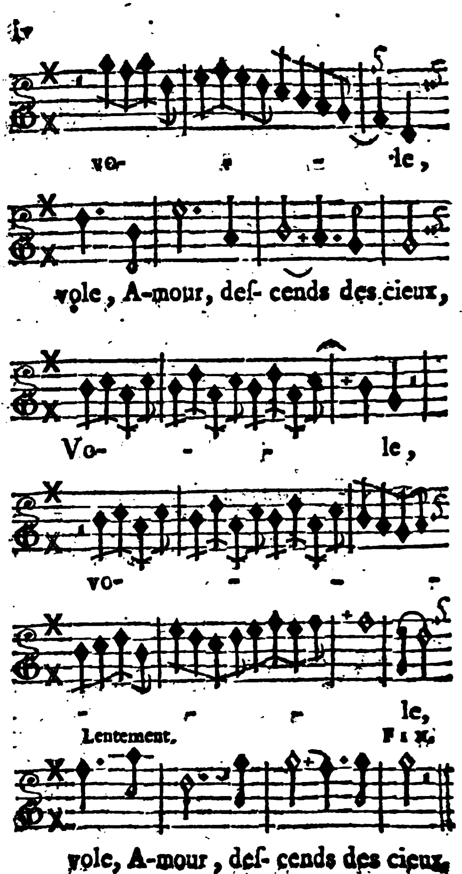
CANTATILLE. N°. 1.



né- e, Source de mille autres beaux
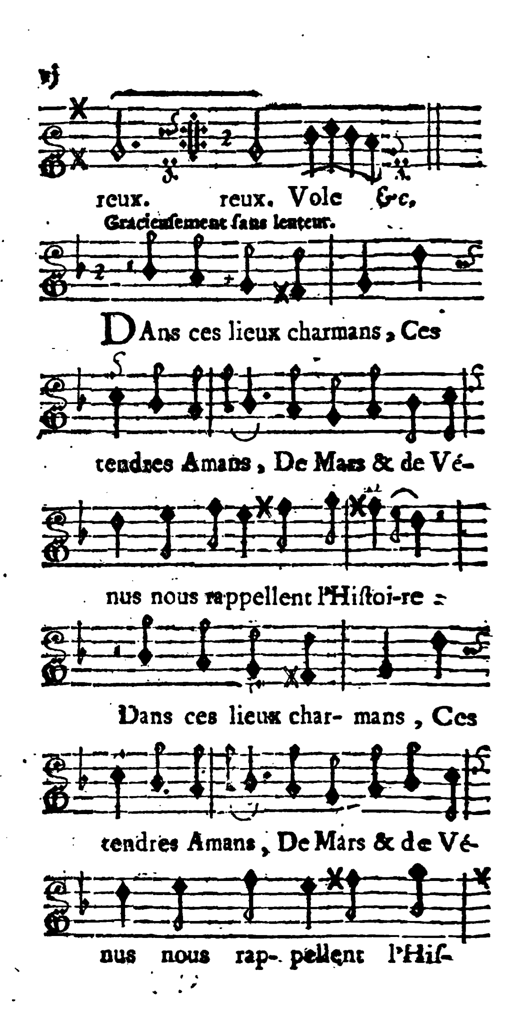

jours, Des doux liens de l'Hyme-
née, U-nit deux cœurs faits
pour s'aimer tou- jours.
Vo- - le,
vo- - - le,
yole, A- mour, def-cends des
Doux.
cieux: Vo- - -
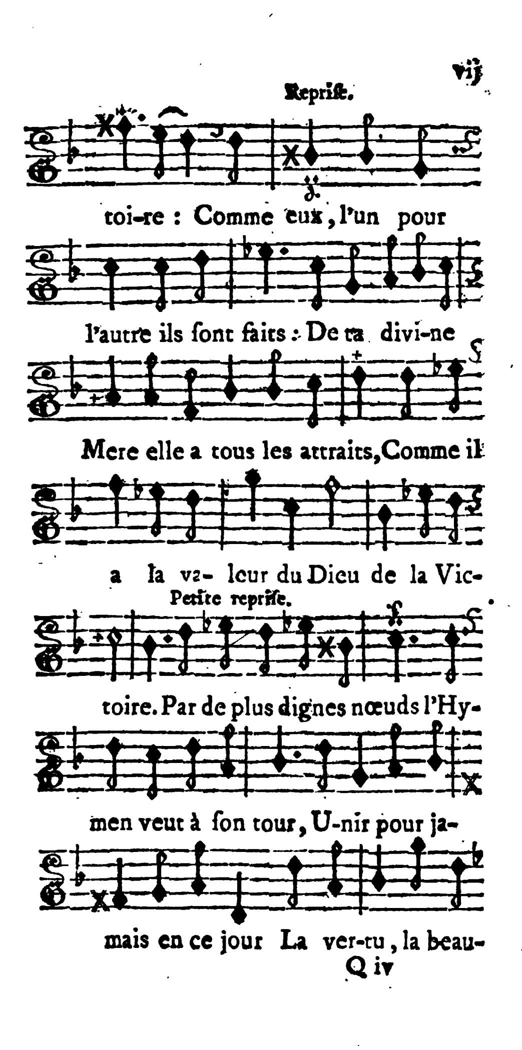

le ; c'eſt l'Hymen qui t'ap-pel-
le ; vo- le , Termi-
nez aujourd'hui cette in-juſte que-
rel- le , Qui , de-puis ſi longtems,
vous déſu-nit tous deux.
Vo- - - le ,
vo- - - le ,


vo- - - le,
vole, A-mour, def- cends des cieux,
Vo- - - le,
vo- - - -
- - - le,
Lentement.
FIN.
vole, A-mour, def- cends des cieux.



Gracieux.
CEtte jeune Beau-té que l'Hy-
men te pré-sente, Ja-mais sans
son se- cours n'eût é-prouvé tes
feux; Cette feux. Et ce Guer-
rier charmant, quelqu'a- mour
qu'il res- sente, Sans les nœuds
de l'Hymen ne pouvoit être heu-


reux. reux. Vole &c,
Gracieusement sans lenteur.
DAns ces lieux charmans, Ces
tendres Amans, De Mars & de Vé-
nus nous rappellent l'Histoi-re
Dans ces lieux char- mans, Ces
tendres Amans, De Mars & de Vé-
nus nous rap- pellent l'His-

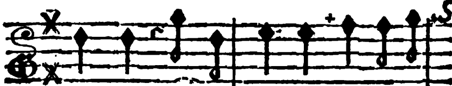

Reprise.
toi-re : Comme eux, l'un pour
l'autre ils ſont faits : De ta divi-ne
Mere elle a tous les attraits, Comme il
a la va- leur du Dieu de la Vic-
Petite repriſe.
toire. Par de plus dignes nœuds l'Hy-
men veut à ſon tour, U-nir pour ja-
mais en ce jour La ver-tu, la beau-


té, la no- blesse & la gloi-
re. Comme. re. Par de plus dignes.
RECITATIF.
Al-lez, al-lez, tendres é-
poux, Gou-tez les plaisirs les plus
doux: Le mirthe & le lau-rier vous pré-
parent leur ombre; Comblez les
vœux de Mars & du Dieu de Pa-

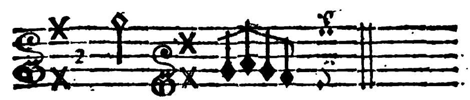




phos; Vous devez augmenter le



nombre Et des Graces & des Hé-
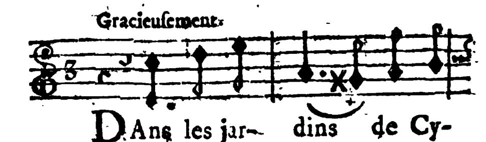


ros. *Au Prélude, jusqu'au mot* FIN.



LE LYS

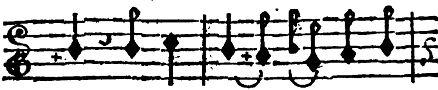
CANTATILLE. N°. 2.

Gracieusement.
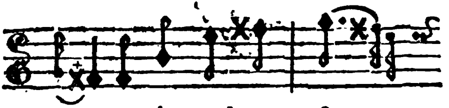


DAns les jar- dins de Cy-

there L'A-mour cul-ti-voit un

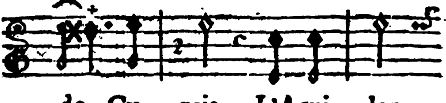


Lys ; Jamais fleur ne fut plus
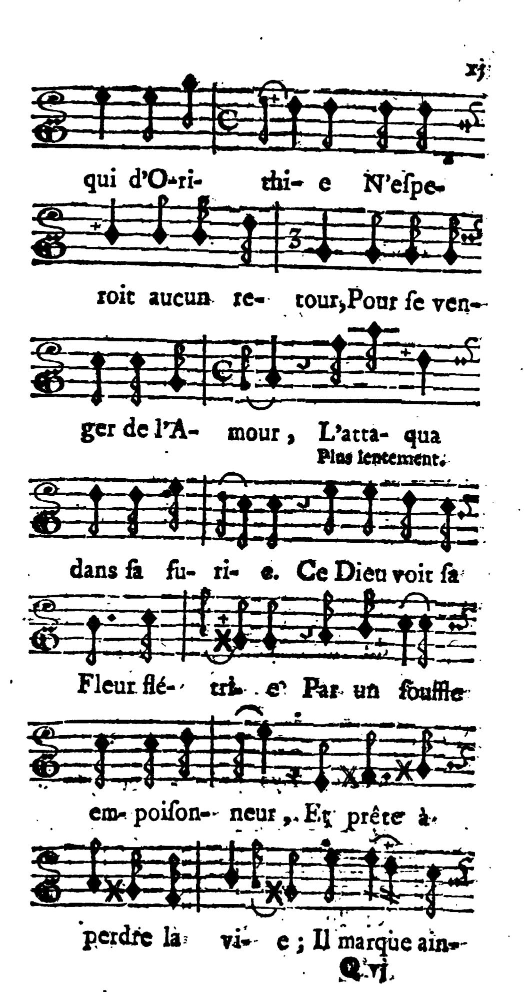


che- re Au tendre en- fant

Animé.



de Cy- pris. L'Aqui- lon


qui d'O-ri- thi- e N'eſpe-
roit aucun re- tour, Pour ſe ven-
ger de l'A- mour, L'atta- qua
Plus lentement.
dans ſa fu- ri- e. Ce Dieu voit ſa
Fleur flé- tri- e Par un ſouffle
em- poiſon- neur, Et prête à
perdre la vi- e; Il marque ain-

ſi ſa dou- leur.

AIR tendre.

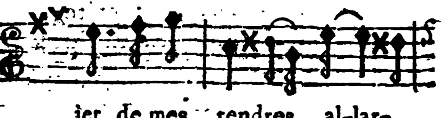
Gracieuſement.

BElle Au- rore, joignez vos
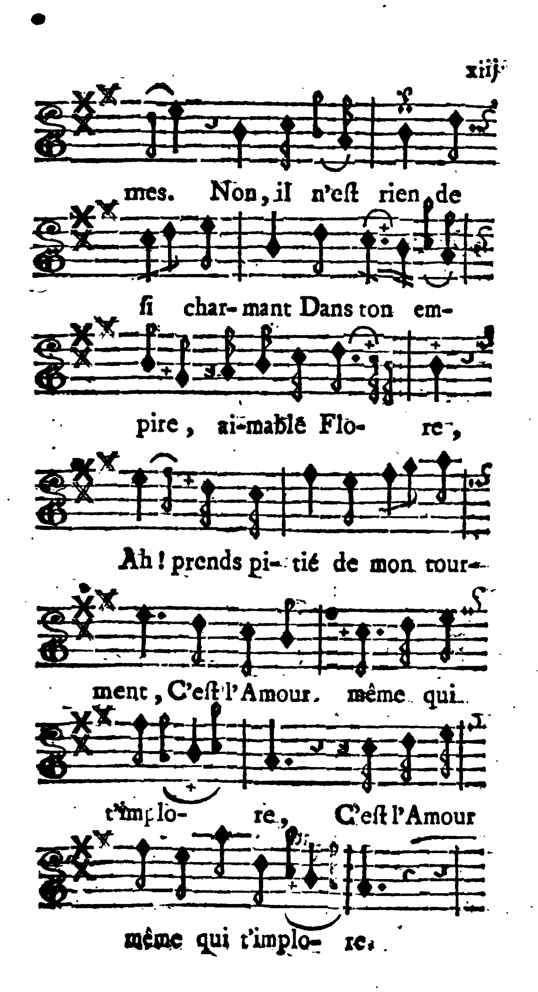
larmes Aux pleurs qui cou- lent

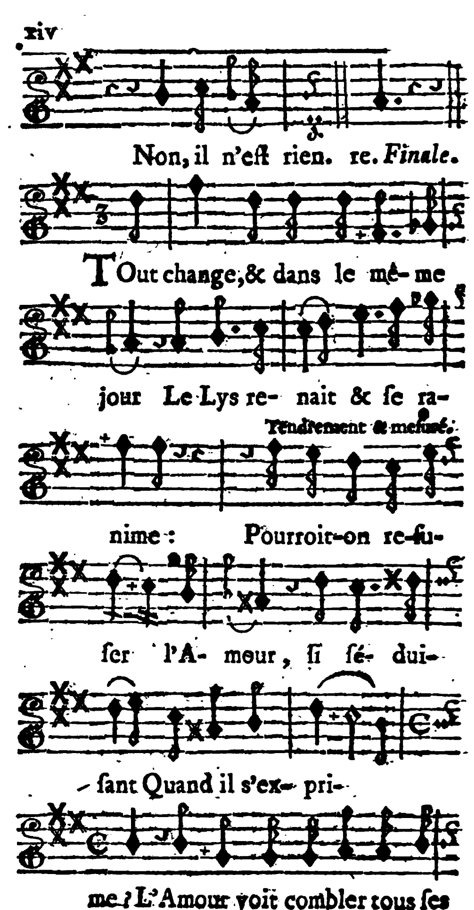
de mes yeux ; Rani-
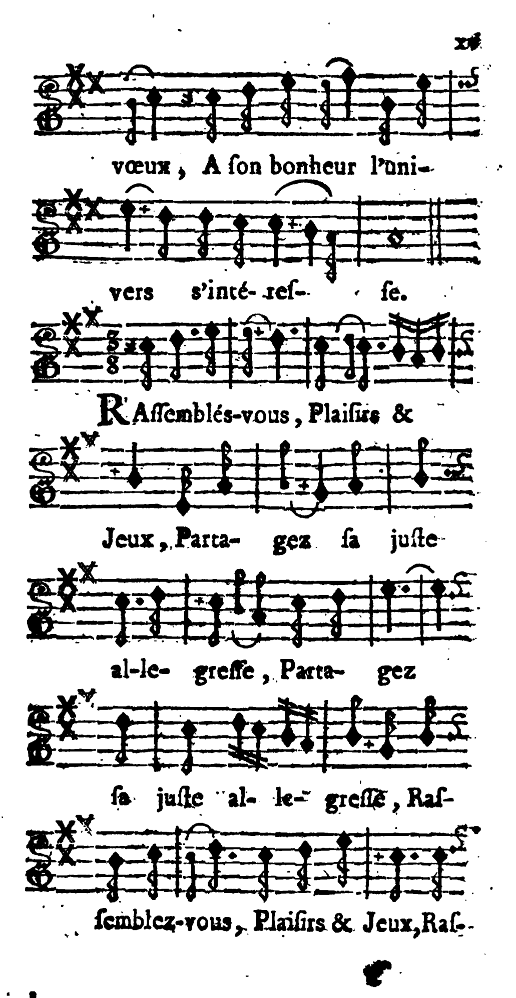
mez ce Lys pré-ci- eux, Ob-



jet de mes tendres al-lar-
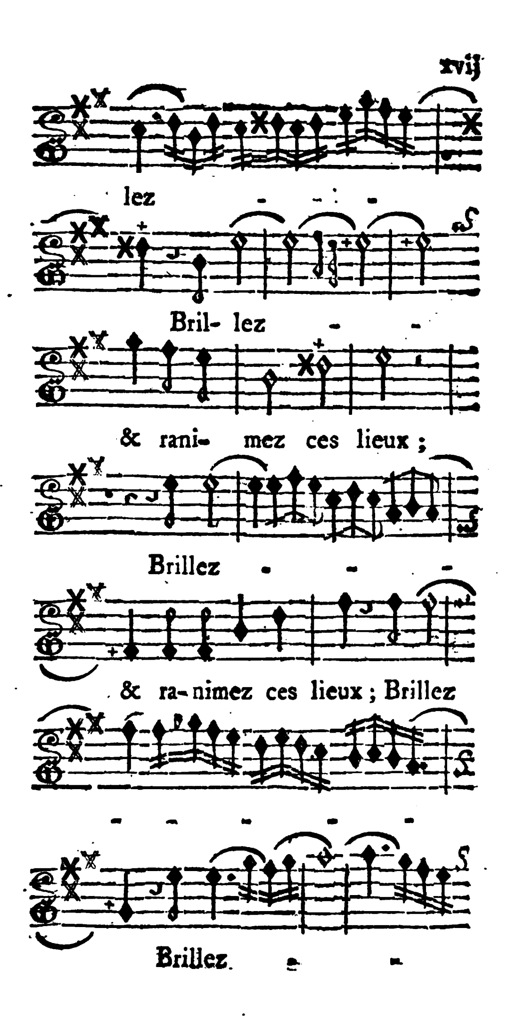

mes. Non, il n'eſt rien de
ſi char- mant Dans ton em-
pire, ai-mable Flo- re,
Ah! prends pi- tié de mon tour-
ment, C'eſt l'Amour même qui
t'implo- re, C'eſt l'Amour
même qui t'implo- re.


Non, il n'eſt rien. re. *Finale.*
TOut change, & dans le mê-me
jour Le Lys re- nait & ſe ra-
Tendrement & meſuré.
nime: Pourroit-on re-fu-
ſer l'A- mour, ſi ſé- dui-
ſant Quand il s'ex- pri-
me? L'Amour voit combler tous ſes
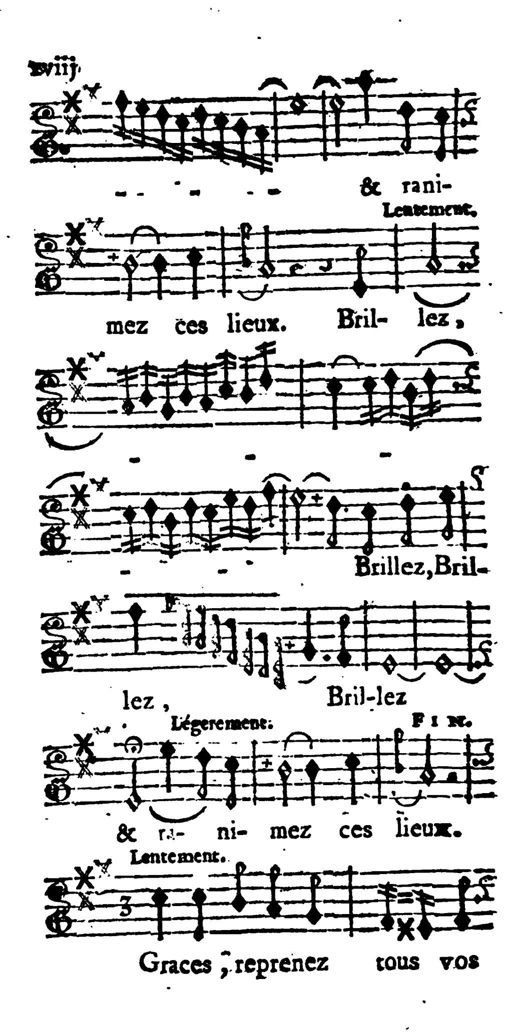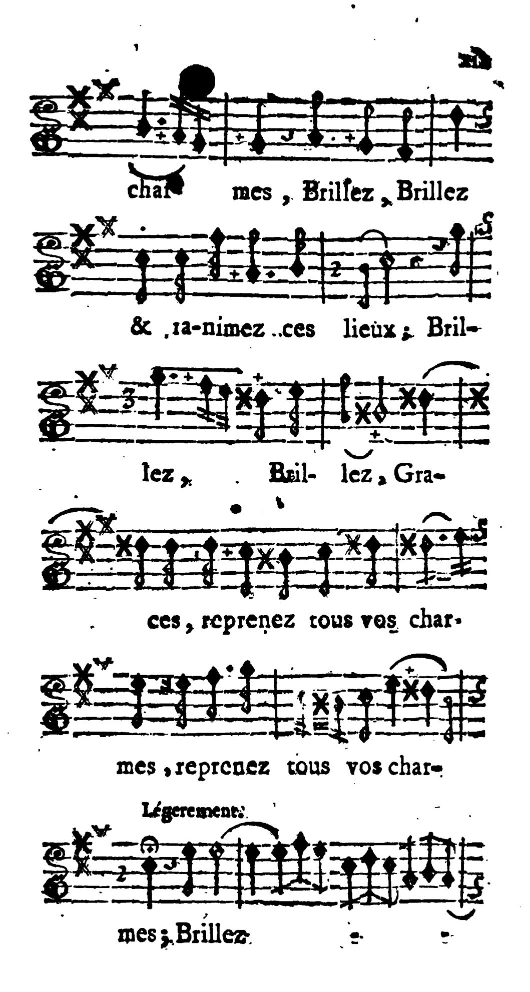


vœux, A ſon bonheur l'uni-
vers s'inté- reſ- ſe.
RAſſemblés-vous, Plaiſirs &
Jeux, Parta- gez ſa juſte-
al-le- greſſe, Parta- gez
ſa juſte al- le- greſſe, Raſ-
ſemblez-vous, Plaiſirs & Jeux, Raſ-


ſemblez-vous , Parta-gez ſa
juſte al- le- gref- - ſe.
ARIETTE.
Tendres ſœurs de qui les beaux
yeux Sembloient s'éteindre dans vos
lar- mes , Bril- lez
& rani-
mez ces lieux ; Bril-


lez - - - -
Bril- lez - -
& rani- mez ces lieux ;
Brillez - - - -
& ra- nimez ces lieux ; Brillez
- - - - - -
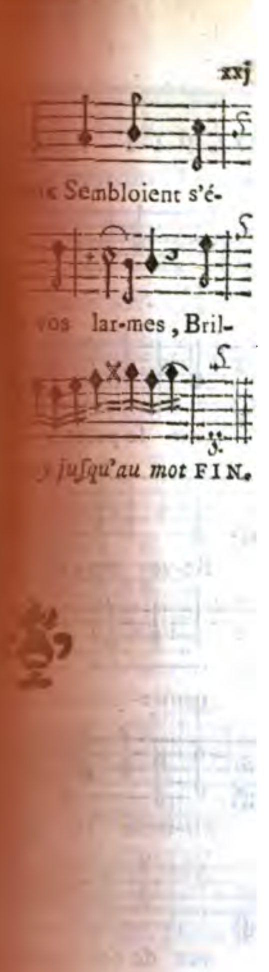
Brillez - -
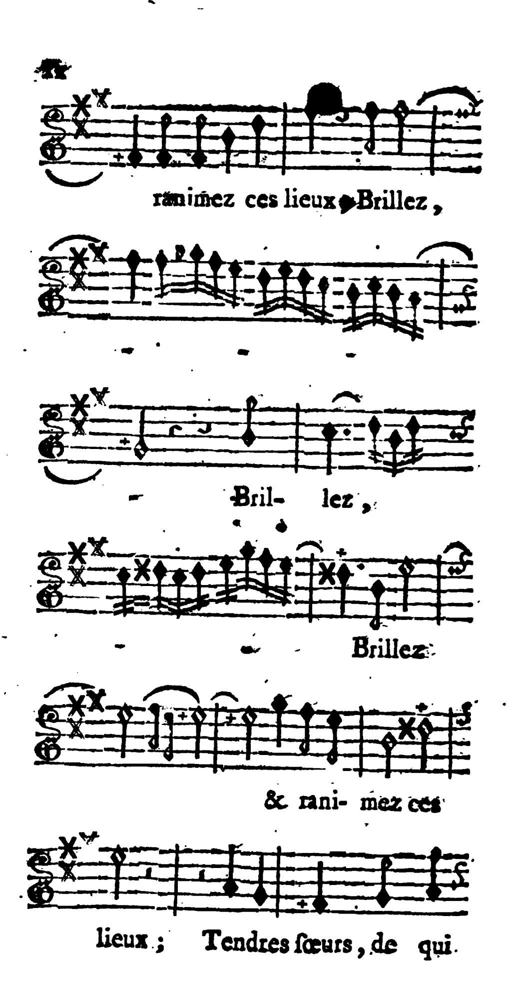

& rani-
Lentement.
mez ces lieux. Bril- lez,
Brillez, Bril-
lez, Bril-lez
Légerement.
F I N.
& ra- ni- mez ces lieux.
Lentement.
3
Graces, reprenez tous vos
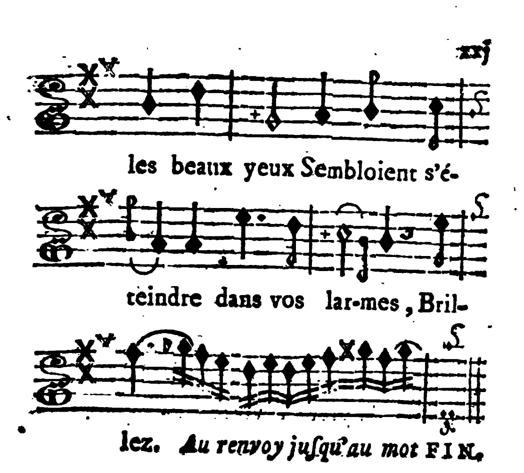


char mes , Brillez , Brillez
& , ra-nimez , ces lieux ; Bril-
lez , Bril- lez , Gra-
ces , reprenez tous vos char-
mes , reprenez tous vos char-
Légerement.
mes ; Brillez




Sembloient s'é-
vos lar-mes , Bril-
jusqu'au mot FIN.


ranimez ces lieux. Brillez,
Bril- lez,
Brillez
& rani- mez ces
lieux; Tendres sœurs, de qui
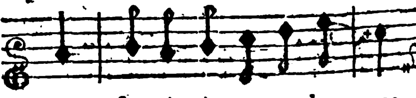

les beaux yeux Sembloient s'é-
teindre dans vos lar-mes, Bril-
lez. *Au renvoy jusqu'au mot* FIN.



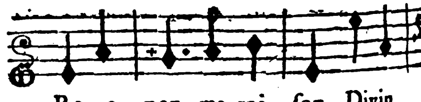
DÉPIT AMOUREUX.

N°. 3.

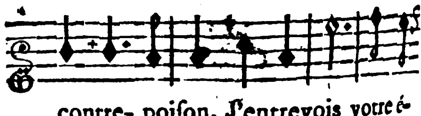
REvenez, ma raison, Mon
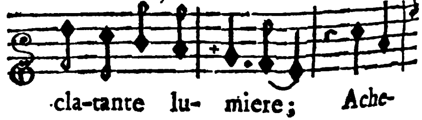


cœur se prête à votre leçon:



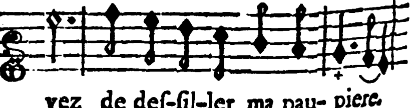
Revenez, ma raison, Divin
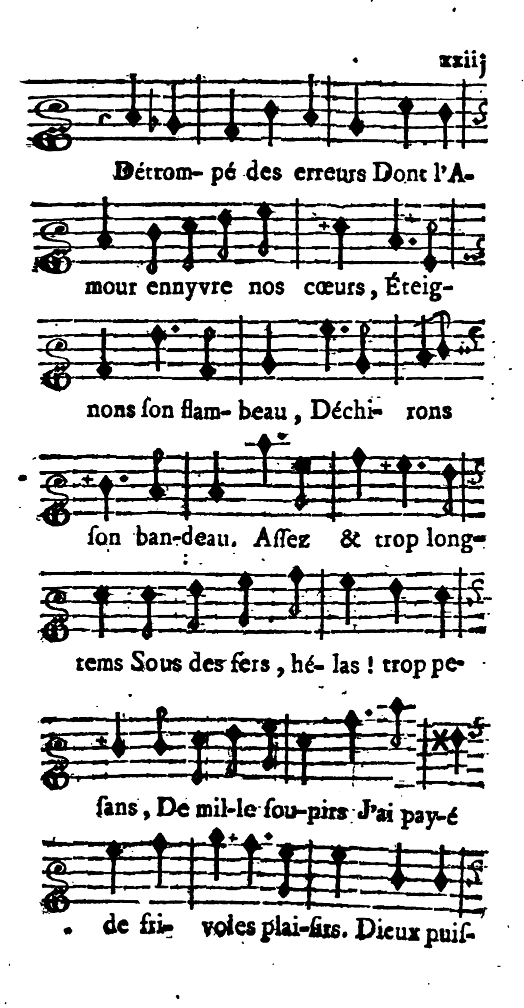


contrepoison. J'entrevois votre é-



clatante lumiere; Ache-
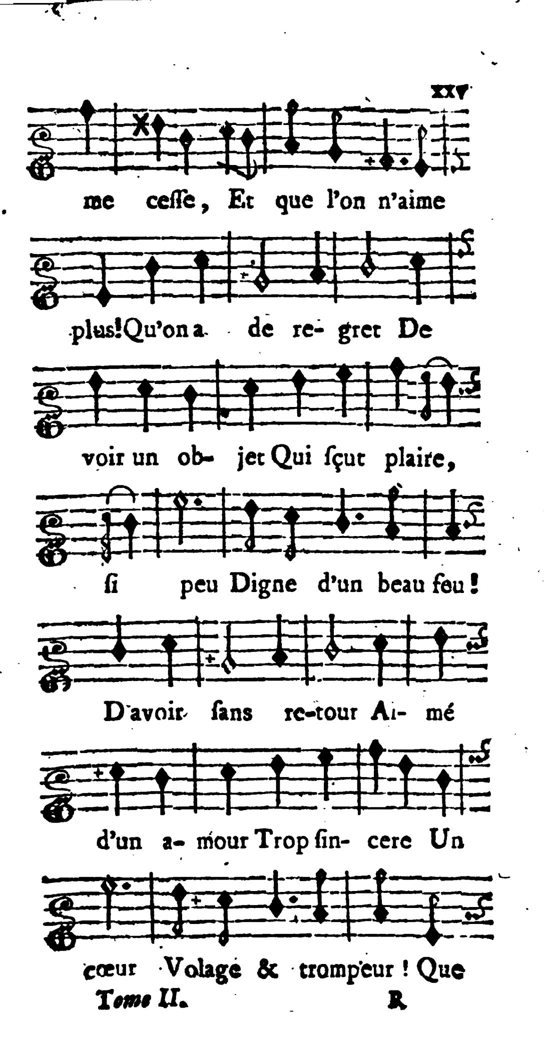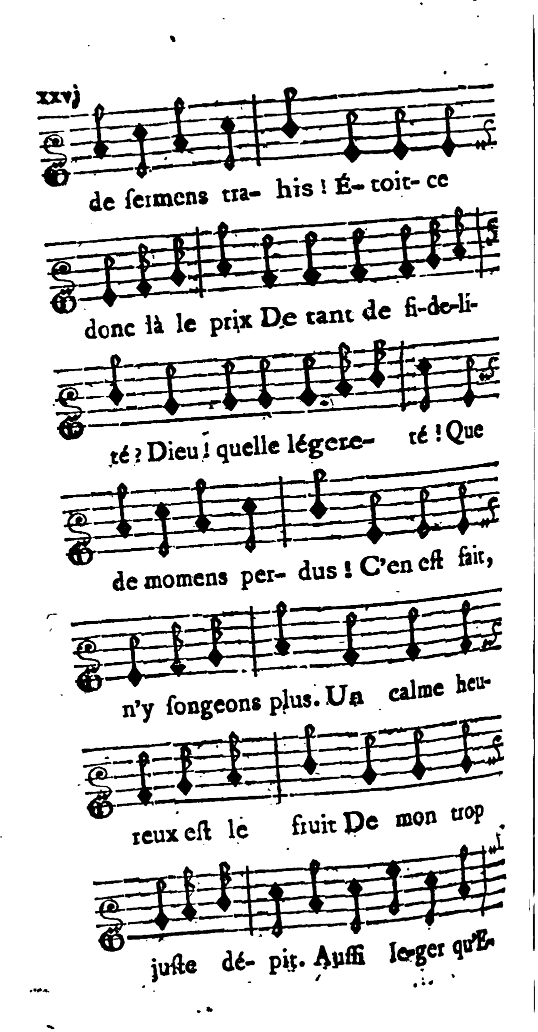


vez de dessiller ma paupiere.
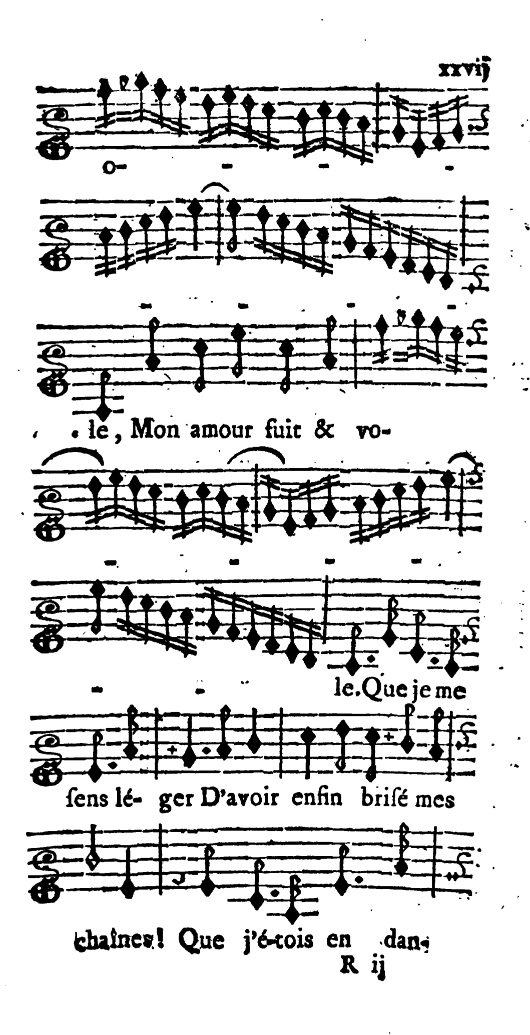

Détrom- pé des erreurs Dont l'A-
mour ennyvre nos cœurs, Éteig-
nons ſon flam- beau, Déchi- rons
ſon ban-deau. Aſſez & trop long-
tems Sous des fers, hé- las ! trop pe-
ſans, De mil-le ſou-pirs J'ai pay-é
de fri- voles plai-ſirs. Dieux puiſ-

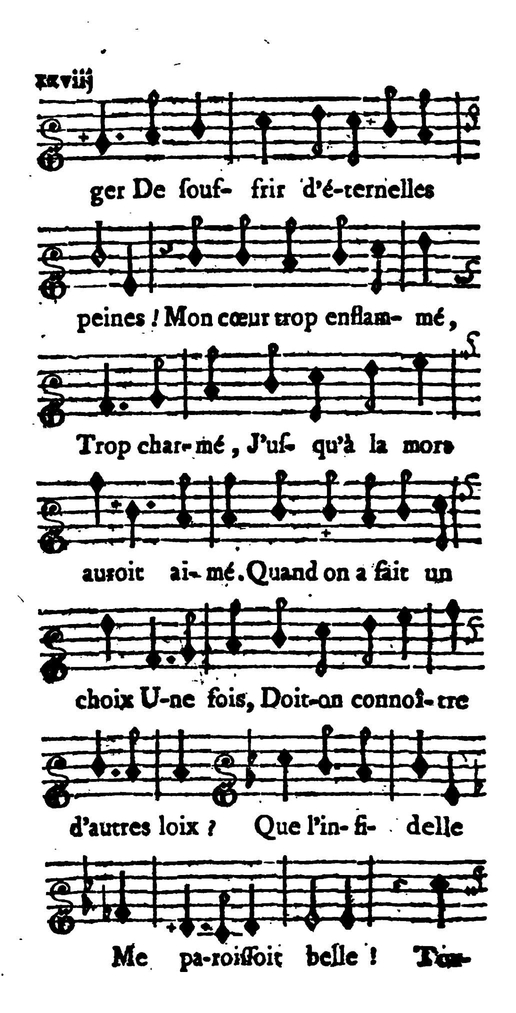

sans , Quelle étoit ma fo- li- e !
Dans quel-le léthar- gi-e É-
toient tous mes sens ! De mes fers
Et de mon escla- vage : Perdons
jusqu'à l'i- mage Mes yeux
sont ouverts. Que de sa foiblesse
On est con- fus , Lorsque le char-

me


me cesse, Et que l'on n'aime
plus! Qu'on a de re- gret De
voir un ob- jet Qui sçut plaire,
si peu Digne d'un beau feu!
D'avoir sans re-tour Ai- mé
d'un a- mour Trop sin- cere Un
cœur Volage & trompeur ! Que
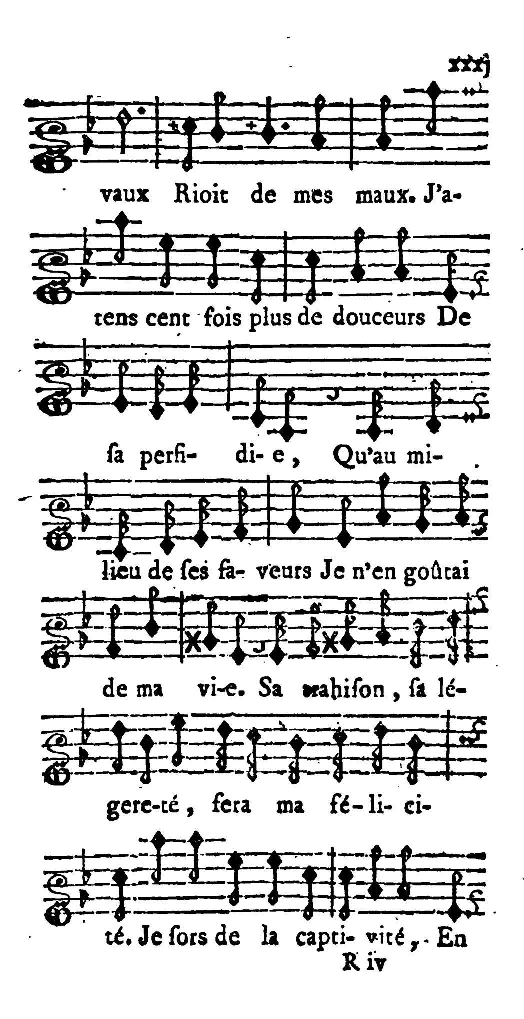

de ſermens tra- his ! É- toit- ce
donc là le prix De tant de fi-de-li-
té ? Dieu ! quelle légere- té ! Que
de momens per- dus ! C'en eſt fait,
n'y ſongeons plus. Un calme heu-
reux eſt le fruit De mon trop
juſte dé- pit. Auſſi leger qu'E-


o- - - -
- - - - -
. le, Mon amour fuit & vo-
- - - - -
- - le. Que je me
fens lé- ger D'avoir enfin brifé mes
chaînes! Que j'é-tois en dan-


ger De souf- frir d'é-ternelles
peines ! Mon cœur trop enflam- mé,
Trop char-mé, J'uſ- qu'à la mort
auroit ai- mé. Quand on a fait un
choix U-ne fois, Doit-on connoî-tre
d'autres loix ? Que l'in- fi- delle
Me pa-roiſſoit belle ! Tou-
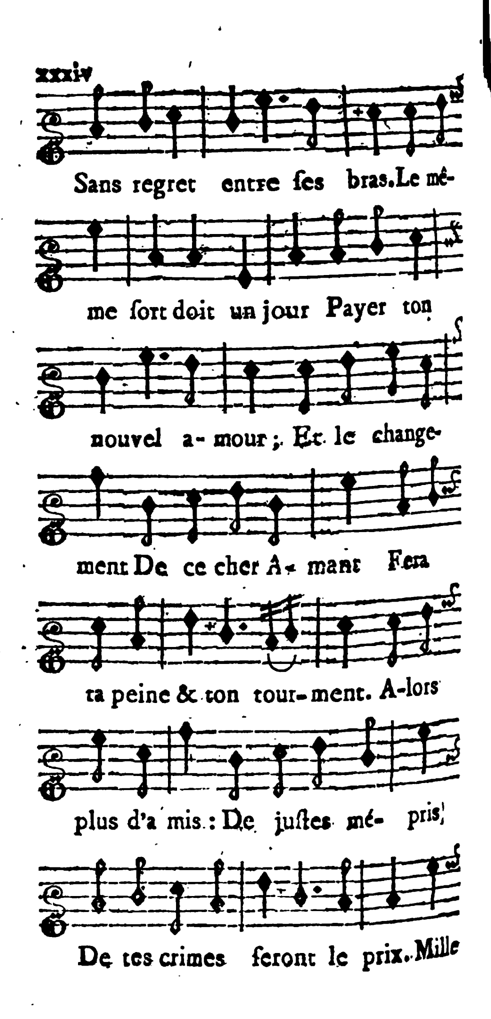

jours mon zè- le Redoubloit pour
elle. Ses yeux, ses per-fi-des
yeux, Étoient mes Rois, mes Dieux.
Qu'il m'étoit doux de les voir! Qu'ils
avoient sur moi de pou- voir!
L'Amour par leurs doux re- gards
Me lançoit mille dards; Un seul mo-


ment abſent d'eux, Que mon ſort
é-toit rigoureux! Qu'ils m'ont fait ver-
ſer de larmes! Que de
ſoupçons & d'al- larmes,
De ſoins, de ſou- cis, de travaux!
Tous les jours mille a- mans nou-
veaux, Et l'ingrate a- vec mes ri-


vaux Rioit de mes maux. J'a-
tens cent fois plus de douceurs De
ſa perfi- di- e, Qu'au mi-
lieu de ſes fa- veurs Je n'en goûtai
de ma vi-e. Sa trahiſon, ſa lé-
gere-té, fera ma fé-li- ci-
té. Je ſors de la capti- vité, En


faiſant nau- frage ; Et l'ora-
ge M'a jet- té Sur un aimable ri-
vage : Heureuſe in-fi-dé- li- té Qui
me rend la liber- té : Liber- té
qui me rends A mes a- mis, à moi-
mê- me, Tes plai-ſirs inno-
cens Font la vo-lupté ſu- prême :


Que mon rival heu-reux D'a-
voir enle-vé ma conquête S'en
fasse fê-te, Je ris de ses
tendres feux. Et toi perfide & toi,
Van- te lui bien ce sacri- fice ; Qu'il
s'aplaudisse, Qu'il triomphe de
moi. Je vois tes trompeurs ap- pas.


Sans regret entre ſes bras. Le mê-
me ſort doit un jour Payer ton
nouvel a- mour ;. Et le change-
ment De ce cher A- mant Fera
ta peine & ton tour- ment. A-lors
plus d'a mis : De juſtes mé- pris
De tes crimes feront le prix. Mille


A- mans Qui te prodiguoient ſans
ceſſe Dans ta jeu- neſſe Et
la fleurette & l'encens, Comme
moi Rougiront de leurs foi-
bleſſes Et des ca- reſſes Qu'ils
auront reçu de toi. Je tri- omphe-
rai : De tes maux à mon tour je ri-

rai : Témoin, sans m'émouvoir, De tout

ton dé- ses-poir. S'il se peut

qu'alors Tu res- sentes quelques

vains remords, Mon cœur trop outra-
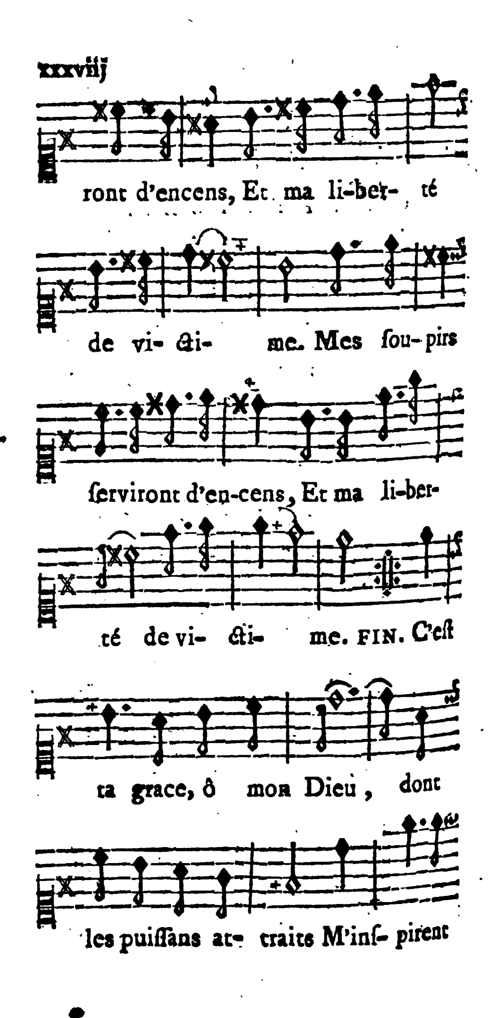
gé En se- ra mieux van- gé.
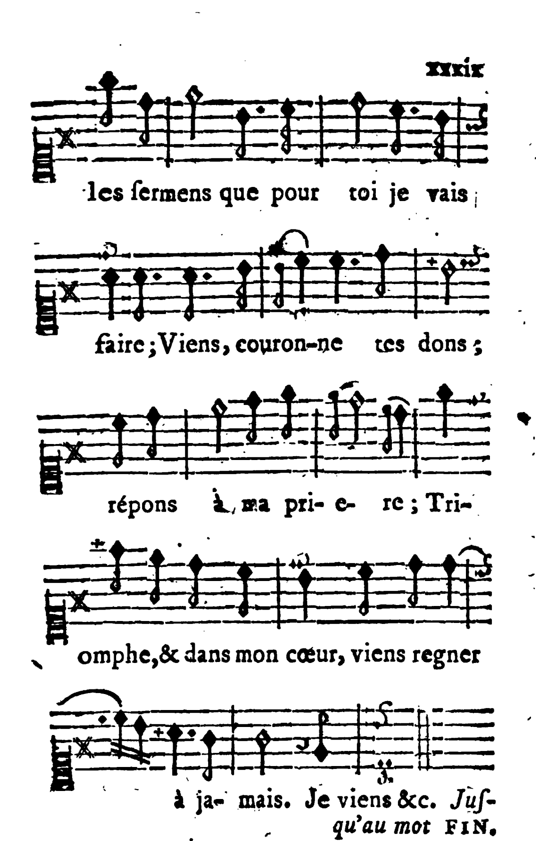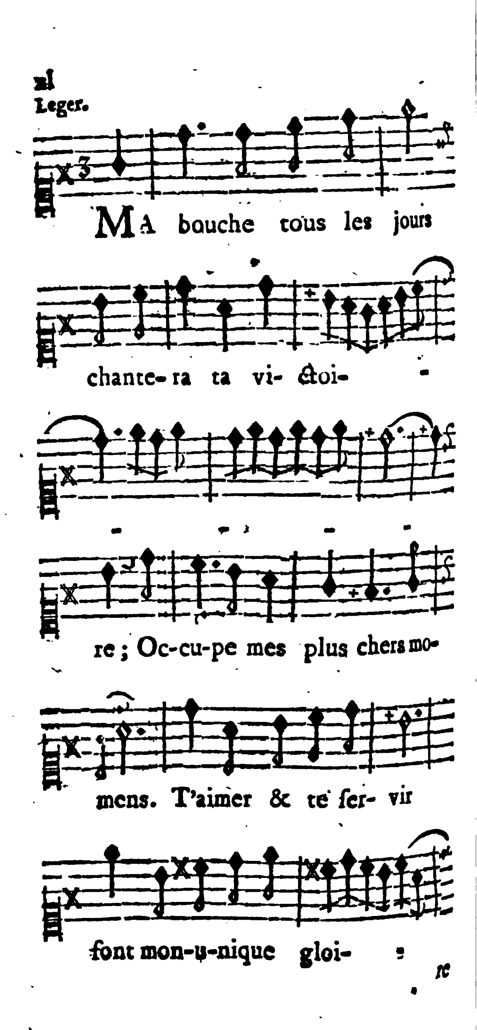


LA PROFESSION RELIGIEUSE,
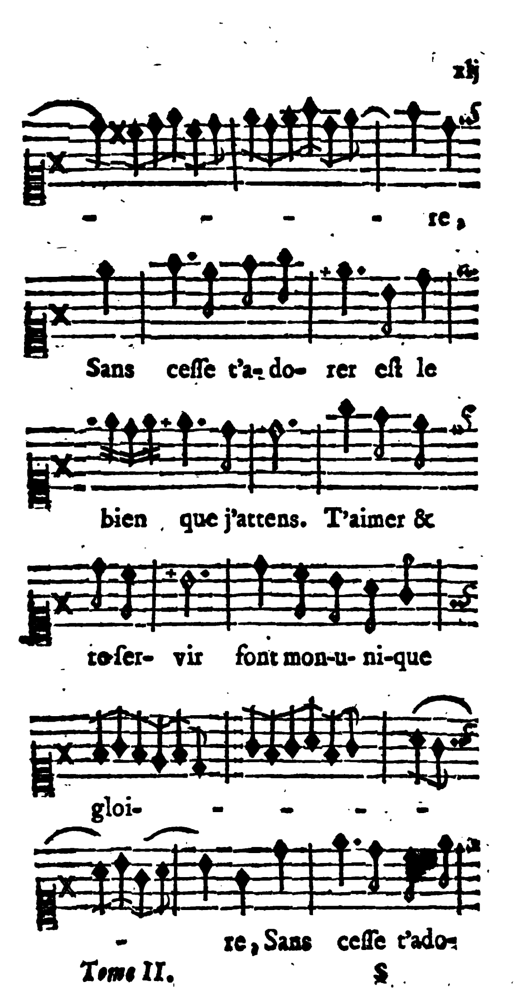
CANTATILLE.

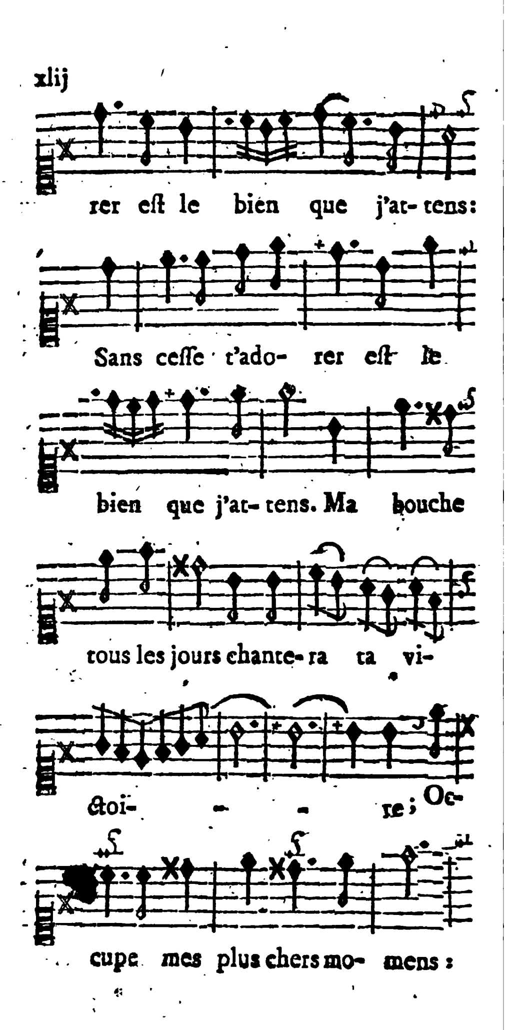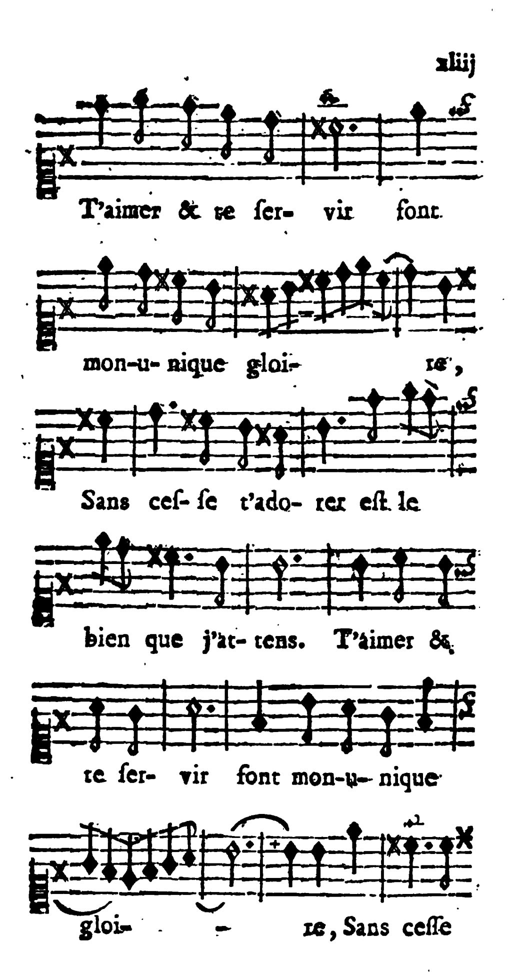



ront d'encens, Et ma li-ber- té
de vi- ẛi- me. Mes ſou-pirs
ſerviront d'en-cens, Et ma li-ber-
té de vi- ẛi- me. FIN. C'eſt
ta grace, ô mon Dieu, dont
les puiſſans at- traits M'inſ- pirent

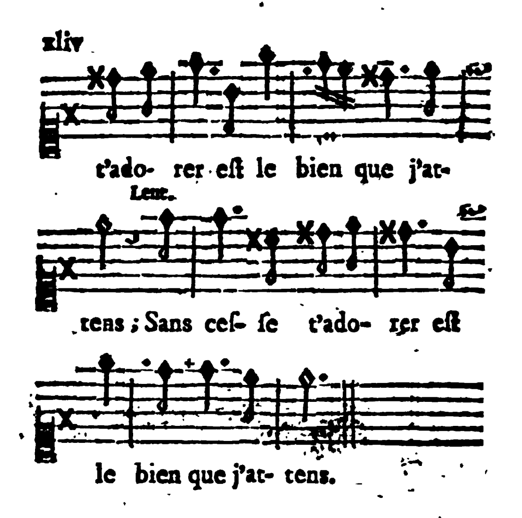

les ſermens que pour toi je vais ;
faire ; Viens, couron-ne tes dons ;
répons à ma pri- e- re ; Tri-
omphe, & dans mon cœur, viens regner
à ja- mais. Je viens &c. *Juſ-*
qu'au mot FIN.


xl
Leger.
MA bouche tous les jours
chante-ra ta vi- ctoi-
re ; Oc-cu-pe mes plus chers mo-
mens. T'aimer & te ser- vir
font mon-u-nique gloi- re


- - - - re,
Sans cesse t'a-do- rer est le
bien que j'attens. T'aimer &
te ser- vir sont mon-u- ni-que
gloi- - - - -
- re, Sans cesse t'ado-

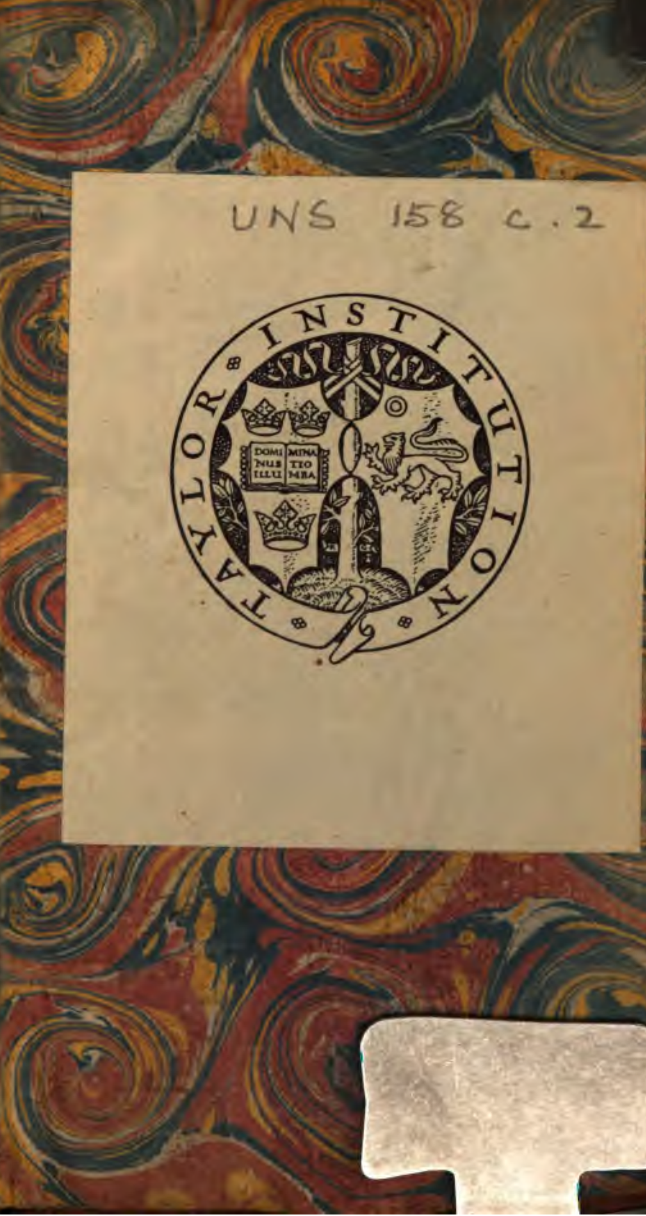

rer eſt le bien que j'at- tens:
Sans ceſſe t'ado- rer eſt le
bien que j'at- tens. Ma bouche
tous les jours chante- ra ta vi-
ctoi- - - re; Oc-
cupe mes plus chers mo- mens:


T'aimer & te ser- vir font
mon-u- nique gloi- re,
Sans ces- se t'ado- rer est le
bien que j'at- tens. T'aimer &
te ser- vir font mon-u- nique
gloi- - - re, Sans cesse



F I N *du second Tome.*




UNS 158 c.2
TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA

